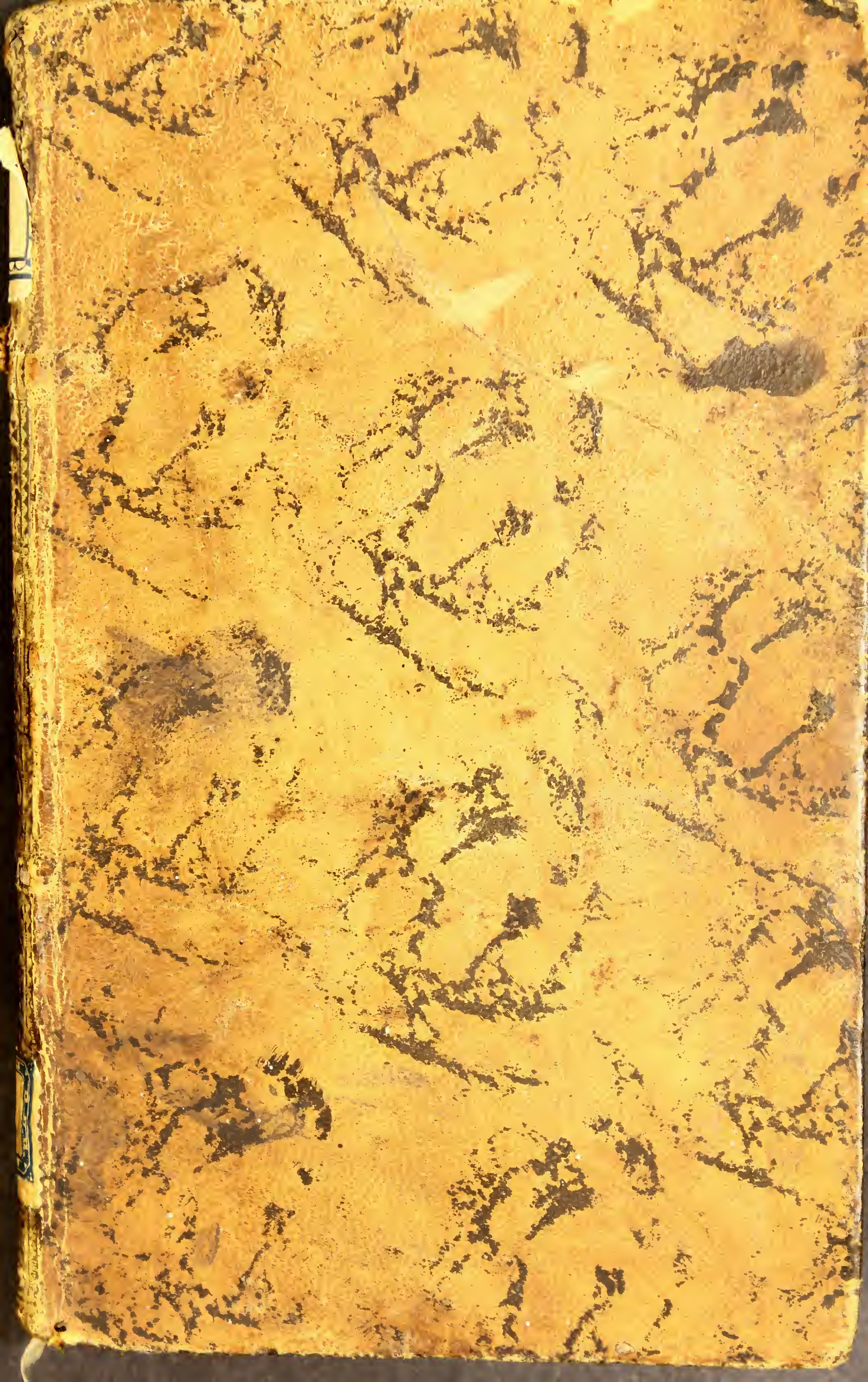
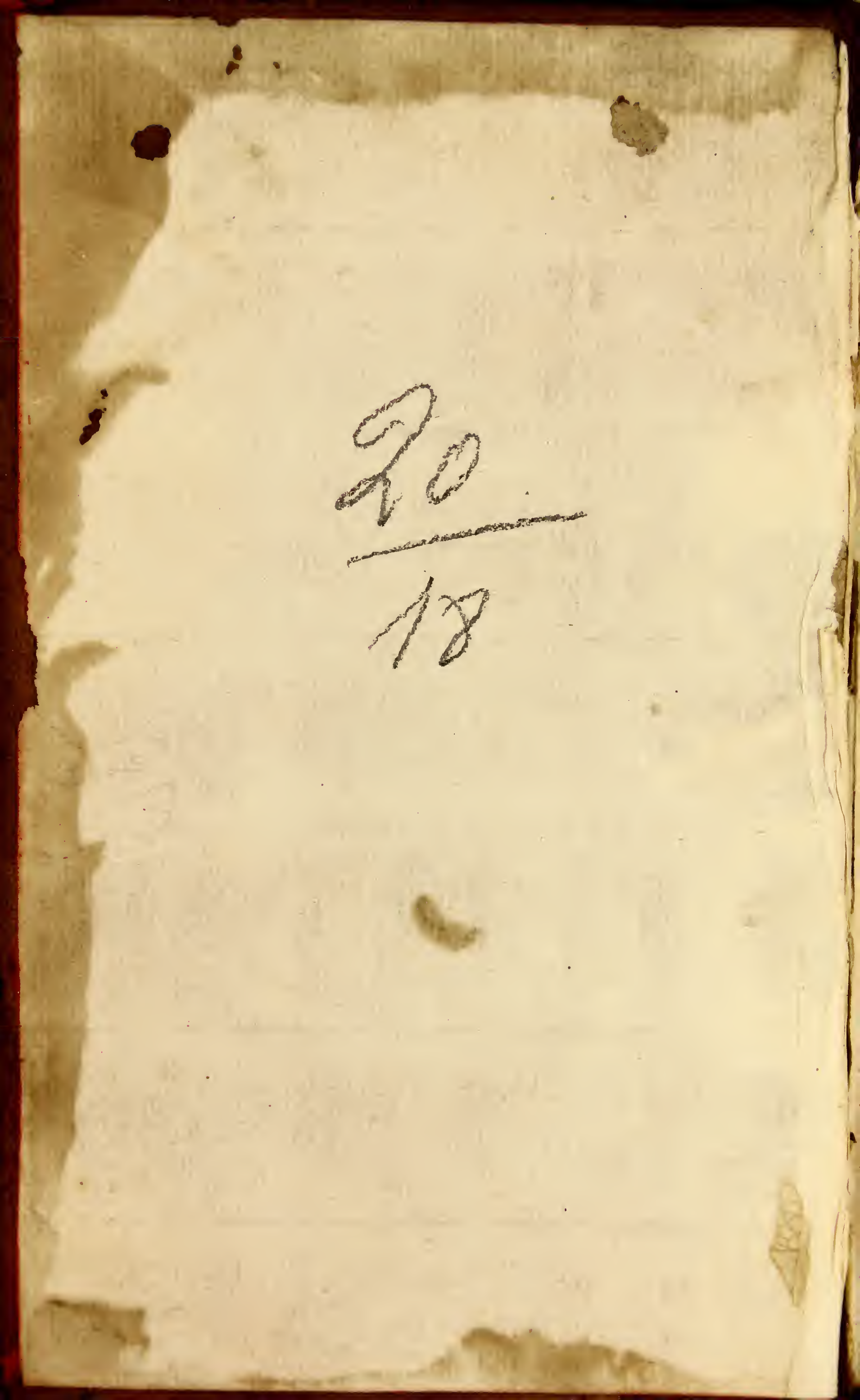
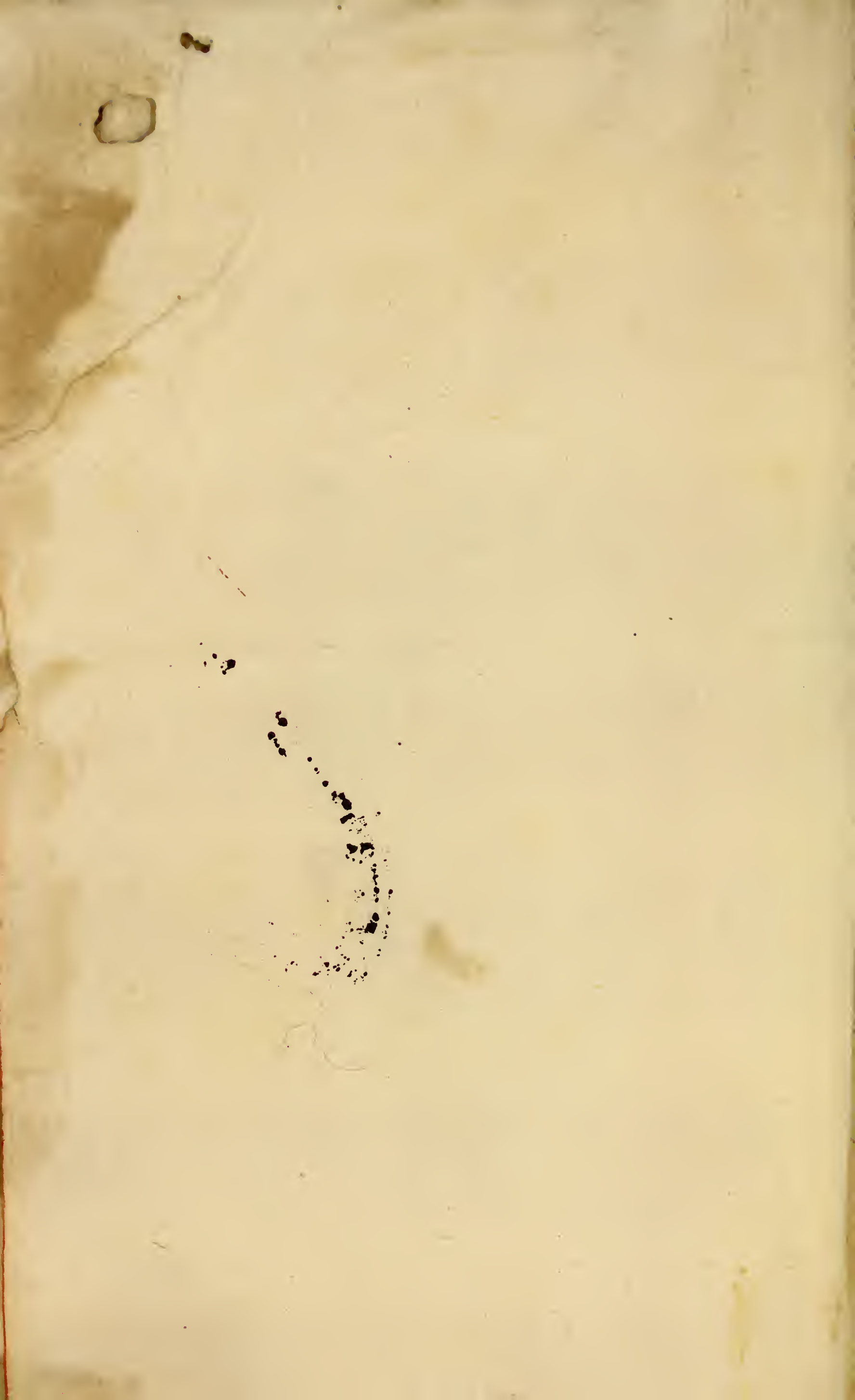
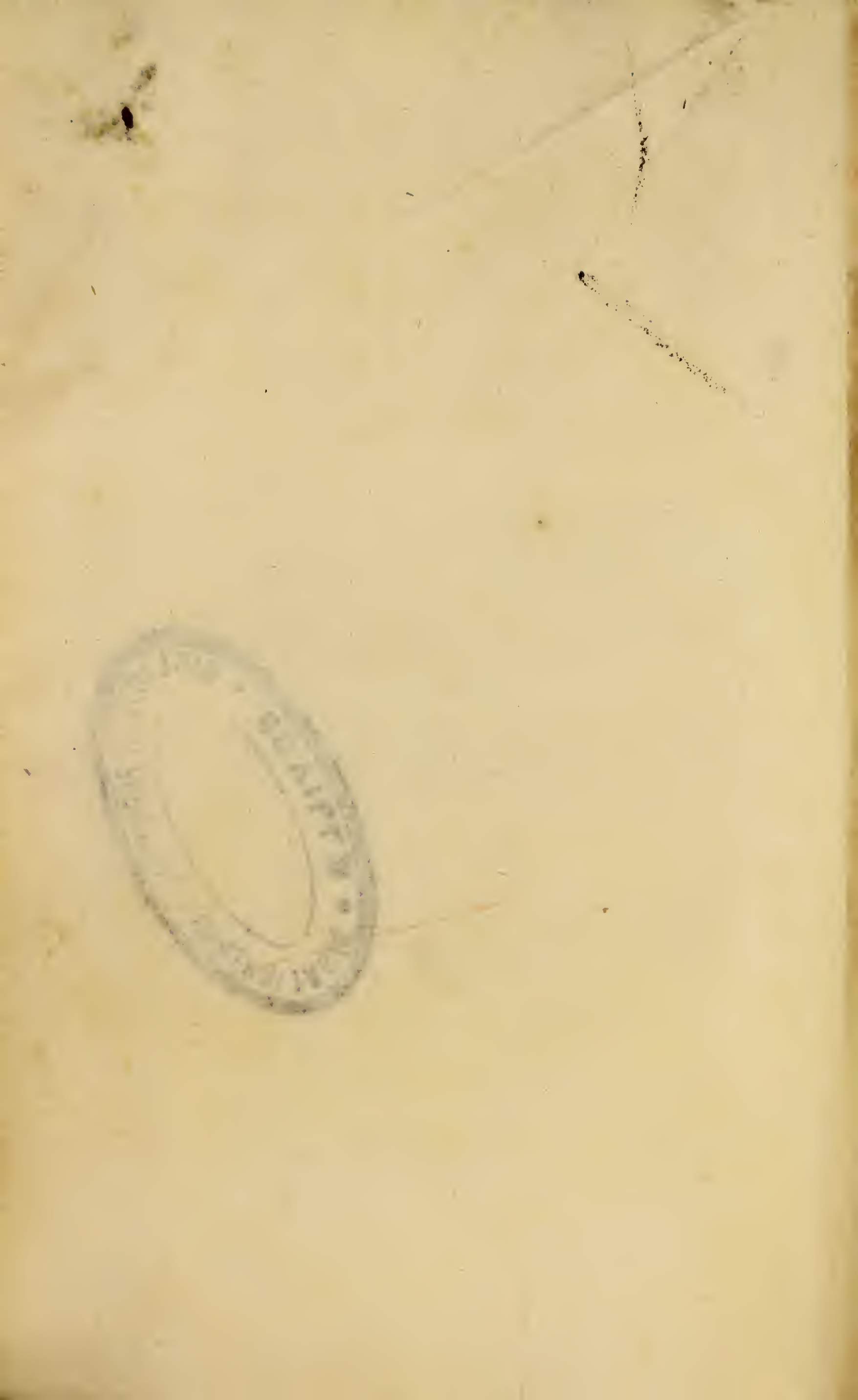


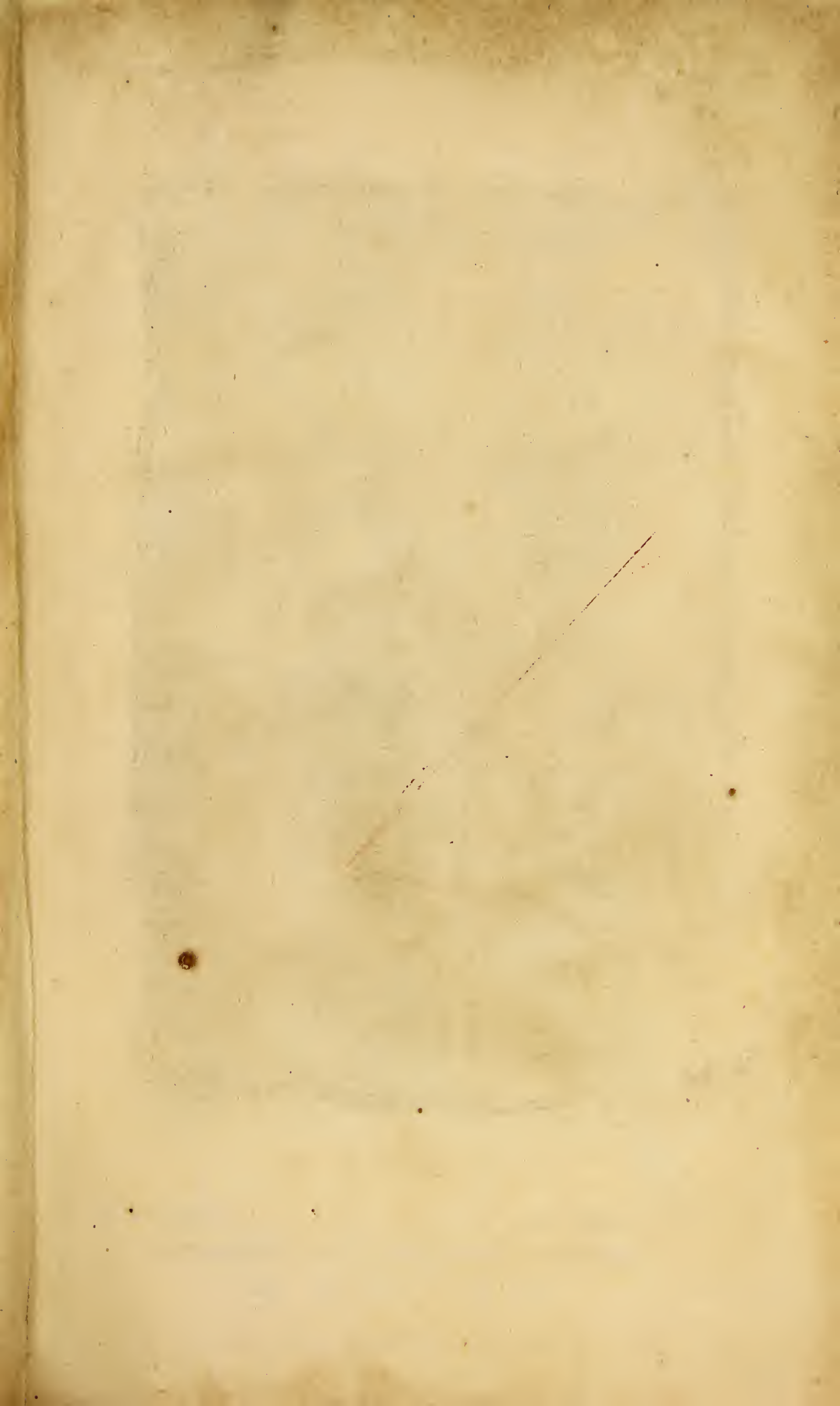




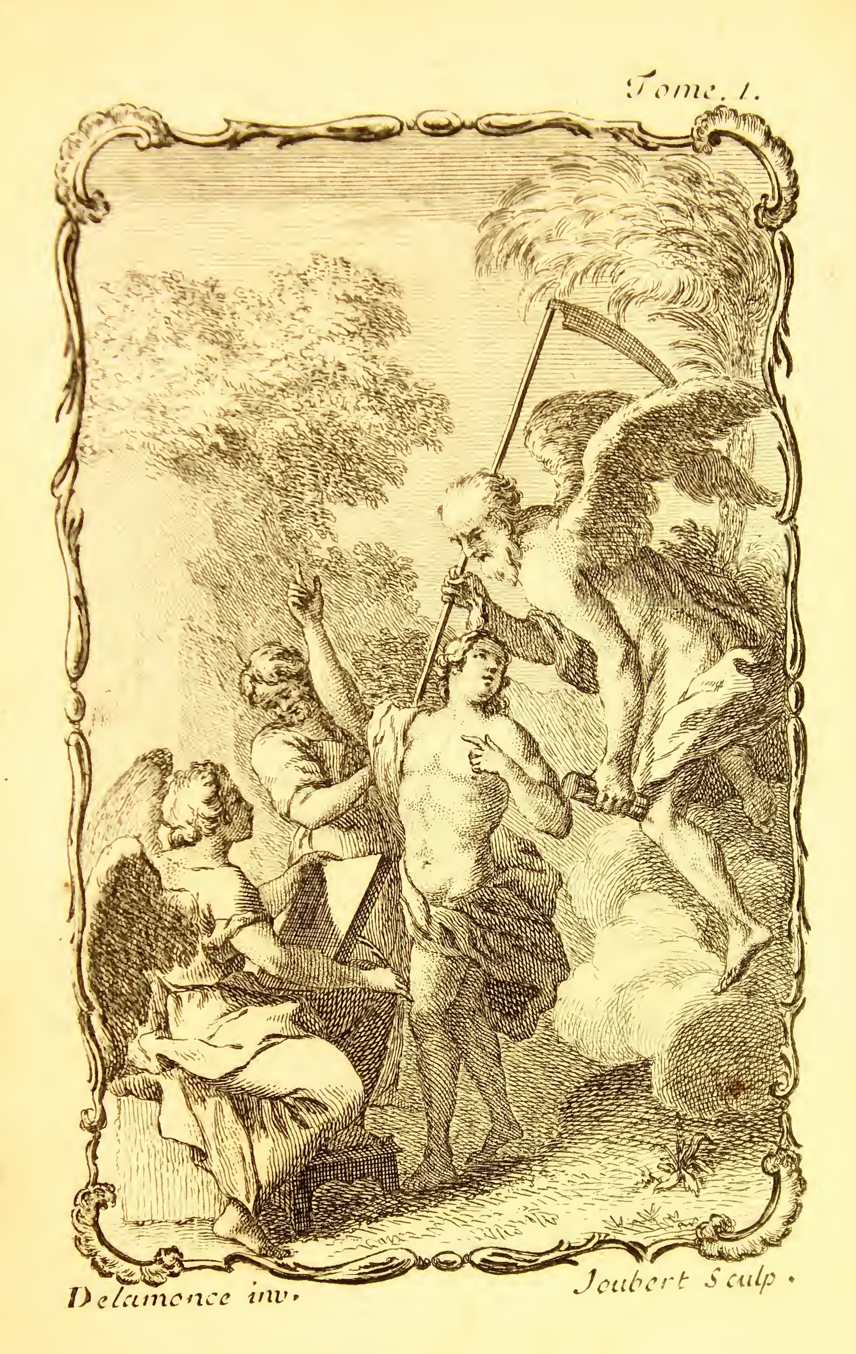



BIBLIOTECA PROVINCIAL Y UNIVERSITARIA
SEVILLA





Tome. I.



Delamonce inv. Joubert Sculp.

ESSAIS SUR L'HISTOIRE DES BELLES LETTRES, DES SCIENCES ET DES ARTS.

Par M. JUVENEL DE CARLENCAS.

TOME I.

Nouvelle Edition augmentée.

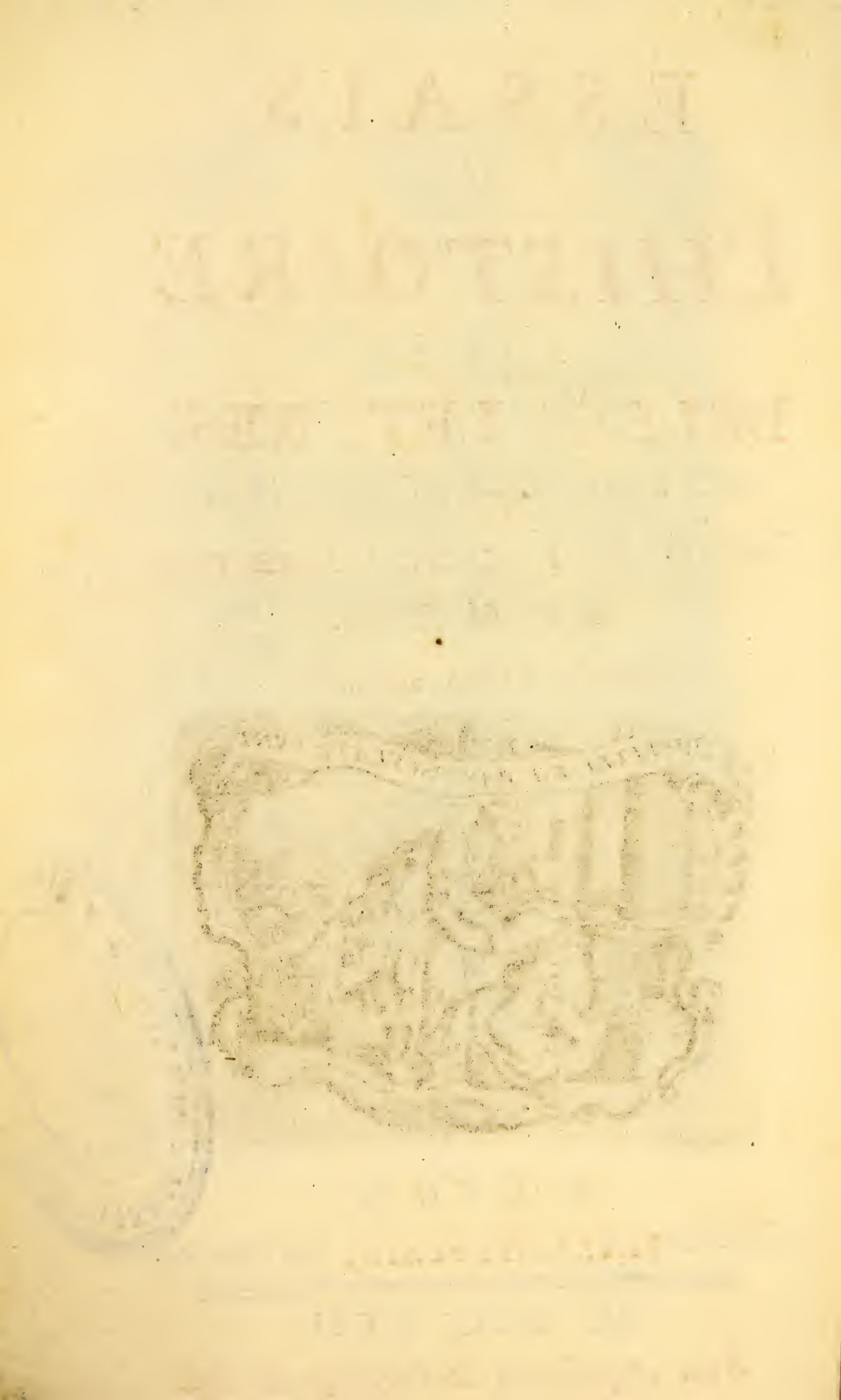


A LYON,

Chez les FRERES DUPLAIN, rue Merciere.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



Fautes à corriger au Tome premier.

PAge vij. *ligne pénult.* de Conſul Romain ; *liſez*, du Conſul Romain.

P. xviij, *lig.* 9. dans ces ouvrages ; *liſez*, dans les ouvrages.

P. xxxviij, *l.* 18. qui n'ont pas paſſé ; *liſez*, qui n'ont paſſé.

P. 5, *lig.* 16. Jean Renchlm ; *liſez*, Jean Renchlin.

P. 24, *lig.* 26. Coivin ; *liſ.* Boivin.

P. 93. *l.* 7. M. Gaudeau ; *liſ.* M. Godeau.

P. 107, *l.* 9. du ſiege de Troyes ; *liſ.* du ſiege de Troye.

P. 128, *l.* 7. les Abderides ; *l.* les Abderites.

P. 144. *l.* 14. la terreur & la pitié ſont excités ; *l.* la terreur & la pitié ſont excitées.

P. 160. *l.* 3. la Drame ; *l.* le Drame.

P. 175. *l.* 17. que de Mantoue ; *l.* que d'être né à Mantoue.

P. 200. *l.* 20. ſe reſſentant ; *l.* ſe reſſentant peu.

P. 206. *l.* 5. Alcine ; *liſ.* Alcime.

P. 208. *l.* 13. Quatrins ; *liſ.* Quatrains.

P. 218, *l.* 10. en belle littérature ; *liſ.* en la belle littérature.

P. 223, *l.* 26 à la vérité, ingénieuſe, ſi vous voulez ; *liſ.* ingénieuſe, ſi vous voulez [en retranchant ces mots, *à la vérité.*]

P. 250. *l.* 8. des Acteurs ; *liſ.* à des Acteurs.

P. 270, *l.* 3. Le Pere Tarraſſon ; *l.* Le Pere Terraſſon.

P. 274, *lig. derniere*, en Silicie ; *liſ.* en Cilicie.

Fautes à corriger au Tome premier.

PAge vij ligne 3 [illegible] Consul Romain ; *lisez*, du Consul Romain.
P. xviij, *lig.* 2. dans ces ouvrages ; *lisez*, dans les ouvrages.
P. [illegible], *l.* 13. qui n'ont pas pollé ; *lisez*, qui n'ont pollé.
P. [illegible], *lig.* 12. Jean [illegible] ; *lisez*, Jean [illegible].
P. [illegible], *lig.* 20. Corvin ; *lif.* Boivin.
P. [illegible] *l.* 7. M. Gaudion ; *lif.* M. Gaudron.
P. [illegible], *l.* 9. du siege de [illegible] ; *lif.* du siege de [illegible].
P. [illegible] *l.* 4. les Abderides ; *l.* les Abdérites.
P. [illegible] *l.* [illegible]. la terre de la plaine sont [illegible] ; *l.* la terre de la [illegible] sont [illegible].
P. [illegible] *l.* 3. la [illegible] ; *l.* le [illegible].
P. [illegible] *l.* 27. que de [illegible] ; *l.* que [illegible] de [illegible].
P. [illegible] [illegible] ; *l.* le [illegible].
P. [illegible] *lig.* [illegible] ; *lif.* [illegible].
P. [illegible] *l.* 11. [illegible] ; *lif.* [illegible].
P. 188 *l.* 20. un livre [illegible] ; *lif.* un [illegible].
P. [illegible] *l.* 28 à la [illegible], il [illegible] ; *lif.* [illegible], il [illegible].
P. [illegible] [illegible], [illegible] ; [illegible].
P. [illegible] [illegible] ; *l.* [illegible].
P. [illegible] ; *lif.* [illegible].

PRÉFACE

DE LA PREMIERE ÉDITION.

RIEN n'eſt plus intéreſſant que l'Hiſtoire des Sciences. On y ſuit pas à pas toutes les démarches de l'eſprit humain dans l'invention des Arts, dans leurs progrès, & dans leur perfection. On y obſerve l'affoibliſſement où il tombe enſuite, après s'être épuiſé ; les ténebres qui le couvrent quelquefois ; les foibles lueurs qui s'échappent à travers ces ſombres nuages, & qui recueillies avec ſoin, répandent ſouvent une vive lumiere.

Telle eſt l'Hiſtoire des Sciences : elle embraſſe tous les ſie-

cles : elle étend ſes droits ſur tous les peuples qui ont ſu faire uſage de leur raiſon : elle fait remarquer les cauſes du bon & du mauvais goût, la différence preſque infinie qui ſe rencontre dans les eſprits ; combien peu ſe réuniſſent dans la véritable idée du vrai & du beau, & quelles routes ils tiennent pour arriver au même but.

Cependant, comme on traite volontiers d'inutile ce qu'on ne fait point, & que l'Hiſtoire des Sciences eſt moins à la portée de certaines gens, que l'Hiſtoire des Nations & des Empires, la premiere paſſera peut-être pour un vain amuſement. Un beau Diſcours nous plaît, un Poëme bien conduit nous attache, un excellent tableau nous touche ;

que nous importe, dira-t-on, que Démosthene ait excellé dans l'Eloquence, Homere dans la Poésie, Apelle dans la Peinture? Nous jouissons des découvertes qu'on a faites dans les Arts; à quoi bon examiner si les anciens ont connu la circulation du sang, & dans quel siecle on a trouvé la Boussole.

En vertu d'un raisonnement si plausible, on pourra impunément confondre les temps & les caracteres des grands hommes, se persuader que l'Italie étoit aussi savante sous le regne de Théodoric que sous le Pontificat de Leon X. & la France aussi polie sous Philippe Auguste que sous Louis XV. Il sera même permis d'avancer que Pindare a réussi dans le Tragique, & So-

phocle dans le Lyrique. Une ignorance ſi profonde à l'égard des faits hiſtoriques obſcurciroit bientôt les Belles Lettres. On ne ſeroit plus en état de choiſir de bons modeles, plus utiles ſans contredit que tous les préceptes. Le mauvais goût rameneroit la barbarie, dont on a eu tant de peine à ſe défaire. On ſaiſit avec avidité les récits des Sieges & des Batailles, les exploits des grands Capitaines, les avantures bizarres, toujours fabuleuſes, des héros de Roman: ſera-t-il indigne d'un homme ſage d'étudier hiſtoriquement les opinions humaines? Les différentes formes ſous leſquelles on a vu paroître les Sciences en des climats différents, offriront-elles un ſpectacle moins varié & moins

agréable que ces révolutions qui ont renversé les Etats, que cette feinte contexture d'événements, que ces portraits de pur caprice qui ne plaisent que par l'imitation ? Curiosité pour curiosité, amassons toujours des connoissances qui à une utilité réelle joignent beaucoup d'agrément.

Il y a plus. Si l'objet de l'Histoire est de peindre l'homme par rapport à l'esprit & au cœur, ne manque-t il pas à cette peinture un trait essentiel, lorsqu'on néglige l'un de ces deux points, pour s'attacher uniquement à l'autre ? Le peu de goût qu'on voit dans Mummius pour les chefs-d'œuvres de l'Art, n'entre-t-il pas dans le caractere de Consul Romain ? Ne peut-on pas

rapporter à la paſſion qu'eurent les Egyptiens pour toutes ſortes de Sciences, le panchant de ce peuple pour une vie douce & paiſible, & le peu d'empreſſement qu'il fit paroître à étendre les limites de ſon Empire ? auſſi les bons Hiſtoriens de l'antiquité ont-ils eu un ſoin particulier de recueillir les points importants de l'Hiſtoire Littéraire. Tite-Live n'omet aucune occaſion de parler de l'abrogation des anciennes Loix, & de l'établiſſement des nouvelles. Il ne croit pas même ſortir de ſon ſujet, lorſqu'il mêle avec les faits les plus intéreſſants l'origine de la Comédie. Velleïus Paterculus, dans un abbrégé très-ſuccint, fait paſſer en revue les Sciences & les Savants ; il ne ſe

croit pas permis de négliger les Artiſants habiles.

Il eſt vrai que la plûpart des Modernes n'en ont pas uſé ainſi. Les uns ont vécu dans un ſiecle où l'on avoit perdu les traces des Sciences; les autres ont paru dans un temps où les Arts ne faiſoient que de naître. Aujourd'hui que les Sciences ſont en vigueur, nous ne manquons pas de ſecours pour avoir à fond leur hiſtoire. Mais nos Ecrivains ſe ſont partagés leur tâche : ils ont donné l'Hiſtoire Littéraire piece à piece, au lieu de la donner en entier & dans toute ſon étendue.

En attendant qu'une main habile veuille bien ſe donner la peine de ramaſſer ces matériaux épars, je préſente aux jeunes

gens qui commencent d'entrer dans le monde une courte Introduction à cette Histoire. Ils n'y puiseront pas une connoissance exacte de tout ce qui regarde les Arts ; ce qui n'appartient nullement à un Essai : mais ils pourront peut-être avec ce secours prendre des idées justes, claires & précises de chaque Science, de chaque Art en particulier ; fixer à des époques certaines sa naissance, son accroissement, sa perfection, sa décadence & son renouvellement ; se familiariser enfin avec des Savants, dont ils entendront souvent parler & dont les noms se trouvent presque toujours accompagnés, dans cette Instruction, d'un trait qui les caractérise.

Au reſte, je n'ai point ſuivi mon propre goût dans le jugement que je porte ſur ces Savants. Qui ſuis-je pour m'ériger en juge des Ouvrages, & pour régler les rangs entre les Auteurs ? Ce droit n'appartient qu'au Public : lui ſeul peut immortaliſer les uns, & condamner les autres à un oubli éternel. C'eſt aux déciſions d'un Tribunal toujours reſpectable, toujours infaillible, que je me ſuis conformé, & dans mes éloges, & dans ma cenſure. S'il m'arrive quelquefois de m'en tenir au ſentiment d'un Ecrivain célebre, ce n'eſt que lorſque le Public l'a avoué, & y a mis, pour ainſi dire, le ſceau par ſon approbation.

Je ne crois pas avoir enchéri ſur la penſée d'autrui : peut-être

trouvera-t-on que je l'ai resserrée dans des bornes trop étroites. Je nomme d'ordinaire mes garants, &, autant que je puis le faire, sans charger la marge de citations trop fréquentes. Quand une chose a été bien dite, je n'ai garde d'essayer de la dire mieux : je tâche d'éviter l'affectation puérile de ceux qui veulent que leurs expressions fassent une nuance toute différente, & aillent même au de-là de l'original qu'ils se proposent d'imiter.

On me reprochera peut-être d'avoir oublié plusieurs Savants qui auroient dû trouver place dans cet Essai : mais je prie ceux qui pourroient me savoir mauvais gré de cette omission, de considerer qu'il ne s'agit ici que de quelques réflexions histori-

ques ſur l'origine & ſur le progrès des Sciences ; des exemples ont pu ſuffire pour en fixer les dates.

En voilà aſſez pour mettre ſur les voies ceux que leur inclination particuliere portera à étudier les différents morceaux que nous avons de l'Hiſtoire Littéraire. Je crains ſeulement qu'on ne m'impute des mépriſes où je pourrai être tombé, & des conjectures hardies, que je n'ai toutefois données que pour des conjectnres. J'avoue que je ſuis capable de m'égarer dans les routes nouvelles que je viens de me tracer : auſſi je ne ſerai nullement ſurpris de me voir redreſſer par une main ſavante. D'autres ſur un plan plus régulier fourniront cette longue

carriere, & donneront une juſte étendue à un ouvrage preſque ſans bornes.

Mî ſat erit ſpecimen clari monſtrâſſe laboris.



AVIS AU LECTEUR.

UN Auteur dans la réimpression de son Ouvrage ne manque jamais d'annoncer une édition revue, corrigée & augmentée. Le Public, qui connoît ce style, y est rarement trompé, parce qu'il ne s'attend pas à trouver aucun changement considérable. J'espere toutefois qu'il ne portera pas ce jugement de cette troisieme édition.

*Des matieres contenues dans deux volumes n'ont pu en former quatre qu'à la faveur d'un grand nombre d'additions ; & telle chose aura déplu à un Lecteur intelligent, qui se trouvera présentement plus conforme à son goût. J'avoue que je pouvois m'en tenir aux corrections : le titre d'*Essais *que porte mon Livre sembloit m'exempter de lui donner plus d'étendue. Mais l'accueil dont le Public a honoré les deux premieres éditions m'a fait souhaiter de rendre celle-ci, s'il est possible, digne de lui être présentée. Dans cette vue, j'ai fait de nouvelles*

recherches ; j'ai tâché d'éclaircir ce qui étoit embarrassé, d'étendre ce qui demandoit du développement, & de donner du jour à ce qui étoit obscur.

Malgré tous mes soins, je n'ai garde de penser que cet Ouvrage soit en l'état où un autre auroit pu le mettre. Je suis au contraire persuadé qu'il m'est encore échappé beaucoup de fautes. Dans cette complication de matieres, qui different entr'elles de principes, il est facile de prendre le change. Un Historien qui embrasse l'universalité des Sciences, pour bien fournir sa tâche, devroit être un homme universel. Et comme je ne suis pas assez vain pour dissimuler la foiblesse de mon génie, je demande la même indulgence dont j'ai ressenti les effets.

De simples Essais *dispensent de pousser un discours preliminaire : car il y auroit de la folie d'être long avant que de commencer une Histoire, & d'être court dans l'Histoire même.* *

* Stultum etenim est ante Historiam effluere, In ipsa autem Historia succingi. *Macchab, lib. II. Proëm.*

DISSERTATION
SUR
LA LITTÉRATURE
POUR
SERVIR D'INTRODUCTION
A L'HISTOIRE DES BELLES LETTRES.

...... *Ingenuas didiciſſe fideliter artes*
Emollit mores, nec ſinit eſſe feros. Ovid.

DISSERTATION



DISSERTATION
SUR
LA LITTÉRATURE

LA République des Lettres n'eſt ni renfermée dans un pays limité, ni reſſerrée dans le court eſpace de quelques ſiecles; elle étend ſa domination ſur tous les Peuples policés; elle étend ſa durée dans la ſuite de tous les âges, & née avec les Lettres, elle ne ſauroit finir que par l'entier anéantiſſement des Lettres.

Dans cette République ce n'eſt ni la naiſſance, ni les richeſſes, ni les dignités les plus éminentes qui reglent

les rangs : c'eſt le mérite & le ſavoir qui diſpoſent ſouverainement des places. Les divers talents ſont les tréſors de cet État : & de ces divers talents émanent différents ouvrages, qui ont tous la beauté pour objet, & pour but l'utilité publique & le bien de la ſociété.

La beauté eſt la même dans ces ouvrages de l'eſprit & dans ceux de la nature ; & cette beauté conſiſte dans un juſte rapport que les parties d'un tout ont entr'elles, & avec leur tout. L'idée de ce rapport vient du Créateur, qui l'a profondément gravée dans le fond de notre être, & a mis en nous un goût pour la proportion, qui devroit nous faire connoître qu'en tout nous ſommes nés pour l'ordre (a). C'eſt par cette idée intérieure du beau que nous jugeons des ouvrages des hommes ; & ces ouvrages nous plaiſent ou nous

(a) *S. Auguſtin. lib. de Ordine, cap. 2. n. 34.*

déplaiſent, ſelon qu'ils ſont plus ou moins conformes à ce modele, ſans que nous puiſſions toujours marquer préciſément ce que nous y trouvons de beau ou de défectueux. Ne cherchons donc la cauſe de nos jugements que dans ce ſentiment que nous apportons en naiſſant, dans ce goût qui nous fait deſirer & connoître le beau. Ce goût eſt commun à tous les hommes; il ne manque pas même à ceux qui n'ont point de Lettres, s'ils ne ſont tout-à-fait ſtupides: il eſt, à la vérité, bien confus: mais l'étude le développe, le fortifie, & le perfectionne. De cette notion générale de la beauté, venons à celle qui eſt propre à chaque partie de la Littérature, à l'Eloquence, à la Poéſie, & à l'Hiſtoire.

N'en doutons nullement. Il y a une beauté réelle dans l'Eloquence; ſes différentes eſpeces aboutiſſent à l'unité; & tous ceux qui ont excel-

lé dans cet art ſont arrivés au même but par diverſes routes également belles, & ont remporté le même prix.

Qu'y a-t-il en effet dans l'Eloquence de plus digne d'admiration que l'étonnante variété des caracteres qui diſtinguent les Orateurs (1), l'un eſt ſerré & concis, l'autre nombreux & étendu ? Celui-là eſt grave : celui-ci eſt véhément. L'un tonne, foudroie & renverſe tout : l'autre par une riche abondance répand dans les eſprits comme une roſée agréable ; mais malgré cette diverſité, tous ces Orateurs s'accordent dans le même goût du beau.

Ce goût du beau eſt inſéparable du goût du vrai, & ce dernier donne une nouvelle preuve de la beauté de

(1) Ciceron, dans le Livre intitulé *Brutus*, décrit le génie ſur le même ſujet de plus de trois cents Orateurs, & néanmoins chacun en particulier a une maniere de s'exprimer qui le diſtingue de tous les autres.

l'Eloquence. En effet, ſi la beauté conſiſte dans un juſte rapport, dans une exacte convenance, il s'enſuit que le langage ne devant avoir pour fin que de faire paſſer dans l'eſprit des autres, non des idées fauſſes, mais des idées vraies & des ſentiments raiſonnables, la convenance du diſcours avec ſa deſtination doit conſtituer la beauté du diſcours (b).

Rien n'eſt beau que le vrai, & ſi les hommes étoient exempts de préjugés & de paſſions, il ſuffiroit de leur propoſer la vérité pour la leur faire recevoir; mais comme ils déferent bien moins à la raiſon qu'à leurs préjugés, l'Orateur, tout Ecrivain même, doit orner ſon diſcours d'une maniere conforme au mérite de ce qu'il veut embellir. Ainſi il aura un ſtyle pur, fidele

[b] M. de Crouſaz, Traité du Beau, chap. II.

obſervateur des regles de la Grammaire, & attentif à rejeter ce qui ne ſera pas autoriſé par l'uſage. Sa diction ſera ſi claire, qu'il ſeroit impoſſible de ne pas l'entendre. Il donnera, à ce qu'il aura à traiter une forme majeſtueuſe ſans enflure, ou agréable ſans contrainte. Car l'ornement répandu dans tout le diſcours eſt le corps de l'Eloquence, & ſert à lui donner un air doux, noble, poli; à la remplir d'une pompe, qui lui attire l'admiration, à la rendre capable de toucher les cœurs, d'exciter les paſſions, ou de les calmer. L'Orateur enfin uſera de diſcernement, & aura les égards qu'il doit avoir ſoit pour les choſes, ſoit pour les perſonnes. Ces égards ſont indiſpenſables dans les bons mots dont il ſe ſert quelquefois pour éveiller l'eſprit, ou pour émouſſer la vivacité d'une raillerie piquante; & il faut avouer que c'eſt un aſſaiſonnement qui plaît

quand il n'y entre point de fadeur.

A ce portrait ajoutons les traits que donne aux anciens Orateurs un Magiſtrat (c) dont l'éloquence fit honneur à ſon ſiecle. On voit, dit-il, dans leurs diſcours des penſées pleines de ſens, qui ont le ſuc & en même-temps la vigueur de la Philoſophie, ſous l'air néanmoins & avec la couleur des penſées qu'on puiſe dans le ſens commun, beaucoup de diſcernement dans le choix des mots, beaucoup d'art dans leur arrangement, une juſte modération, & une attention ſcrupuleuſe à garder toutes les bienſéances.

Un Orateur ſi accompli n'eſt pas ſeulement propre au Barreau ; ce ſeroit lui donner des bornes trop étroites ; on s'en doit former une plus

(c) M. Du Vair, Traité de l'Eloquence françoiſe.

haute idée. L'Eloquence embraſſe toutes ſortes de ſujets ; elle donne entrée aux cabinets des Princes, elle brille dans les aſſemblées ; auſſi admirable dans Neſtor, dont les diſcours étoient, ſelon Homere, plus doux que le miel, que dans Démoſthene, dont la force & la véhémence entraînoient les eſprits, & triomphoient de ſes rivaux. Mais cette univerſalité de matieres, vrai domaine de l'Eloquence, & qu'on ne ſauroit refuſer ſans injuſtice aux Orateurs d'Athênes & de Rome, les modernes qui ne parlent ni grec ni latin, peuvent-ils ſe l'approprier ? Pour réſoudre cette queſtion, diſtinguons ces modernes. Comme l'élocution fait proprement l'Orateur, la langue qu'il parle doit ſe prêter à toutes ſortes de ſtyles ; & c'eſt ce qu'on ne ſauroit dire de toutes les langues ; l'italienne molle & doucereuſe, eſt incapable de s'élever à

la haute éloquence : l'eſpagnole pompeuſe & emphatique, ne ſauroit deſcendre aux ſujets qui exigent la douceur & la délicateſſe. Notre langue tout enſemble douce & forte, ſimple & majeſtueuſe, peut par ſa pureté, ſa clarté, ſa richeſſe & ſon énergie ſuffire à tout ce que la beauté de l'Eloquence peut demander.

La Poéſie eſt une éloquence plus ſublime. Ce qui l'éleve au-deſſus de l'Eloquence, c'eſt la nobleſſe des penſées & la hardieſſe des expreſſions ; c'eſt un tour plus fleuri, plus vif, plus animé, plus propre à peindre que le diſcours oratoire. Enfin la Poéſie, ſi on l'en croit elle-même, eſt le langage des Dieux, la diſpenſatrice de la gloire & de l'immortalité, la mere des Loix & de la Philoſophie. Mais ſans nous arrêter aux fables, cherchons les ſources de la beauté de cet Art. Sera-ce dans la rime ſeule que nous la trou-

verons, ou dans la ſeule obſervation des regles? Si cela eſt la *Pucelle* eſt un Poëme parfait: Jamais on n'accuſa Chapelain d'avoir violé ces regles, ou d'avoir mal rimé ſes vers: cependant le Public lui a refuſé conſtamment le titre de bon Poëte. Convenons néanmoins que la rime donne un plaiſir réel, & que nous devons à la gêne qu'elle impoſe au Poëte une partie de ces traits neufs, qui nous raviſſent en admiration: mais accordons en même-temps une ſupériorité de beauté à une harmonie, à un arrangement des paroles, qui ſe varie par la différence des idées que l'oreille doit porter à l'eſprit, harmonie qui produit une émotion agréable en liſant nos grands Poëtes.

L'entouſiaſme ſurtout eſt de l'eſſence de la Poéſie, & contribue à ſa beauté, non cette fureur divine dont les anciens ont feint que les

Poëtes étoient épris, mais un feu, effet naturel des paſſions qui s'allume dans l'eſprit, enflamme l'imagination & fait qu'on s'éleve au-deſſus de ſoi-même.

L'entouſiaſme fait ſur le Poëte lyrique différentes impreſſions d'où naiſſent des effets différents. Tantôt c'eſt un Cygne, qui par un effort impétueux prend ſon vol juſques aux nues; c'eſt un torrent, qui groſſi par l'abondance de ſes eaux, renverſe tout ce qui s'oppoſe à la rapidité de ſon cours. Tantôt c'eſt un ruiſſeau tranquille, qui coule ſur un ſable d'or avec un doux murmure; c'eſt une Abeille, qui compoſe ſon nectar de ce que les fleurs ont de plus gracieux (d). De-là ces heureux écarts, qui tranſportent le Poëte dans des lieux enchantés; ce déſordre apparent, cette hardieſſe des penſées, cette

(d) M. l'Abbé Fraguier ſur Pindare.

force des expreſſions, cette adreſſe des tranſitions, ces deſcriptions quelquefois nobles & riches, quelquefois ſimples & pleines d'agréments ; ces images naïves, ces comparaiſons également juſtes & vives. Horace dans ſes Odes paroît avoir réuni tous ces caracteres, délicat & ſublime, tendre & véhément, ſelon la diverſité des ſujets, mais toujours ſage, judicieux & ſincere.

La beauté de la Poéſie ſe voit à découvert dans les Poëmes épique & Dramatique ; tout y aboutit à l'unité ; on y remarque une action principale à laquelle toutes les autres ſe rapportent ; & cette action eſt dans l'Epopée une action héroïque ornée par des épiſodes qui la rendent agréable. C'eſt dans l'heureux choix de cette action que paroît la beauté du Poëme & le diſcernement du Poëte ; & ſi Virgile eſt en quel-

que chose supérieur à Homere, c'est sûrement dans le sujet de l'Enéïde ; car que pouvoit son auteur proposer à Auguste de plus grand que la fondation du plus grand Empire qui ait jamais été.

L'action du Drame plus bornée que celle de l'Epopée, outre l'unité commune à ces deux Poëmes, exige encore les unités de lieu & de temps si scrupuleusement observées par les anciens, qui brillent dans l'Oedipe de Sophocle, & qui ont attiré à ce Poëte l'applaudissement de tous les siecles. L'élévation des pensées, la noblesse des sentiments, la force des expressions sont les qualités essentielles de la tragédie ; on admire dans Eschyle la sublimité du style, dans Sophocle la grandeur des idées ; on aime dans Euripide l'air tendre & touchant. La Comédie, au contraire, plait par une raillerie douce, fine, déli-

cate, ſpirituelle, qui reſpecte la vertu, & ne s'écarte jamais de la probité; par une compoſition châtiée, par une naïve peinture des mœurs & par une telle attention à cacher ſon art, que l'art ſoit pris pour la nature.

Différents Poëmes nous montrent la beauté ſous différentes formes. Il en eſt du Poëme Paſtoral, dit le bel eſprit que j'ai déjà cité (e), comme d'un payſage que l'on ne peindroit pas d'après un lieu particulier, mais dont on voudroit faire réſulter toute la beauté de l'aſſemblage de divers morceaux réunis ſous un ſeul point de vue. C'eſt la nature ennoblie, dégagée de la ruſticité du village, mais toute ſimple & toute nue, qui nous fait voir en grand dans l'Eglogue la vie & les mœurs des Bergers, & qui dans l'Idille

(e) M. Fraguier, Diſſertation ſur l'Eglogue.

ne nous préſente le plus ſouvent que de petites peintures, &, pour ainſi dire, des jeux enfantins. Il eſt vrai que la Poéſie bucolique, en s'éloignant de ſon origine eſt devenue allégorique & figurée, toujours noble, quelquefois ſublime ſous les voiles champêtres qui l'enveloppent.

Si l'Eglogue eſt naturellement gaie & enjouée, l'Elégie d'un caractere bien oppoſé, & d'un ton plus haut, s'abandonne aux plaintes, aux gémiſſements & aux larmes. Elle embraſſe néanmoins aſſez ſouvent des ſujets plus agréables, en retenant toujours les penſées naturelles, les ſentiments tendres & délicats, les expreſſions ſimples & faciles.

La Satyre d'un ſtyle vif, plaiſant, & varié, ſans élévation & ſans ornement, eſt deſtinée à corriger agréablement les hommes de leurs défauts, de leurs erreurs & de leurs ſotiſes.

L'Apologue dont le but eſt de nous inſtruire par l'organe des bêtes, aime la naïveté, la ſimplicité & la briéveté. Ces qualités brillent dans les fables de Phedre, mais elles ne nous autoriſent pas à blâmer la riche abondance & les ornements exquis dont la Fontaine & quelques autres ont embelli les fictions d'Eſope. Eh! peut-on nier qu'un heureux aſſemblage de circonſtances bien choiſies ne mette devant les yeux la narration du fabuliſte, & par une douce illuſion ne la change, pour ainſi dire, en action?

Le même goût de ſimplicité & de briéveté, qui, chez les anciens faiſoient l'agrément de l'Apologue, conſtitua chez les Grecs la beauté de l'Epigramme. Mais chez les Romains ce petit Poëme, en conſervant quelquefois la briéveté, ſubſtitua à cet air ſimple & ingénu des traits brillants, vifs

&

& ſpirituels, & voulut toujours finir par une pointe ingénieuſe. C'eſt ſous cette forme que l'Epigramme eſt venue juſques à nous ; & quoiqu'une ſévere critique voulût chaſſer la *pointe* d'un poſte qu'elle occupe depuis pluſieurs ſiecles, convenons qu'elle fait un bel effet quand elle rejette le faux, & qu'elle ne conſiſte ni en équivoque, ni en jeu de mots.

L'Hiſtoire cede à la Poéſie les grands ornements, ſe contentant d'une beauté très-réelle dans la matiere qu'elle traite, & dans la maniere de la traiter. L'Hiſtoire que Ciceron (f) nomme le témoin des temps, la vie des choſes paſſées, la Meſſagere de l'antiquité, peint les faits importants & dignes de mémoire, & elle les expoſe à toute la terre, & à tous les ſiecles. Un emploi ſi

(f) *De Oratore, lib. 2, n. 36.*

grand & ſi auguſte donne à celui qui en eſt revêtu de l'autorité pour élever la voix, & il lui impoſe la néceſſité indiſpenſable de ne prendre pour regle que l'exacte vérité.

La vérité, pour être bien reçue, a beſoin d'une grande nobleſſe de ſtyle, d'une expreſſion haute, mais modeſte; d'un diſcours ſage & circonſpect; d'une attention continuelle à ſe prémunir contre la chaleur de ſon imagination & la vivacité de ſon eſprit. De plus, la vérité étant la regle de ce que l'Hiſtoire doit penſer, la pureté, la clarté, la ſimplicité, ſont la regle de ce que l'Hiſtoire doit dire. J'entends par pureté de ſtyle, la propriété des mots; par ſa clarté, l'arrangement naturel des phraſes; & par ſa ſimplicité, celle qui ſe trouve dans le deſſein & dans l'ordonnance du deſſein.

Si la beauté consiste dans la proportion, ainsi qu'il a été dit au commencement de ce discours, les Arts ont une vraie beauté. La Musique, par exemple, est une harmonie, & cette harmonie est le rapport ou la convenance de sons différents de plusieurs parties. Personne n'ignore que la proportion est l'objet de l'Architecture, & que cette proportion est le rapport que tout l'ouvrage a avec ses parties, & celui qu'elles ont séparément à l'idée du tout suivant la mesure d'une certaine partie ; de telle sorte que, selon Vitruve, dans les bâtiments parfaits un membre particulier fait juger de la grandeur de tout l'ouvrage : que le diamêtre d'une colonne, ou la longueur d'un triglyphe détermine la grandeur d'un temple. Il est évident que ce qui vient d'être dit se doit appliquer à la Peinture, à la Sculpture, & au dessein, pere de ces beaux Arts.

Toutes les parties de la Littérature n'ont pas ſeulement une vraie beauté : elles ont encore une utilité ſenſible. N'eſt-ce pas l'Eloquence qui a jeté les premiers fondements de la ſociété civile ? Ne doit-on pas à la force de la parole le bienfait ineſtimable d'avoir banni du monde la barbarie & d'avoir adouci l'humeur ſauvage de nos premiers peres ? Sans l'Eloquence les villes auroient-elles jamais pu être ni bâties ni peuplées ? Des hommes féroces, errants dans les bois, ſe ſeroient-ils aviſés de ſe réunir, de former une douce ſociété, de ſe donner la main pour s'aider mutuellement, s'ils n'y euſſent été portés & comme entraînés par les charmes du diſcours ? De cette aimable union on vit naître les loix & les coutumes ; les eſprits ſe cultiverent peu à peu ; ils devinrent plus traitables & plus ſoumis à la droite raiſon : temps heureux que les Poëtes ont célébré ſous le nom

d'âge d'or, mais dont la durée fut bien courte ! Un torrent de maux inonda bientôt toute la terre : l'intérêt commun avoit uni les hommes, l'intérêt particulier les divisa, & cette peste fatale se perpétua d'âge en âge. Alors on vit l'Eloquence venir au secours du foible opprimé, vanger l'innocence persécutée, conserver aux uns leurs dignités, ou leurs biens, tirer les autres d'entre les bras de la mort, repousser la calomnie, & la faire tomber dans le piege qu'elle avoit dressé, retenir les méchants par la crainte, protéger les bons, & les défendre contre les attaques de leurs ennemis.

En effet, l'Eloquence n'a pour fin légitime que de porter les hommes à la vertu, & de les détourner du vice, de louer les gens de bien, & d'accuser les coupables. C'est ce que se doit proposer tout Orateur. Le desir de s'élever, d'acquérir ou de la réputation ou des

richesses, de se concilier la faveur des grands, est un motif trop honteux pour être écouté. Ce seroit avilir un art si noble, ce seroit se dégrader soi-même. Il ne faut parler que pour instruire. Si on loue un héros, qu'on n'ait dessein que d'exciter les autres à imiter ses vertus. Un Orateur s'il veut paroître digne de ce beau nom, ne réglera sa conduite que sur des maximes de droiture, de probité & d'honneur; il ne suivra que de bons modeles; il ne prêtera jamais l'oreille au vil intérêt; il se refusera la vengeance, la basse jalousie, l'esprit de parti. Il se proposera l'exemple de ces grands hommes, qui n'ont pas passé leur vie à l'acquisition des connoissances honnêtes, qu'en vue du bien public, & des avantages de la société. Comme eux il tâchera d'y contribuer en donnant par ses soins & par ses lumieres, à la Patrie de bons Citoyens, à l'État des Ministres vigi-

lants & fideles, à la Magiſtrature des Officiers integres & éclairés; & en inſpirant aux peuples de l'eſtime pour les actions vertueuſes, & de la haine pour le déréglement des mœurs.

La Poéſie ſemble n'avoir pour but que de plaire : mais elle ne veut plaire que pour inſtruire ; & elle a ſoin d'égayer ſes inſtructions, & de les rendre aimables par de riantes images dont elle ſait les revêtir.

Le Poëme épique ſe propoſe de former les mœurs en déguiſant ſes leçons ſous l'allégorie d'une action générale des plus grands perſonnages. C'eſt ainſi qu'Homere eut l'adreſſe de cacher ſous l'écorce de ſes fictions les plus importantes vérités de la Morale. Lui ſeul a formé le plus célebre des Philoſophes; étant certain que Platon & Homere ſe reſſemblent parfaitement par le fond de la doctrine, & par la ma-

niere de l'enſeigner. Mais, dira-t-on, le Philoſophe s'eſt déclaré ennemi du Poëte en condamnant la Poéſie. Pluſieurs l'ont cru : cette opinion paroît même être aſſez généralement reçue ; mais, ſelon un ſavant (g) à qui Platon étoit bien connu, ce Philoſophe n'a prétendu chaſſer de ſa République que les Poëtes licentieux propres à gâter la jeuneſſe.

Cette morale ingénieuſe qui brille dans l'Epopée, regne dans tous les ouvrages de Poéſie, ſuivant leur premiere origine. La tragédie tend à inſpirer de l'horreur pour le crime, & du reſpect pour la vertu. La comédie & la ſatyre ont deſſein de faire la guerre aux vices en les tournant en ridicule. L'Elégie verſe des pleurs ſur le tombeau des perſonnes de mérite pour rappeller le ſouvenir de leurs actions

(g) M. l'Abbé Fleury.

vertueuſes. L'Églogue ne chante les plaiſirs de la vie champêtre, que pour nous faire aimer & eſtimer une vie ſimple & innocente. Par malheur une fin ſi louable ſe fait rarement ſentir dans ces Poëmes: mais alors prenez-vous-en au Poëte, non à la poéſie.

De tous les genres de poéſie il n'en eſt aucun qui ait une deſtination plus auguſte que le Poëme lyrique. Dans les premiers temps, l'Ode n'eut pour partage que la louange de l'Être ſuprême : conſacrée à la Religion, elle ne célébra que la gloire du Très-Haut : venant enſuite à dégénérer de ſon ancienne nobleſſe, retenant néanmoins quelque choſe de ſon origine, l'Ode chanta les fauſſes Divinités, les exploits des Héros, & les victoires remportées aux différents jeux de la Grece. Par-là elle portoit à l'émulation : mais elle ſe rendit plus utile en enſeignant la morale qu'elle mit en ſentiments, en actions & ſous

des images brillantes. Ainſi Horace n'exhorte pas les Romains à honorer les Dieux : mais il dit qu'il frémit de voyager avec un impie. Ainſi ce n'eſt pas ce Poëte qui excite à la vertu, il donne à la vertu des aîles ; il lui fait fendre les airs & élever l'homme dans l'Olympe (h).

L'Apologue ne prend pas un ſi grand vol : mais il eſt plus particuliérement deſtiné à l'inſtruction. Tout parle dans ce Poëme : animaux, arbres, plantes, êtres moraux & allégoriques. Une morale nue donneroit de l'ennui, la fiction fait paſſer le précepte avec elle, & tous les habits du menſonge nous offre la vérité ; & elle le fait avec d'autant plus de ſuccès, que ce qui nous eſt préſenté ſous le voile d'une allégorie nous touche plus que s'il nous étoit montré à découvert, & exprimé par des termes ordinaires. Perſonne n'i-

(h) M. Roy dans ſon Recueil de Poéſie.

gnore la fable des Loups, & l'effet qu'elle eut ſur l'eſprit des Athéniens quand elle leur fut propoſée par Démoſthene. On ſeroit bien étranger dans la République des Lettres, ſi l'on ne ſavoit pas l'Apologue du Lion amoureux, dont Eumene ſe ſervit ſi utilement, & de quel uſage fut à Menenius Agrippa la fable qu'il conta au peuple pour appaiſer la ſédition.

L'utilité de l'Epigramme eſt aſſez connue : ſon emploi eſt d'immortaliſer les grands hommes, & de conſerver à la poſtérité le ſouvenir de leurs belles actions ; elle trouve ſa place dans les monuments publics, ſur les tombeaux, ſur les piédeſtaux des ſtatues.

Les autres petites Poéſies, comme le Sonnet, le Rondeau, le Madrigal, &c. ne manquent pas d'agrément & peuvent ſervir à délaſſer l'eſprit d'une étude

ſérieuſe, ou d'une occupation importante.

Le Roman amuſe, l'Hiſtoire inſtruit ; l'un n'emploie que le menſonge, l'autre ne s'attache qu'à la vérité ; celui-là par la fauſſe beauté de ſes récits n'eſt bon qu'à corrompre les mœurs (1), celle-ci n'embellit ſa narration que pour donner d'utiles leçons aux perſonnes de tout état & de toute condition. L'Hiſtoire fait connoître les hommes ; elle apprend à juger ſainement de leurs actions ; elle dévoile les motifs, les paſſions, cauſes des grands événements, les ſecrets reſſorts que ces paſſions font jouer. L'Hiſtoire fait, en quelque façon,

(1) Je ne mets pas au rang des Romans les ouvrages de fiction qui ſont utiles, tels que Sethos, les Voyages de Cyrus & Télémaque, qu'on peut regarder comme un Poëme épique en proſe.

la deſtinée des Princes, elle éterniſe leur mémoire, & fait paſſer leur réputation dans la poſtérité la plus reculée. L'Hiſtoire enfin peut compter parmi ſes nourriſſons de fameux Orateurs & de célebres Capitaines. Thucidide forma Démoſthene ; Scipion & Lœlius puiſerent dans Xenophon les regles de l'Art Militaire.

La beauté de la Littérature & ſon utilité ne doivent pas produire en nous une connoiſſance ſtérile, & s'arrêter à l'admiration : elles doivent plutôt exciter à la culture des beaux Arts. C'eſt là le but de la protection que d'illuſtres Mécenes donnent à des compagnies ſavantes ; & le zele avec lequel les Académies s'efforcent de répondre aux vœux de leurs fondateurs, donne lieu d'eſpérer que les Belles Lettres, loin de s'affoiblir, prendront tous les jours

de nouvelles forces ; qu'on verra d'âge en âge des Racan, des Patru & des Racine, & que la Littérature sera de plus en plus florissante.



TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER TOME.

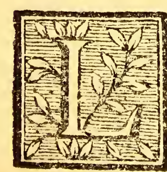
Fin de la Table.





ESSAIS
SUR
L'HISTOIRE
DES BELLES LETTRES,
DES SCIENCES ET DES ARTS.

GRAMMAIRE, LANGUES.

A connoiſſance des Langues ouvre l'entrée aux Sciences. Les Orientaux inventeurs des Arts ſe contentoient de bien parler leur langue maternelle, ſans ſe

GRAMMAIRE, LANGUES

mettre en peine d'apprendre celles des étrangers. Les anciens Egyptiens dans les bons temps n'avoient nulle ambition de s'étendre au dehors, ils trouvoient dans un pays très-fertile de quoi satisfaire à tous leurs besoins: & constants dans leurs maximes, ils évitoient avec soin d'introduire chez eux le langage & les mœurs de leurs voisins, qu'ils regardoient comme barbares, & qui en effet étoient moins polis.

J'en excepte les Hébreux, qui à une noble simplicité joignoient une grande politesse: mais c'étoit un peuple séparé par état de tous les autres peuples, qui avoit de l'horreur pour les coutumes des Gentils, & qui méprisoit leurs études, où tout ne respiroit que l'Idolâtrie. Le seul livre que Dieu leur avoit mis entre les mains, leur tenoit lieu de tous les autres livres, & renfermoit tout ce qu'ils devoient savoir. La langue en laquelle ce livre est écrit, est entiérement conforme au caractere de ce Peuple: elle est simple dans ses mots, tous dérivés de peu de racines, sans aucune composition: elle est riche, claire & solide dans ses expressions, qui donnent des idées distinctes, & forment des images sensibles; & ce qui me paroît bien remarquable,

Langue Hébraïque.

GRAMMAIRE, LANGUES

cette langue n'a point changé depuis Moyſe juſques à la captivité de Babylone (a): alors, je veux dire, pendant les ſoixante & dix ans que la captivité dura, l'Hébreu ceſſa d'être la langue commune des Juifs, qui lui ſubſtituerent la Syriaque ou Chaldaïque. Depuis leur retour il n'y eut plus que les Savants qui entendiſſent l'Hébreu, encore abandonnerent-ils les anciennes Lettres Hébraïques, qu'ont gardé les Samaritains, pour prendre celles des Chaldéens, que nous appellons improprement Hébraïques.

Syriaque, ou Chaldaïque.

Les Chrétiens conſerverent le corps entier de l'Ecriture, qu'ils liſoient en langue vulgaire, même dans l'Office public: car toutes les lectures ſe faiſoient en Grec dans tout l'Orient, & en Latin dans tout l'Occident. On peut néanmoins en excepter la haute Syrie où l'on ſe ſervoit de la langue Syriaque, & la Thébaïde où l'on ne parloit que l'Egyptienne (b). Dans ces premiers temps les fideles s'éloignoient également des Payens & des Juifs; ainſi ils n'avoient garde d'étudier l'Hébreu, qu'ils laiſſoient aux

(a) Fleury, Mœurs des Iſraël. art. 15.
(b) Fleury, Mœurs des Chrétiens, art. 30.

GRAMMAIRE, LANGUES

Rabins; cependant la Providence ſuſcitoit quelquefois des Docteurs, qui s'appliquoient à l'étude de la langue ſainte pour l'utilité générale de l'Egliſe.

Au commencement du troiſieme ſiecle, le laborieux Origene entreprit des travaux immenſes pour expliquer l'Ecriture, & pour en faciliter l'intelligence, en conférant les différentes verſions avec le texte original; & ſur la fin du quatrieme, S. Jerôme fit ſur l'Hébreu cette traduction ſi célebre, connue aujourd'hui ſous le nom de Vulgate.

Traduction de la Bible appellée la Vulgate.

La ruine de l'Empire Romain, & les dévaſtations des Peuples du Nord arrêterent les progrès que la langue hébraïque alloit faire en Occident; l'ignorance jeta depuis à cet égard de ſi profondes racines, qu'il n'y a que deux cents ans qu'on s'eſt remis à cette étude. On trouve dans le treizieme ſiecle quelque peu de gens de lettres qui ſavoient l'Hébreu, comme les deux qui furent employés à Paris à la traduction des extraits du Thalmut en 1248; &, ſelon Mathieu Paris, Robert d'Arondel en Angleterre, qui fit pluſieurs verſions fideles en latin, & mourut en 1246.

Pour faciliter la converſion des Infi-

deles, le Concile de Vienne établit en 1312. l'étude des langues orientales, & il ordonna qu'à Rome, à Paris, à Oxford, & à Salamanque on établiroit des Maîtres pour enseigner l'Hébreu, l'Arabe & le Chaldéen.

GRAMMAIRE, LANGUES

Dans le quinzieme siecle, le Mantouan & Pic de la Mirande cultiverent en Italie la langue hébraïque : l'un la croyoit nécessaire à l'intelligence des livres sacrés; l'autre s'y appliqua par le seul desir de savoir (c). Vers le même temps, le Pogge & Janotti-Manotti, Florentins, s'adonnerent à cette étude, & y firent quelque progrès (d). En Allemagne Jean Reuchlm, qui avoit appris les premiers éléments de l'Hébreu de Jean Wessel, de Groningue, se rendit très-habile dans cette langue, & la réduisit en Art. Forster fut Professeur en Hébreu à Wittemberg, Pellican à Zurich, Néandre à Isfeld, &c. Mais celui qui s'acquit le plus de réputation fut Sebastien Munster, que l'on appella l'Esdras Allemand, à cause de sa belle version de la Bible.

(c) *Boiss. Fl. Viror. Doctr. Præstan. tom. 2.*
(d) M. Recanati, vie du Pogge.
M. Muratori, tome 20. de la Collect. des Historiens d'Italie.

GRAMMAIRE, LANGUES

Dans le même temps, on cultivoit l'Hébreu en France avec la même ardeur, & le même ſuccès.

Le ROI FRANÇOIS I. cet illuſtre reſtaurateur des ſciences, établit en 1529. des Profeſſeurs à Paris pour y enſeigner les langues. Vatable, Bertin, Genebrard, & pluſieurs autres s'y diſtinguerent, & formerent d'excellents éleves. De l'Ecole de Vatable on vit ſortir Salignac, Cevalier, Mercier; & Raphelengius, diſciple du dernier, donna aux Flamands du goût pour la langue hébraïque, dans laquelle André Maes, ce ſavant critique, ſe rendit très-recommandable.

L'humeur des Eſpagnols les portoit naturellement à une étude, qui demande beaucoup d'aſſiduité & de patience: auſſi y firent-ils d'aſſez grands progrès; je n'en citerai que deux exemples: celui du Cardinal Ximenes, Editeur de la Bible Poliglotte d'Alcala, & celui d'Arrias Montanus, qui par l'ordre de Philippe II. travailla à l'édition de la Bible de Complute.

On n'apprend bien les langues mortes que par principes; les Rabins (e)

(e) Kimhi, Elie Levite, &c.

avoient réduit en Art celle des Livres Saints; ils l'enseignoient par regles. Environ mille ans après que la langue hébraïque avoit cessé d'être une langue vulgaire, certains critiques sortis de l'école de Tybériade, & que nous appellons Massoretes, inventerent les points-voyelles; ces Grammairiens d'une suffisance très-médiocre croyoient fixer par-là la prononciation du texte hébreu; quoique probablement ils dussent alors ignorer quelle étoit l'ancienne & la véritable prononciation de ce texte. Dans le renouvellement des Belles Lettres les Savants adopterent l'usage des points-voyelles qui se trouvoient établis depuis long-temps, & ne laisserent pourtant pas de faire à l'envi des méthodes abregées, pour faciliter une étude qui n'est pas sans épines; de-là cette foule de Grammaires que composerent la plupart de ceux que nous venons de nommer, & qui furent bientôt suivies des Grammaires de Buxtorff, d'Erpenius, de Keckerman, plus exactes que les premieres.

GRAMMAIRE, LANGUES

Points-voyelles aux lettres Hébraïques.

A mesure qu'on avançoit dans un pays auparavant inconnu, on ne pouvoit manquer d'y faire de nouvelles découvertes, Pour ne parler que de nos Fran-

GRAMMAIRE, LANGUES

çois, Samuel Bochart, vers le milieu du dernier ſiecle, étonna le monde ſavant par les recherches curieuſes, & par la profonde érudition qu'on admira dans ſon Phaleg & Canaan: long-temps après, le Pere Thomaſſin fit ſon Gloſſaire univerſel, où il donna de grandes preuves de ſon habileté dans les langues orientales; il les fait toutes ſortir de l'Hébreu comme de leur commune ſource: auſſi ont-elles preſque le même génie; le Chaldaïque approche fort de l'Hébreu, & c'eſt en cette langue que ſont écrites les Paraphraſes que les Juifs impriment avec leurs Bibles, & leurs Commentaires ſur les Livres de l'Ecriture.

La premiere Grammaire qui ait paru pour le langage Chaldéen, eſt celle de Munſter. Un des plus célebres Profeſſeurs en Syriaque a été M. d'Herbelot, Auteur de la Bibliotheque orientale. Il avoit compoſé ce Livre en Arabe; mais il le fit enſuite en François pour le rendre plus utile.

La langue hébraïque d'un accès fort difficile n'eſt le partage que d'un petit nombre de ſavants; on ne peut lui donner des diſciples qu'en retranchant les

épines qui l'embarraſſent, & ces épines ſont les points-voyelles ; ces ſortes d'accents, ou d'eſprits, ſont inutiles, maintenant qu'il ne s'agit plus de parler Hébreu, mais de le lire, & de l'entendre; & toute la difficulté ſe réduit à ſavoir ſi cette langue admet des voyelles, ou ſi les points des Maſſorettes ont été inventés pour ſuppléer à leur défaut.

GRAMMAIRE, LANGUES

M. Maſclef, Chanoine d'Amiens, a pris le premier parti, & dès l'année 1717, il a donné une Méthode toute nouvelle, & très-commode. Avant M. Maſclef, Gilbert Genebrard, né à Riom en Auvergne, avoit donné une introduction pour lire l'Hébreu & les langues orientales ſans points. Il mourut en 1597. Le Pere Guarin, Benedictin, s'eſt déclaré pour les points-voyelles; mais malgré les ſoins de ce zélé défenſeur, la plupart des Hébraïſans ſecouent aujourd'hui un joug fâcheux, qui ne feroit que les retarder dans l'étude des Livres Sacrés.

On ne ſe ſert preſque plus des points-voyelles.

La plupart des ſavants conviennent que les Lettres Syriennes, ou, Phéniciennes ſont les mêmes que les Hébraïques (f), parce que les Hébreux, qui

(f) Les Samaritaines.

GRAMMAIRE, LANGUES

ne faisoient qu'un petit Peuple, étoient compris sous le nom général des Syriens (g). De plus, les Phéniciens parloient le même langage que les Cananéens & les Israëlites, & les Cartaginois le même que les Phéniciens, ou les Tyriens, c'est-à-dire, la langue hébraïque, ou une langue qui en étoit dérivée. Le *Pœnulus* de Plaute nous offre une scene en langue Punique, qui a mis à la torture les Interprêtes de ce Poëte.

Arménienne.

La langue arménienne aussi ancienne que la Syrienne, emprunta d'abord les caracteres des Syriens, puis ceux des Perses, & des Grecs; & elle ne commença à avoir des caracteres propres, qu'au quatrieme siecle, lorsque l'Arménie embrassa la Foi Chrétienne: & ces nouveaux caracteres doivent leur origine, non à S. Chrysostome, comme l'ont cru quelques auteurs, mais à Mesrobes, Traducteur de la Bible en la langue des Arméniens, & avec leurs caracteres (h). Il n'y a eu que peu de savants qui aient étudié cette langue, & ces savants sont

(g) Dissertations de M. l'Abbé Renaudot, dans le second tome de l'Histoire de l'Académie des Belles Lettres.

(h) Moyse de Chorene dans son Histoire d'Arménie.

tous renfermés dans notre ſiecle : les principaux ſont M. de la Croze, Bibliothécaire du Roi de Pruſſe, & Auteur d'une verſion latine de deux Epîtres Arméniennes des Corinthiens à S. Paul, & de Saint Paul aux Corinthiens : M. Schroëder, Profeſſeur des langues orientales, à Marbourg, qui publia à Amſterdam en 1711 le tréſor de la langue arménienne ; Jacques Villot, dont le Dictionnaire latin & arménien fut imprimé à Rome en 1714. MM. Wiſthon, qui ont traduit en latin & publié à Londres en 1736 l'Hiſtoire & l'Abregé de Géographie de Moyſe de Chorene ; & M. Villefroi, qui a mis au jour une Notice des manuſcrits arméniens de la Bibliotheque du Roi, choiſis par M. Sevin & apportés de Conſtantinople en 1730. Le Pere Paul Piromalli, Dominicain, a fait deux Dictionnaires, l'un en Latin & en Perſan, l'autre en Arménien & en Latin, auquel il a joint une Grammaire Arménienne. (*Touron Hommes Illuſtres*).

GRAMMAIRE, LANGUES

L'Hiſtoire des temps fabuleux nous apprend que Cadmus, fils d'Agenor Roi de Phénicie, apporta en Grece l'invention de l'écriture environ 260 ans avant

GRAMMAIRE, LANGUES

la priſe de Troye. Cet alphabet, Phénicien d'origine, réduit alors à ſeize lettres, fut dans la ſuite augmenté de huit lettres, de quatre par Palamede, & de quatre par Simonide. Il eſt aiſé de juger que Cadmus introduiſit dans le même pays la Langue Phénicienne, laquelle venant à ſe mêler avec celle que parloient les deſcendants d'Hellen, forma enfin la langue greque. C'eſt à peu près de cette maniere que l'on vit naître dans la ſuite du temps les différentes Dialectes.

Greque.

Pluſieurs troupes de Grecs cherchant de nouvelles demeures, les Ioniens & les Eoliens paſſerent en Aſie, & s'établirent dans les deux contrées qui de leurs noms furent depuis appellées Ionie & Eolie (i); le langage de leurs deſcendants prit aiſément une teinture de celui des anciens Aſiatiques; & de là la Dialecte Ionienne, en laquelle ont écrit Hippocrate & Hérodote, & la Dialecte Eolique, qui a été ſuivie par Sapho & Alcée. La Dorique me paroît plus ancienne : elle vient ſans doute des enfants de Dorus ſecond fils d'Hellen. Cette

Dialectes.

Ionienne.

Eolique.

Dorique.

(i) *Vell. Paterc. Hiſtor. lib.* 1. *cap.* 4.

GRAMMAIRE, LANGUES

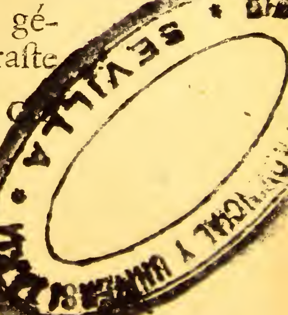
Dialecte, qui fut en usage à Sparte & à Argos, puis dans l'Epire, dans la Sicile, à Rhode & en l'Isle de Crete, se retrouve dans les Ouvrages d'Archimede, de Théocrite & de Pindare.

Attique.

La Dialecte Attique étoit usitée à Athenes : Thucidide s'en servit dans son Histoire : Aristophane, Platon, Isocrate, Xenophon, & Démosthene n'ont point employé d'autre Dialecte.

On se feroit une bien fausse idée de ces Dialectes, si on les prenoit pour des manieres de parler grossieres & corrompues, semblables à celles qui ont cours dans nos provinces ; chaque Dialecte étoit un idiome parfait, qui avoit ses beautés particulieres. Avouons toutefois que la Dialecte Attique l'emporte infiniment sur les autres : pourquoi ? Par Atticisme on entend un discours qui semble dicté par la Nature, où ce n'est que goût, qu'agrément, que graces légeres ; qui est assaisonné d'un certain sel qui se fait vivement sentir ; en un mot, où tout est bien dit (k). Cette politesse propre à Athenes y étoit si généralement répandue, que Théophraste

(k) *Ut benè dicere, id sit atticè dicere.* C[...] *de claris Oratoribus.*



GRAMMAIRE, LANGUES

qu'on loue avec raiſon pour la douceur du ſtyle (1) fut reconnu étranger par une ſimple fruitiere à je ne ſçais quoi, qui lui manquoit.

Nous ignorons quels furent les progrès de la langue greque : mais les Poëmes d'Homere, les plus anciens Ouvrages que nous ayons en cette langue, font foi que du temps de ce Poëte elle avoit acquis ſa perfection; qu'elle avoit dès-lors tous les caracteres d'une langue riche, polie, réguliere, capable de ſe prêter à tous les genres d'écrire, & à laquelle il n'étoit pas poſſible de rien ajouter. Cette perfection du langage ſe conſerva depuis Homere juſqu'à Théocrite, pendant plus de cinq cents ans. La Grammaire étoit auſſi toute formée du temps de l'auteur de l'Iliade ; il ſuivoit des regles fixées par l'uſage; mais c'eſt dans Platon où l'on trouve les premiers veſtiges de l'Art Grammatical. Il montre dans le Philebe la maniere d'enſeigner la ſcience des lettres; & il examine dans le Cratyle ſi la ſignification des mots eſt naturelle ou arbitraire. Platon avoit jeté les fondements de la Grammaire: Ariſtote commença à élever l'é-

(1) *Id. de opt. gen. Orat. n.* 13.

GRAMMAIRE, LANGUES

difice par la diſtribution des mots en certaines claſſes, & par l'examen de leurs différents genres, & de leurs propriétés particulieres (m). Epicure donna des leçons de cet Art (n) : & les Stoïciens l'enrichirent d'obſervations nouvelles. (o). Philétas enſeigna la Grammaire à Ptolomée Philadelphe Roi d'Egypte, & Ariſtarque au fils de Ptolomée Philométor. Les Grecs envoyoient les jeunes gens à Athenes chez des maîtres qui leur apprenoient par principes leur propre langue, & qui leur en faiſoient ſentir la beauté, le nombre & la cadence.

La langue greque ne fut pas toujours renfermée dans la Grece. Carnéade, Critolaüs, & Diogene députés d'Athenes à Rome pour des affaires publiques, inſpirerent à la jeuneſſe romaine un ardent deſir d'apprendre les Lettres Greques; & d'un autre côté, Crates Ambaſſadeur d'Attale II. mit en honneur à Rome les ſciences des Grecs alors très-floriſſantes à Pergame. Les Romains les plus illuſtres commencerent à s'attacher les plus ſavants hommes de la Gre-

(m) Poëtiq. ch. 20.
(n) Diog. Laër. in vitâ Epicuri.
(o) Quintil. Inſt. Orat. lib. 6. cap. 6.

GRAMMAIRE, LANGUES

ce, & à les tenir auprès d'eux. Scipion, Lælius & Furius leur en donnerent l'exemple (p); & la passion qu'on eut pour cette nouvelle litterature alla si loin, que le vieux Caton craignit que les jeunes gens ne quittassent la gloire des armes & de bien faire, pour l'honneur de savoir & de bien dire. (q)

Depuis le premier Africain jusqu'à Ciceron, c'est-à-dire, pendant près de quatre-vingts ans, les Romains donnerent une forte application à l'étude de la langue greque. Ainsi la Grece assujettie aux Romains, s'assujettit à son tour ses propres vainqueurs (r); elle devint l'Ecole des beaux Arts, & conserva sa réputation assez avant sous les Empereurs.

Tyrannion, d'Amise dans le Pont, disciple de Denys de Thrace, ouvrit une Ecole de Grammaire Greque dans la maison de Ciceron, & fit un traité de Prosodie. Denys le Thracien, disciple d'Aristote, enseigna à Rome le même

(p) Cic. de Oratore lib. 2. n. 155.
(q) Plutarq. Vie de Caton le Cens. de la version d'Amiot.
(r) *Græcia capta ferum victorem cepit. Horat. Ep. 1. Lib. 2.*

Art

Art du temps de Pompée, & y publia un ouvrage qui peut donner quelque idée de la méthode de ces Grammairiens.

GRAMMAIRE, LANGUES

Sous les Empereurs parut d'abord Apion d'Alexandrie, & l'un des premiers de sa nation, homme vain & grand parleur. Tibere appelloit ce Grammairien le tambour du monde, parce que ses discours fastueux n'étoient que du vent (s). Le Médecin Galien, au rapport de Suidas, écrivit sur la langue greque, & Julius Pollux fit son *Onomasticon* sous l'empire de Commode. Telephe, & Hephestion montrerent le Grec à Lucius Verus (t): l'Empereur Julien l'apprit par regles: il le parloit purement: sa Cour n'étoit composée que de Grammairiens Grecs: cependant leur langue avoit dégénéré; ceux qui l'enseignoient laissoient le solide pour courir après le frivole, & s'occupant de questions épineuses, ils ne cultiverent à la fin qu'une érudition obscure. Le mauvais goût est contagieux; il avoit aussi gagné les Romains:

(s) *Plin. Præf. Hist. nat. Gell. Noct. Atti. lib.* 5. *cap.* 14.

(t) *Capitolin. Vit. L. Veri.*

GRAMMAIRE, LANGUES

il ne faut donc pas s'étonner si sous l'empire d'Adrien on écoutoit un Ptolomée Chennus, & si l'on faisoit quelque cas d'un Léander Nicanor, d'un Diogénien & d'un Jason: les Princes les plus polis traitoient favorablement ces Grammairiens; ils avoient l'équité de ne pas rejeter les défauts de ceux-ci sur l'art qu'ils professoient; d'ailleurs l'étude de la langue greque étoit dès-lors le fondement de toutes les études, même pour les Princes.

A Constantinople & dans tout l'Orient, le mêlange du latin, l'affoiblissement de l'empire, la décadence des Arts, firent un changement sensible dans la langue greque. Ce fut encore pis depuis le septieme siecle de notre Ere jusqu'à la prise de Constantinople. Il y eut néanmoins dans cet intervalle de temps d'assez bons Grammairiens, Hésichius, Suidas, les deux Tzetzes, & Eustathe Archevêque de Thessalonique, Commentateur d'Homere. Car depuis long-temps certains Grammairiens (on les appelle Philologues) s'attachoient à expliquer les anciens auteurs, à les corriger, à les mettre au jour. Tels furent Pisistrate, Aristarque & Zenodote, qui

GRAMMAIRE, LANGUES

donnerent au public les Poëmes d'Homere après les avoir revus (u). Tels furent encore Eratosthene, de Cyrene; Ariſtophane, de Byzance; Athénée, de Naucrate en Egypte, auteur du Banquet des ſavants; Jean Stobée & pluſieurs autres. Il y avoit beaucoup à apprendre dans leurs écrits : ils conſervoient la belle littérature. C'eſt ce qui leur fit prendre le nom d'amateurs des belles lettres (x) ; & ils portoient ce nom dès le temps d'Auguſte, puiſque Vitruve, qui vivoit ſous le regne de ce Prince, met Homere à la tête de ces amateurs des belles lettres (y).

Les Scholiaſtes, qui faiſoient une claſſe ſéparée, avoient auſſi leur utilité. Ils fixoient la tradition des anciens uſages & des coutumes: ils jetoient de grandes lumieres ſur les textes, ſoit par les différentes leçons, ſoit par les citations de pluſieurs auteurs qui ſont péris depuis. On peut rapporter à ces derniers temps l'invention des accents ſi utiles

(u) Elien liv. 13 des diverſes Hiſtoires, ch. 14. Euſtathe, Préf. de ſon Comm. ſur Homere, pag. 5.

(x) C'eſt ce que ſignifie le nom de Philologues.

(y) *Omnis Philologiæ Ducem.*

GRAMMAIRE, LANGUES

pour bien entendre les Ecrivains Grecs: ceux qui voudroient les renvoyer à des temps plus reculés, seroient bientôt démentis par les Inscriptions & même par les anciens Manuscrits.

Nous voici insensiblement arrivés au renouvellement de la langue greque en Occident, où elle avoit été tout-à-fait inconnue pendant plusieurs siecles. Vers la fin du quatorzieme, Emmanuel Chrysolore ayant été envoyé par Jean Paleologue pour demander du secours aux Princes de l'Europe contre Bajazet qui assiégoit Constantinople, fixa son sejour en Italie après la mort de son maître, & professa la langue greque à Venise, puis à Florence, & ensuite à Pavie sous la protection du Duc Jean Gallas (z). Guarino (a) encore fort jeune avoit étudié cette langue à Constantinople sous Chrysolore, & l'avoit enseignée en Italie avant son maître (b). De l'école de ces deux savants sortirent François Philelphe Espagnol, Ambroise Moine de Colchestre en Angle-

En 1388.

(z) Thevet, Vies des hommes illustres, liv. 2. ch. 45.

(a) Il naquit en 1370. & mourut en 1460.

(b) *Maffei Verona illustrata, part. 2.*

terre, François Barbaro &c. Dans la ſuite, quand Mahomet II. prit Conſtantinople, tous les Grecs qui aimoient les beaux Arts ſe refugierent en Italie, & y furent reçus avec diſtinction par le célebre Laurent de Medicis.

GRAMMAIRE, LANGUES

En 1453.

Laſcaris après avoir dreſſé la belle Bibliotheque de Florence, vint en France, & jeta à Fontainebleau les fondements de la Bibliotheque du Roi, & à Paris ceux du College Royal. Budé ſon illuſtre diſciple, qui avoit contribué à ces deux établiſſements, communiqua aux François le goût de l'érudition greque. Dès le commencement du ſeizieme ſiecle, le College du Cardinal le Moine avoit d'habiles Profeſſeurs de la langue greque. Le plus celebre fut Jean Evagre de Reims, ſous lequel Jacques Amiot étudia cette langue: celui-ci de diſciple devint bientôt maître: il eut une Chaire dans l'Univerſité de Bourges, par le moyen de Marguerite Sœur du Roi de Navarre. Le coup d'eſſai d'Amiot fut la traduction de Grec en François du Roman de Theagene & de Chariclée, ſuivie peu de temps après de la verſion des Œuvres de Plutarque

GRAMMAIRE, LANGUES

(b 2) & ce goût fut cultivé par Danés, Tufan, Stragelle, Cheradame, Dorat, Lambin & Helie, qui furent ſucceſſivement Profeſſeurs en langue greque au College Royal (c). Il n'eſt pas croyable avec quelle rapidité, & avec quel ſuccès cette nouvelle étude ſe répandit dans ce Royaume ; elle fut bientot miſe en honneur, & les perſonnes les plus qualifiées en firent leurs délices. Henri de Meſmes (d) ſavoit non ſeulement le Grec ; mais il récitoit tout Homere (e) : on n'avoit point encore abandonné aux pédants une langue, ſeule capable d'inſpirer la vraie politeſſe ; cet injuſte préjugé vint, à ce que je crois, de l'abus que firent de leur profeſſion quelques-uns de ceux qui ſe mêloient d'inſtruire, gâtés peut-être par le mauvais exemple de ces Grammairiens dont nous avons parlé, & par la ſolitude de leur cabinet, qui les éloignant du commerce du monde, leur donnoit une certaine ruſticité

(b 2.) Mém. de M. le Bœuf pour l'Hiſt. d'Auxerre, tom. 1.

(c) Paquier, Recherches de la France, liv. 9. ch. 18.

(d) Il vivoit vers le milieu du ſeizieme ſiecle.

(e) Rollin, Maniere d'enſeigner les Belles Lettres, tom. 1. liv. 1. ch. 2.

GRAMMAIRE, LANGUES

qui les rendoit mépriſables. Cependant incapables de ſentir des beautés qui avoient pour eux trop de fineſſe, ils n'ont pas laiſſé de travailler utilement pour ceux qui ſont venus après eux; & ils leur ont épargné de longues recherches.

Les uns ont donné d'excellentes éditions des bons auteurs, & publié des ouvrages auparavant inconnus; de ce nombre ſont dans le ſeizieme ſiecle Jean Sambuc premier éditeur d'Ariſtenete, d'Eunape, d'Heſichius, &c. & Arnaud de Lens, qui au rapport de M. de Thou (f), tira de la pouſſiere les livres de Joſeph contre Appion. Les autres ont éclairci par des notes les écrits des anciens, & en ont donné d'aſſez fideles traductions latines. Quelques-uns enfin ont compoſé des Grammaires avec beaucoup d'exactitude: tels ſont Clenard, Gretzer, Voſſius, Weller, & quelques autres (g) qui compoſent le recueil de M. Havercamp (h).

Ne diſſimulons pas toutefois que ces

(f) *Hiſt. ſui temporis ad annum* 1561.
(g) Adolphe Mekerchus, Théodore de Beze, Jacques Ceratius & Henri Etienne.
(h) Imprimé à Leyde en 1736.

Grammaire, Langues

traductions ne peuvent jamais bien faire connoître les auteurs, ni en donner une juste idée, à cause de l'extrême différence qu'il y a souvent des expressions d'une Langue à celles d'un autre, pour le sens, pour la force, & pour la noblesse. C'est beaucoup si les traducteurs par leurs travaux facilitent l'intelligence des grands écrivains de la Grece à ceux qui ne savent pas leur langue.

Rendons justice à notre nation & à notre siecle; ceux de nos Savants qui se sont attachés à la Grammaire Greque, ont apporté à cette étude & plus de critique, & plus de goût: sans se borner à la lettre de leurs auteurs, ils en ont pénétré l'esprit, ils en ont saisi le beau & le solide; pensées fortes ou sublimes, tours naïfs ou délicats, rien ne leur a échappé (i). Ils ont même étendu leurs soins sur le Grec du moyen & du dernier âge; & par un travail aussi pénible qu'utile, ils n'ont pas négligé ce latin informe que la barbarie de nos peres avoit substitué à la langue des anciens Romains (k). Arrêtons-

(i) M. & Mme. Dacier, MM. Coivin, Toureil, &c.

(k) M. du Cange dans ses deux Glossaires.

nous à celle-ci, & considérons-la dans toute sa pureté.

GRAMMAIRE, LANGUES

Latine.

La langue latine, grossiere dans ses commencements, ainsi que toutes les autres langues, fut d'abord négligée par les Romains occupés du soin d'étendre leurs conquêtes, & de les assurer par la voie des armes. Dans la suite du temps, cette Langue se développa peu à peu par des accroissements insensibles, & se forma lentement pendant plusieurs siecles. Un grand nombre de mots Grecs devenus comme naturels, enrichit la langue latine : enfin le commerce plus fréquent avec la Grece épurant l'Eloquence & la Poésie, épura aussi le langage, qui arriva à sa perfection du temps de Scipion & de Lælius.

Térence en maniant & remaniant Ménandre, osa le premier faire entrer toutes les graces greques dans le langage Romain. Ciceron lui donna plus de nombre & d'harmonie, & les Poëtes qui fleurirent sous Auguste acheverent de l'enrichir des dépouilles de Pindare & d'Homere. C'est dans cet intervalle que l'on doit renfermer l'urbanité romaine, cette fleur d'expression & de politesse aussi particuliere à la ville de Rome,

GRAMMAIRE, LANGUES

que l'Atticisme l'étoit à celle d'Athenes, qui distinguoit le citoyen de l'étranger, où Ciceron a excellé; mais qui a manqué à Tite-Live, à qui on a reproché un certain air provincial (1).

Dans ces beaux jours parurent des Grammairiens illustres, Nicia intime ami de Ciceron, Pompilius Andronicus, Syrien de nation, & Epicurien de Secte, Orbilius Pupillus, homme sévere à outrance, qui montra à Horace les Lettres; Marc-Antoine Gniphon, qui eut pour éleve Ciceron pendant sa Préture; Atteïus, qui compta parmi ses disciples Sallufte & Pollion; Valere Caton excellent Grammairien & bon Poëte, admirable sur tout pour former à la Poésie. Aurelius Opilius, Professeur de Philosophie, ensuite de Rhétorique, puis de Grammaire, publia des mêlanges de Littérature, *Variæ eruditionis . . . volumina*, & les distribua en neuf livres à l'honneur & sous le nom des neuf Muses.

Cornelius Epigadus, Affranchi de Sylla, donna la suite des Mémoires de ce Dictateur. Le désintéressement de Laberius rendit ce Grammairien plus célebre, que l'honneur d'avoir eu Bru-

(1) *Quintil. inst. Orat. lib. 3. c. 1.*

GRAMMAIRE, LANGUES

tus & Caſſius pour diſciples. Lenœus ouvrit ſon école après avoir ſuivi Pompée dans toutes ſes expéditions militaires. Cæcilius s'éloigna de la conduite de ſes confreres, qui n'expliquoient que les Poëtes du bon vieux temps, & il fut le premier qui lut dans ſon école Virgile & les nouveaux Poëtes. Verrius Flaccus, Précepteur des petits-fils d'Auguſte, alluma parmi ſes diſciples une émulation louable, en donnant des prix à ceux qui avoient le mieux traité les ſujets propoſés. C. Jul. Hyginus, Garde de la Bibliotheque Palatine, eut le Poëte Horace pour ami & l'Hiſtorien Licinius pour protecteur. Caïus Meliſſus contemporain d'Hygin dreſſa par l'ordre d'Auguſte les Bibliotheques dont ce Prince voulut enrichir le Portique d'Octavie. M. Pomponius Marcellus fut ſi zélé pour la pureté de la langue latine, qu'il oſa reprendre l'Empereur Tibere, & lui repréſenter qu'il pouvoit donner le droit de Bourgeoiſie aux hommes, non aux mots. Valerius Probus marcha ſur les pas de Marcellus, & dans la vue d'arrêter le cours d'une foule de mots nouveaux qu'on s'efforçoit d'introduire, il s'attacha à faire des obſervations ſur

l'ancien langage, pour y ramener son siecle (m).

GRAMMAIRE, LANGUES

Les Romains, ainsi que les Grecs, avoient leurs Philologues. Varron, le plus docte des Romains, se fit un grand nom par les cinq cents volumes qu'il composa sur différentes matieres (n).

Dès le regne de Tibere, la langue latine commença à se corrompre: elle perdit cet air simple & naturel qui faisoit sa beauté, pour prendre je ne sais quoi d'affecté & de puérile: on voulut avoir trop d'esprit; & parce que le goût avoit baissé, on crut faire beaucoup que d'orner la diction de figures, & de l'hérisser de pointes; c'étoit les jeunes gens qui avoient donné cours à cette sorte de mode: mais les plus habiles estimoient le langage des anciens, & les Grammairiens s'attacherent à les expliquer.

Du temps de Claude, (de Néron & de Vespasien, selon quelques-uns) Asconius Pedianus se rendit célebre par ses Commentaires sur Ciceron: il servit de modele aux critiques & aux Scholiastes latins qui le suivirent. Sulpice Apollinaire qu'on place sous Antonin

(m) *Suetonius de illustribus Grammaticis.*
(n) *Agell. Noct. Attic. lib. 3. cap. 10.*

Pie, éclaircit Térence (o). Evantius travailla ſur le même Poëte (p). Donat & Servius illuſtrerent Virgile par leurs ſavantes notes (q). D'autres pour mettre à profit leurs lectures, ſe contenterent de faire des extraits de bons auteurs, & d'en donner des compilations; telles ſont les nuits attiques d'Aulu-Gelle (r), laborieux recueil de ce qu'il avoit appris de plus beau par la lecture des auteurs, ou par la converſation des Savants, & auquel il ne manque qu'un choix plus judicieux des matieres, & qu'un ſtyle moins dur & moins barbare. Telles ſont encore les Saturnales de Macrobe (s), curieuſe compilation de tout ce qu'il ſavoit ſur les antiquités, rapporté dans les propres termes des auteurs, parce qu'il cherchoit moins à briller qu'à inſtruire. Enfin il y eut des Grammairiens qui ſe tenant dans les bornes de leur profeſſion d'une maniere plus préciſe, écrivirent ſur les différentes parties de la Grammaire latine.

GRAMMAIRE, LANGUES

(o) *Calvis, Chronol. an.* 163.
(p) Baillet, Gramm. ch. 622.
(q) On met le premier ſous Conſtance, & le ſecond ſous Honorius.
(r) Il vivoit ſous Marc-Aurele.
(s) Il floriſſoit ſous Théodoſe & ſes enfants.

GRAMMAIRE, LANGUES

Censorin, l'homme le plus docte de son siecle, fit un livre des accents que Priscien cite : Nonius Marcellus en fit un sur la propriété des mots : Festus contemporain du dernier, après avoir abregé Verrius Flaccus (t), a été abregé lui-même par Paul Diacre : ainsi le mérite de ces écrivains ne consistoit bien souvent qu'à se copier les uns les autres ; ce qui les a tellement confondus, que le nom de l'auteur des instructions sur la Grammaire est aujourd'hui un problême pour les savants ; les uns attribuent ces cinq livres à Charisius, les autres à Diomede.

Les Clercs & les Moines étudierent toujours la langue latine : mais cette langue avoit perdu sa pureté & sa noblesse. Ce ne fut que dans le quatorzieme siecle que quelques génies plus heureux s'appliquerent à lire Ciceron & Sallufte, qui avoient été fort négligés, & cette lecture rendit le style plus poli & plus élégant. Laurent Valle fit remarquer la barbarie des siecles précédents, & Domitio Calderini fit connoître la méthode d'expliquer les anciens

(t) Auteur d'un Traité de la signification des mots.

en joignant le ſecours de l'érudition à celui de la Grammaire.

Quand le latin ceſſa d'être une langue vulgaire, on ſe mit à chercher divers moyens de l'enſeigner, ſur tout dans les deux derniers ſiecles; quelques-uns le montrerent par l'uſage: c'eſt la conduite qu'on tint envers Montagne (v), & qui de nos jours a été renouvellée avec ſuccès à la vue de tout Paris.

On crut pendant long-temps qu'il n'y avoit rien de mieux que d'employer tous les mots latins dans un diſcours ſuivi: ce fut ſur ce plan que Coménius fit ſon *Janua Linguarum*, livre qui après avoir fait les délices de toute l'Europe, n'a pu conſerver ſa réputation: d'autres en introduiſant les Tables, s'imaginerent abréger une étude, qu'ils rendirent par-là beaucoup plus difficile: enfin le plus grand nombre ſe déclara pour les Méthodes, où les préceptes furent d'abord expoſés en Latin, & enſuite en langue vulgaire.

Les Dictionnaires, autre ſecours pour l'intelligence des langues mortes, parurent dès le quinzieme ſiecle. On vit

(v) Eſſais, liv. 1. ch. 25.

GRAMMAIRE, LANGUES

d'abord le Lexique de Jean le Begue, Genois, composé en 1286, & imprimé en 1460. sous le titre de *Catholicon Joannis de Janua*.

Le Vocabulaire de Papias vint ensuite, rédigé en 1053, & publié en 1476; puis, les Dictionnaires Latins de Junianus Maïus & de Jean Tortellius, imprimés pour la premiere fois l'un en 1475, l'autre en 1477; le *Breviloquum* de Capnion en 1480; les *Synonyma* & *Æquivoca* de Jean de Garlande en 1490, & la Corne d'abondance [*Cornu-Copia*] de Nicolas Perotti, Archevêque de Siponte, ou Manfredonia, au Royaume de Naples, en 1492. C'est ici la source où puiserent les Léxicographes latins du seizieme siecle. Le premier fut Ambroise Calepin dont le Dictionnaire publié en 1502 eut un succès étonnant. Marius Nizolius, qui vint ensuite, mit par ordre Alphabétique ses observations sur Ciceron en 1530. Robert Etienne le suivit de près, & mit au jour en 1531 son Trésor de la langue latine. Cœlius Secundus Curio, fit imprimer à Basle par Froben en 1576 son *Forum Romanum*. Curion avoit été précédé en 1536, & 1538 de deux misérables plagiaires d'Etienne

GRAMMAIRE, LANGUES

d'Etienne, Théodoſe Trebellius & Etienne Dolet, auteur d'un promptuaire, & d'un Commentaire ſur la langue latine; & en 1541, de Thomas Elliot, qui publia à Londres un Dictionnaire Latin-Anglois (x).

La connoiſſance des langues mortes n'a pour but que l'intelligence des auteurs qui ont écrit en cette langue; mais plus ces auteurs ſont anciens, plus il eſt mal-aiſé de les bien entendre: il faut concilier un écrivain, ajuſter ſes principes, tirer les concluſions : il faut le regarder dans les circonſtances du temps & du lieu où il vivoit; faire attention aux mœurs & aux coutumes qui étoient alors en uſage; remarquer les alluſions fondées ſur certains faits peu connus. Dans cette vue les Grammairiens du ſeizieme ſiecle s'appliquerent à éclaircir les auteurs latins, les uns par de longs commentaires, les autres par de courtes notes. En Italie, Corrado, Curion, Alde-Manuce, Urſin & Ricoboni ſe ſignalerent dans ce genre de doctrine. Les Allemands s'y diſtinguerent auſſi, entr'autres Amerbachius, Betulée, Rhe-

(x) Préf. de la nouvelle édit. du Thréſor de R. Etienne en 1736.

GRAMMAIRE, LANGUES

nanus, Ghelen, Glarean & Fabrice. Les François ne furent pas les derniers à saisir cette sorte d'étude, & l'on peut dire, sans trop donner à la prévention, que Turnebe, Lambin, Joseph Scaliger & Muret allerent plus loin que les étrangers. Il est vrai que Scaliger avoit trop d'esprit & trop de science pour faire un bon commentaire; car à force d'avoir de l'esprit, il trouvoit dans les auteurs qu'il commentoit plus de finesse & plus de génie, qu'ils n'en avoient effectivement; & sa profonde littérature étoit cause qu'il voyoit mille rapports entre les pensées d'un auteur, & quelque point rare d'antiquité (y). On peut dire le même du célebre Casaubon: son érudition immense lui faisoit tirer de son propre fonds pour l'explication des auteurs, ce qui n'étoit jamais tombé dans l'esprit des autres interprêtes, & qui étoit peut-être étranger aux auteurs qu'il s'étoit proposé d'éclaircir. M. le Président Bouhier [pour me borner à un seul exemple] aussi sçavant, mais plus judicieux que Scaliger & que Casaubon, fait dans ses remarques ou des restitu-

(y) Nouvelles de la Rép. des Lettres, Juin 1684. art. 4.

GRAMMAIRE, LANGUES

tions heureuſes de paſſages quelquefois entiérement déſeſpérés, ou des conjectures très-probables, & modeſtement propoſées pour la correction de quantité d'autres, ou un choix de *Variantes* toujours dirigé par un diſcernement sûr, & éclairé par une lumiere qui ſe refuſe au commun des commentateurs.

Car les Variantes ſont l'écueil où ils viennent échouer. Ces abréviateurs d'Interprêtes coupent leurs penſées de telle ſorte, qu'ils ſuppriment une partie des paſſages, en retenant l'autre : ainſi, loin d'éclairer les auteurs, ils les couvrent d'une obſcurité ténébreuſe (z). De plus s'ils manquent d'habileté, ou d'attention, ils reſſerrent ce qui demande de l'étendue, ils rempliſſent leurs Notes de collections étrangeres, qui ſont pour l'ordinaire de pénibles bagatelles.

Les antiquaires dont la tâche étoit plus forte, firent une claſſe à part, & ſe partagerent en quelque façon le travail. Nicolas de Grouchi traita des Comices des Romains, de même que Charles Sigonio ; & d'un point de Littérature ils en firent une querelle perſonnelle.

(z) Id. Mai 1684. art. 6.

GRAMMAIRE, LANGUES

Pierre Ciacon écrivit ſur les poids & ſur les meſures & expliqua le *Triclinium* des Anciens. Hubert Goltz, Antoine Auguſtin, & Fulvius Urſinus travaillerent ſur les Médailles, d'autres ſur les Inſcriptions, d'autres ſur la Mithologie.

L'ignorance des ſiecles précédents avoit rendu ces études néceſſaires; mais quelques-uns s'y arrêterent trop: ils ſe bornerent à s'exprimer en latin le plus purement qu'il étoit poſſible, & à lire tous les auteurs, pour montrer qu'ils avoient beaucoup lu; & ils conſumerent à la recherche des mots un temps qu'ils auroient employé plus utilement à la recherche des choſes. De tels Savants, loin de ſe former le goût ſur de ſi parfaits modeles, connurent tout dans les anciens, hors la grace & la fineſſe.

Nous ſerions néanmoins injuſtes, ſi nous refuſions de leur ſavoir gré des travaux qu'ils nous ont épargnés. Reconnoiſſons ſur tout le ſoin qu'ils ont apporté pour déterrer les meilleurs manuſcrits, pour rechercher les plus anciens, pour en comparer pluſieurs enſemble, & pour donner d'excellentes éditions. En voulez-vous un exemple? Jetez les yeux ſur le Térence de Faërne.

GRAMMAIRE, LANGUES

Les ſucceſſeurs de ces Grammairiens hériterent de leurs bonnes & mauvaiſes qualités, & juſques vers le milieu du dernier ſiecle, à une vaſte érudition Saumaiſe joignit beaucoup de vanité & de baſſe jalouſie.

A meſure qu'on approche de notre temps, on voit des ſavants enchérir ſur leurs maitres, & faire de nouvelles découvertes. Je ne parle pas des éditions qu'on appelle à la Dauphine : elles n'ont pas enlevé tous les ſuffrages. Je parle de ces belles éditions qui depuis quelques années paroiſſent en France & dans les pays étrangers, où, en conſervant les variantes & les notes des premiers commentateurs, on a retranché tout ce qui étoit ſuperficiel, & chargé d'une érudition vaine & faſtueuſe. Je parle du Phedre que M. Pithou a reſſuſcité; du Tite-Live que MM. Gronovius ont reſtauré (a), & que M. Crevier a retabli dans ſa premiere pureté (b). Je parle du Salluſte & du Pline que MM. Corte & Longœuil nous ont donné (c), &, ce qui eſt plus important, de tant d'ou-

(a) En 1665 & 1679.
(b) En 1735 & ſuiv.
(c) En 1724 & 1734.

GRAMMAIRE, LANGUES

vrages auparavant inconnus des Peres de l'Eglise, que Jerôme Vignier & François de Combefix ont publié pour la premiere fois.

D'un autre côté, des savants ont tenté avec moins de succès que de zele de réparer les breches que le temps avoit faites à quelques auteurs. Freinshemius plus fidele à l'histoire qu'à l'historien, a entrepris dans ses suppléments de completter Tite-Live & Quinte-Curce. S'il mérite des louanges pour son travail, le faux Petrone n'est digne que de blâme pour son imposture, & pour le choix d'un auteur si obscene. La difficulté d'imiter le style inimitable de Velleïus Paterculus a empêché de remplir ses lacunes : M. Doujat l'a fait en François; mais il s'est trop écarté de son original. La beauté de nos traductions a fait croire à un homme d'esprit [M. de S. Evremont] que notre langue pouvoit s'élever à la majesté de l'histoire : en effet, si Quinte-Curce & Tacite avoient écrit en François, l'auroient-ils fait autrement que Vaugelas & d'Ablancourt ?

Les critiques ferment la carriere : on sait que leur art consiste à bien juger

des auteurs & de leurs écrits: Eraſme & l'Abbé de Billy ont travaillé utilement en ce genre: Pamelius & Rhenanus n'ont pas ſi bien réuſſi.

GRAMMAIRE, LANGUES

Françoiſe.

Le bon goût de notre ſiecle n'a point permis de négliger la langue françoiſe en cultivant la latine. Comme il nous importe de bien connoître la premiere, remontons à ſa ſource, & ſuivons-la dans ſes progrès.

Les Francs en s'établiſſant dans les Gaules, laiſſerent aux naturels du pays leurs uſages & leurs coutumes particulieres, & pendant la premiere Race de nos Rois, on vit en France deux peuples qui parloient deux langues différentes, le latin & le tudeſque: cependant ces deux peuples ſe rapprochoient peu à peu. Soit néceſſité, ſoit complaiſance, les Romains s'accommodoient aux manieres des François, qu'ils ne trouvoient plus ſi barbares, & ils quittoient leurs mœurs, pour prendre en partie celles de leurs maîtres; ceux-ci d'un autre côté admiroient la politeſſe de leurs nouveaux ſujets, & goûtoient fort leur maniere de vivre: enfin chacun y mettant du ſien, il n'y eut plus qu'un ſeul peuple, & un ſeul langage

GRAMMAIRE, LANGUES

mais un langage composé des deux qui venoient de s'abolir, latin pour les mots, tudesque pour la construction du discours.

Il faut néanmoins remarquer que le génie de cette langue tenoit moins du romain que du germanique: elle fut bien-tôt assujettie aux articles & aux verbes auxiliaires: ses termes qui se corrompoient en s'éloignant de leur origine, prirent une nouvelle terminaison, & se confondirent avec plusieurs termes de tous les peuples du Nord, qui en divers temps avoient fait irruption dans les Gaules.

On commença au milieu du douzieme siecle à écrire en Roman, c'est-à-dire, en François du temps; mais ce n'étoit guere que des chansons traitant d'armes ou d'amours, pour le divertissement de la noblesse; & delà est venu le nom de romans aux fables amoureuses. Le premier ouvrage sérieux en cette langue est l'histoire des Ducs de Normandie écrite en l'année 1160, par un Clerc de Caën nommé Me. Vace. Dans la suite, Geoffroi de Villehardoüin écrivit en prose l'histoire de la conquête de Constantinople.

GRAMMAIRE, LANGUES

Cette langue nommée Romance, après avoir banni la Tudeſque, qui étoit dans la bouche de nos premiers Rois, ſe trouva toute formée ſous le regne de Louis le jeune. Fauchet (d) en donne la preuve: cet auteur ſi ſavant dans nos antiquités, dit que dès-lors on commença à écrire: or un langage eſt fait, lorſque ſortant des bornes du diſcours familier, il eſt capable de ſtyle. Un bel eſprit (e) a cru avec aſſez de vraiſemblance que dans les voyages d'outremer qui précéderent & ſuivirent cette époque, les François voulurent imiter en quelque choſe l'œconomie de la langue greque.

Les Poëtes qui inonderent enſuite les Cours des Princes ſous le nom de Trouveres donnerent un tour nouveau à notre langue, à laquelle Jean de Meun (f), puis Alain Chartier (g) ajouterent de nouvelles graces. Amiot, Marot, & leurs contemporains l'enrichirent de quelques locutions étrangeres, à l'occaſion des affaires que nous eumes à dé-

(d) De la langue françoiſe.
(e) Le Pere Bouhours, Entret. ſur la langue françoiſe.
(f) Continuateur du Roman de la Roſe.
(g) Secretaire de Charles VII.

GRAMMAIRE, LANGUES

mêler au delà des Monts. Les guerres civiles qui affligerent la France, arrêterent un peu les progrès de nos Ecrivains, & notre langue demeura fort imparfaite sous ces quatre regnes: la gloire d'achever de la polir étoit reservée à Malherbe & à Balzac; ils y firent entrer une cadence & une harmonie dont on n'avoit eu jusqu'alors nulle idée; pour tout dire en un mot, ils la rendirent capable d'exprimer toutes les beautés de la poésie & de l'éloquence. Un changement si inespéré fit regarder Balzac non seulement comme le plus éloquent homme de son siecle, mais comme le seul éloquent: il sut saisir dans sa langue le point de solidité & de perfection, qui étoit nécessaire pour la faire durer; il entendit parfaitement la propriété des mots, & la juste mesure des périodes; & rien ne manqueroit à sa gloire, s'il avoit eu autant de soin de fuir l'affectation & l'enflure, que de rechercher la pureté & l'élégance (h).

La langue françoise uniforme dans ses constructions met presque tous les mots à leur place naturelle; & ordinai-

(h) Despreaux, réfléxion VII. sur Longin.

rement cela tient lieu de nombre. Ennemie de toute contrainte, elle ne goûte pas les périodes si concertées des Grecs & des Romains (i). Du reste cette uniformité que de beaux esprits (k) trop prévenus en faveur des anciens, ont reprochée à notre langue, a un avantage bien considérable: l'arrangement des mots, en suivant l'ordre des idées, jette dans le discours une clarté qui se refuse souvent aux langues savantes. Nul n'a mieux connu cet arrangement que M. d'Ablancourt: un mot de plus ou de moins ruineroit dans les périodes de cet excellent traducteur une certaine harmonie, qui plait autant à l'oreille que celle des vers (l).

Ne prétendons pas néanmoins que la langue françoise soit aussi riche que la greque & que la latine: la richesse d'une langue est toujours proportionnée à la mesure d'esprit du peuple qui la parle: savons-nous si sur ce point-là nous valons les Grecs & les Romains? Ils étoient du moins très-exacts à garder la même

(i) Lettres de M. de Maucroix.
(k) M. de Fenelon, Archevêque de Cambrai: & le Pere du Cerceau, Jésuite.
(l) S. Evremont, Discours sur les Traduct.

GRAMMAIRE, LANGUES

maniere d'écrire; & par nos innovations dans l'Ortographe nous effaçons la trace de toute Etimologie. La manie de réformer l'ortographe françoise a saisi plusieurs écrivains depuis environ deux siecles. Geoffroi Tory en 1529, & Jacques Dubois en 1531, furent les premiers réformateurs. Louis Maygret marcha sur les pas de Dubois, & il fit part au public en 1545 de son systême d'ortographe. Pelletier, ami de Maygret, tendit au même but, mais par une voie un peu différente. Il fut suivi de Laurent Joubert, de Pierre Ramus, & d'Honorat Rambeau, Maître d'Ecole à Marseille. Et dans le cours du dernier siecle on vit Claude Expilly en 1618, Jacques Gevry & Louis de Lesclache en 1668; Lartigault en 1670, & vers le même temps M. de Mauconduit plus judicieux & plus circonspect sur cette matiere que les auteurs qui l'avoient précédé. Cette corruption de goût s'est glissée dans un siecle aussi éclairé que le nôtre; elle a eu plusieurs Apologistes, les plus célebres sont: le Pere Vandelin, Augustin réformé en 1713; les Abbés de Saint Pierre, en 1730, & de Courcillon de Dangeau, en 1711, &

M. Dumas Ce principe de corruption doit faire craindre qu'elle ne se glisse insensiblement dans la langue même; car toute langue vivante est sujette au changement; elle se perfectionne, ou elle dégénere; elle suit le goût bon ou mauvais de la nation.

GRAMMAIRE, LANGUES

C'est pour épurer le goût de plus en plus, & pour mettre la langue au point de perfection qui lui est propre, que le Cardinal de Richelieu en 1635 fonda l'Académie françoise, laquelle sous la protection de nos Rois a porté les Belles Lettres au degré d'élevation où nous les voyons aujourd'hui. Cette illustre Compagnie se proposa d'abord de déclarer le bel usage, & de fixer les regles fondamentales de notre langue; c'étoit promettre un Dictionnaire, & une Grammaire.

Elle satisfit à son premier engagement en l'année 1694; & après avoir revu exactement son travail, elle donna au public une nouvelle édition de son Dictionnaire, où, si l'on veut, un Dictionnaire tout nouveau. Dans la vue d'être utile à tous, l'Académie a voulu s'accommoder aux différents goûts. Des deux méthodes qu'elle a suivies, la pre-

1718.

GRAMMAIRE, LANGUES

miere qui diſpoſe les mots par racines, convient mieux aux ſavants; la deuxieme qui range dans leur ordre alphabétique tous les mots, ſoit ſimples, ſoit composés, eſt plus à la portée du commun des Lecteurs.

L'Académie avoit travaillé en corps à ce double ouvrage; elle penſoit en même temps à ſa Grammaire; pour s'y préparer, elle avoit fait des obſervations ſur les remarques de Vaugelas. „Mais cette Compagnie, dit un célebre Académicien (m), „ dans l'examen des „ doutes ſur la langue, jugea bientôt „ qu'un ouvrage de ſyſtême, tel qu'une „ Grammaire, ne pouvoit être conduit „ que par une perſonne ſeule, & elle „ en donna le ſoin à l'Abbé Regnier, „ qui y employa tout ce qu'il avoit acquis „ de lumieres par 50 ans de réflexions.

Ce n'eſt pas que notre langue manquât abſolument de Grammaire; mais toutes celles qui avoient paru étoient fort défectueuſes. Dès l'année 1572. Pierre Ramus avoit publié une Grammaire françoiſe, où il tâchoit de fixer les déclinaiſons des noms, & les con-

(m) M. l'Abbé d'Olivet, Hiſt. de l'Acad. Franç. tom. 2. pag. 63.

jugaisons des verbes, & de régler l'ordre des mots par la syntaxe: mais comme son érudition grammaticale se bornoit à la langue des anciens Romains, ce qu'il fit pour la nôtre fut trop imparfait, pour être utile même à ses contemporains.

Grammaire, Langues

En 1604, Jean-Baptiste Duval & Charles Maupas mirent au jour leurs Grammaires avec un succès inégal: dans Duval regnent également la précision, la clarté, & la pureté de style: dans Maupas tout est confusion, négligence, & barbarie.

Vers le même temps, Jean Masset fit une courte introduction à la langue françoise, & ce petit ouvrage fut extrêmement recherché par les étrangers. Maupas avoit copié Ramus: Oudin perfectionna Maupas, & d'une mauvaise composition il en fit une bonne, que du Ryer, Baro, & quelques autres estimoient beaucoup. On ne fit pas à du Tertre un accueil aussi favorable. La Grammaire du Pere Chifflet, Jésuite, exacte quant aux regles, ne respira pas un air françois, & sentit trop son Franc-Comtois: des connoisseurs n'hésitent pas à préférer à Chifflet Irson & Filz.

1651.

GRAMMAIRE, LANGUES

Alcide de S. Maurice ne s'attacha qu'à éclaircir les principales difficultés de notre langue. René Milleran ne donna rien de nouveau dans sa *Nouvelle Grammaire* : il ne fit que compiler ceux qui l'avoient précédé.

1672.

Cet ouvrage & tous les autres de ce genre céderent à celui de Claude Lancelot, du moins du côté des principes, quoiqu'à proprement parler, ils ne soient pas particuliers à notre langue. C'est un grand ouvrage qu'une bonne Grammaire, & plus difficile qu'on ne pense. Le Pere Buffier censura vivement M. l'Abbé Regnier : mais il justifia en quelque façon sa critique par une Grammaire qui reçut de grands éloges, dès qu'elle vit le jour en 1708, & qui parut en 1732 dans un état plus parfait. Ce docte Jésuite avoit repris les défauts de la Grammaire embrouillée de Mauger : il épargna celle du Sr. D. V. d'Allais, parce qu'elle est fort exacte : & s'il négligea M. Malherbe, c'est que ce Grammairien suit la route battue, & ne fait presque que répéter ce qui a été dit avant lui. Ce n'est pas sans fondement que le célebre M. Rollin donne la préférence sur les autres Grammai-

1664.

res

res à celle de M. Reſtaut: il y a beaucoup de méthode & de juſteſſe dans la Grammaire de cet Avocat, & peu de défauts importants. Et ſi l'on joint à cet ouvrage les réflexions ſolides de M. Rollin ſur l'étude de notre langue (n), on verra diſparoître ce qu'on y trouve de plus épineux (o).

GRAMMAIRE, LANGUES

Il y avoit auſſi des Dictionnaires avant celui de l'Academie. Jean Nicot publia le ſien en 1606 : mais il n'eſt utile que pour connoître le mauvais goût qui régnoit alors, & quelle étoit en ce temps-là la pauvreté de notre langue. Le Dictionnaire de Pierre Richelet, malgré ſes différentes éditions, n'a paru avec éclat que depuis l'année 1732 : cependant nous apprenons avec plaiſir que les Freres Duplain, Libraires de Lyon, en préparent une édition nouvelle entiérement refondue par M. l'Abbé Goujet. Elle ſera en trois volumes in-folio qui paroîtront cette année 1757.

1685.

Celui de Rochefort promet beaucoup plus qu'il ne donne. Le Dictionnaire

(n) Dans le 2 tome de la Maniere d'enſeigner & d'étudier les Belles Lettres.

(o) Bibliotheque françoiſe de M. l'Abbé Goujet, tom. 1.

GRAMMAIRE, LANGUES

1690.

de M. l'Abbé Furetiere, au jugement du judicieux auteur de la Bibliotheque françoise, est un riche trésor où l'on trouve presque tout ce que l'on peut désirer pour l'intelligence de notre langue: on y démêle les différentes propriétés, & les diverses significations des mots: tout y paroît développé avec tant d'ordre & de clarté, que cet ouvrage est très-propre à instruire ceux qui savent le moins, & à satisfaire les savants même. Ce Dictionnaire semble avoir donné la naissance à celui de Trevoux: c'est du moins le fond sur lequel les RR. PP. Jesuites ont travaillé; mais ils l'ont rendu plus complet. Il seroit seulement à souhaiter, dit l'illustre critique que je viens de citer, qu'il y eût moins de faits historiques, moins de controverses théologiques, & qu'on eût retranché les exemples licencieux. Il ne manque à ces Dictionnaires que l'autorité, & elle ne se trouve que dans le Dictionnaire de l'Académie françoise, à qui il étoit reservé de déclarer ses propres sentiments sur les difficultés de la langue, & sur le bel usage.

N'oublions pas le Dictionnaire Etymologique de M. Ménage; chacun sait

GRAMMAIRE, LANGUES

de quelle utilité sont ces sortes de recherches pour entendre la force des mots, & l'ortographe ; & elles ne sont pas sans agrément : mais il seroit bon qu'on en fît aussi pour les différents idiomes de nos Provinces : ils sont fort anciens ; & s'ils étoient bien éclaircis, ils jetteroient un grand jour sur les noms propres d'une infinité de lieux : un savant de ce siecle (p) cite à ce sujet la langue biscaïenne, & il fait voir sa conformité non seulement avec celle d'une partie de la France, mais encore avec l'Espagnol & l'Irlandois.

Cette discussion des vieux mots de notre langue n'a occupé jusqu'ici qu'un petit nombre de savants, Borel, Nicot, Duchesne & Ducange. Cependant l'intelligence de Villehardouin, ou du Sire de Joinville devroit nous intéresser autant que celle d'Hérodote, ou de Suetone ; & si nous étions sages, nous ferions sur nos anciens écrivains ce que les Vossius & les Scaligers ont fait sur des auteurs grecs, ou latins. M. Murais dans sa lettre du 14 Mars 1701 souhaite qu'on donne l'explication des vieux

(p) M. Leibnitz dans sa Lettre à M. Chamberlayne du 28. Avril 1714.

GRAMMAIRE, LANGUES

mots qui ſe trouvent dans les livres françois du ſeizieme ſiecle ; & M. Falconnet dans les Mémoires de l'Académie des Belles Lettres (q) croit qu'un Gloſſaire françois ſeroit infiniment utile pour la perfection de notre Hiſtoire.

Il manquoit à notre langue un bon traité de Proſodie : car ſes principes ſont eſſentiels à toutes les langues. La Proſodie eſt la maniere de prononcer chaque ſyllabe ſelon ſes trois propriétés, l'accent, l'aſpiration, & la quantité. Les accents ſont les diverſes infléxions de voix, qui dans la prononciation hauſſent ou baiſſent le ton de chaque ſyllabe. L'aſpiration fait prononcer avec plus de rudeſſe certaines ſyllabes, indépendamment de l'élevation ou de l'abbaiſſement de la voix. La quantité conſiſte dans le plus ou le moins de temps qu'on emploie à prononcer chaque ſyllabe ; ce qui rend les unes longues, & les autres breves. Comme la Proſodie françoiſe étoit peu connue, M. l'Abbé d'Olivet nous en a donné un excellent traité, imprimé à Paris chez Gandoin en 1736.

Les préceptes ſervent peu, ſi on ne

(q) Tome VII.

GRAMMAIRE, LANGUES

les ſoutient par les exemples; l'Académie donne des regles & des modeles en tout genre d'écrire; la Fontaine & Benſerade ſont de bons guides dans le ſtyle ſimple, Boſſuet & Patru dans le ſtyle ſoutenu, d'Ablancourt dans le médiocre; MM. de Buſſy & de la Rochefoucault ont un certain air de qualité à dire les choſes, qui ne s'acquiert point par l'étude.

Cette maniere d'écrire aiſée, naturelle, & comme négligée eſt, à mon avis, une partie bien conſidérable de l'urbanité françoiſe: elle paroît principalement dans les femmes de la Cour qui ont un eſprit cultivé; & s'il m'eſt permis de dire ma penſée, c'eſt dans cet heureux talent que conſiſte la perfection du langage.

Tout écrivain doit former ſon ſtyle ſur les meilleurs modeles. Dans cette vue M. Deſpréaux ſouhaitoit que l'on choiſît un certain nombre de livres, déclarés exempts de fautes quant au langage, par l'Académie. En attendant que cette illuſtre Compagnie ſoit en état de rendre au public un ſervice ſi important, un de ſes principaux membres [r] a bien

(r) M. l'Abbé d'Olivet.

GRAMMAIRE, LANGUES

voulu se charger d'examiner grammaticalement par préférence ceux de nos ouvrages françois originaux, dont le mérite depuis plusieurs années est avoué de tout le monde. Il a commencé cet examen [s] par les Poésies de Racine, pour le continuer sur celles de Despréaux. „ En effet, dit ce savant Grammairien, nous n'avons rien en françois de plus châtié pour le style que „ ces poésies; & si l'on avoit indiqué le „ très-petit nombre de fautes qui ont „ échappé à ces deux Poëtes, ils mériteroient d'être placés à la tête de nos „ auteurs classiques „.

Ce qui dégoûte de l'étude, ce qui favorise l'ignorance, est en partie l'idée des épines qui se trouvent dans les premiers éléments des Lettres. Pour prévenir cet inconvenient, M. Dumas a inventé une nouvelle méthode de montrer aux enfants ces éléments: elle est développée dans la *Bibliotheque des enfants*, imprimée à Paris en 1734, & dans le *Bureau Tipographique*. Des personnes intelligentes ont jugé ce systême très-ingénieux, & fort propre à avancer la

(s) En 1738.

jeunesse: on a fait usage de cette méthode pour Monseigneur LE DAUPHIN, & pour les Enfants de France.

GRAMMAIRE, LANGUES

Le caractere de simplicité & de noblesse, qui est propre à la langue françoise, ne se trouve guere dans les autres langues: l'Italienne a je ne sais quoi d'enjoué, de badin & de folâtre; l'Espagnole donne dans l'excès opposé: la pompe, l'ostentation, l'enflure font son caractere: l'une & l'autre a dégénéré de sa premiere pureté. Pour voir ces deux langues dans leur beauté, on doit les considérer dans le berceau: en effet Guevarre, Mariana, & Louis de Grenade ont une netteté qu'on chercheroit inutilement dans les Espagnols de nos jours. Quant aux Italiens, Boccace & Pétrarque n'ont été que foiblement imités par le Bembe, & par le Tasse; & l'on peut dire que le Cardinal Bentivoglio, le Guarini, & le Cavalier Marin sont comme les derniers débris de cette langue. Elle n'a pas manqué toutefois de bons Ecrivains, qui ont tâché de ramener ses beaux jours. Ferrante, Longobardi, Matthei, Ruscelli, Pergamini, &c. se sont fortement élevés contre les abus; & les utiles travaux des

Italienne & Espagnole.

GRAMMAIRE, LANGUES

Académies [t], joints aux écrits de quelques beaux esprits de ce siecle, forment un préjugé bien fondé du rétablissement de cette langue.

On croit qu'elle vient d'un mêlange du Latin avec la langue des Barbares: mais il est clair que la langue italienne se forma par le retranchement des consonnes finales des mots latins, ce qui en rendit la prononciation plus douce; & il n'est pas moins évident que les Barbares y auroient plutôt ajouté de nouvelles consonnes, selon le génie de la langue germanique, qu'ils parloient tous [u].

La langue italienne vit bientôt sortir de son sein trois Dialectes différentes, la Romaine, la Florentine, & la Siénoise: de ces idiomes le Toscan est le meilleur, & des deux villes de Toscane, Florence est celle qui a conservé plus soigneusement la pureté de sa langue. Quant à la prononciation, les Romains l'ont lente, & les Toscans précipitée, mais entiere.

On apprend par principes la langue italienne dans les Grammaires de Fer-

(t) Entr'autres de l'Académie *della Crusca*, dont le Dictionnaire est très-connu.

(u) *Maffei Verona illustrata*, *part.* 1.

reti & de Venéroni, l'Eſpagnole dans celle d'Oudin, l'une & l'autre dans celles de Lancelot, l'Allemande dans celles de Dupont & de Spattenbach, & l'Angloiſe dans la Grammaire qui fut imprimée à Rouen en 1639, & dans celle que M. Pell a publiée à Londres en 1735, à laquelle il a joint un Vocabulaire Anglois, Flamand, François & Latin. Du reſte, les gens de qualité apprennent l'allemand plus pour la commodité des voyages, que pour la lecture: les Savants au contraire s'appliquent à l'Anglois, à cauſe des excellents livres, qui depuis quelque temps paroiſſent en cette langue : les autres ſont négligées; & conſtamment elles méritent de l'être.

GRAMMAIRE, LANGUES

Allemande

Cependant aujourd'hui que les Turcs ſe dépouillant de leur ancienne barbarie commencent à cultiver les Lettres, leur langue devient moins indifférente; il y a même plus d'un ſiecle qu'on l'étudie, & il faut avouer que les ſecours ne manquent pas. Guillaume Mégiſer, Hiſtoriographe de l'Electeur de Saxe, publia en 1612 une Grammaire Turque ; c'eſt la premiere qui ait paru; elle fut ſuivie de celle qu'André du Ryer, ſieur de Ma-

Turque.

GRAMMAIRE, LANGUES

lézair, fit imprimer à Paris chez Vitré en 1631. Au bout de quelques dix à douze ans, Jean Molino, & François-Marie Maggio, Clerc Régulier de Palerme, mirent au jour, l'un ses Rudiments en 1640, l'autre ses Institutions en 1643. Dans la suite, on vit quelque chose de plus complet en ce genre, la Grammaire Turque de Guillaume Seaman imprimée à Oxford en 1670, & celle de Meniski publiée à Vienne en Autriche en 1680. Toutes ces Grammaires sont latines, hormis celle de Molino qui fut composée en italien; maintenant nous en avons une écrite en françois par le Pere Holderman Jésuite, & ce qui est à remarquer, imprimée à Constantinople [x].

La langue turque a souffert divers changements, selon les différentes Régions occupées par les Turcs. Car lorsqu'ils habitoient les environs de la Mer Caspienne, & les extrémités septentrionales de l'Inde Mogole, entre l'Iran & le Touran, ils parloient la langue scythe, ou tartare: entrés dans l'Iran ils adoucirent leur langue naturelle par

(x) Journal des Savants, Mai 1742.

l'addition de quelques mots persans, & ils lui donnerent de la force en y ajoutant quelques mots Arabes.

GRAMMAIRE, LANGUES

Tartare.

La langue tartare a éprouvé des altérations encore plus grandes que la langue turque, causées par les révolutions qui sont arrivées dans les pays immenses du Touran; & l'effet de ces révolutions a été, que les Tartares qui du temps du fameux Genghiscan ne parloient qu'une langue, parlent aujourd'hui les uns Turc, les autres Persan, les autres Moscovite, d'autres Chinois, & d'autres enfin des langues inconnues aux autres nations, quoique probablement dérivées de l'ancien Scythe.

Persane.

La Langue Persane reçut une infinité de mots Arabes, quand la Perse toujours exposée aux incursions des Arabes, devint la conquête de ces peuples. Mais cette langue s'appropria de telle sorte ces locutions étrangeres, que dans le sens qu'elles adopterent elles eurent fort peu de rapport à leur signification primitive. L'ouvrage le plus utile pour l'intelligence de cette langue est le Dictionnaire du Pere la Brosse publié à Amsterdam en 1684.

Arabe.

La Langue Arabe est si riche, & si

GRAMMAIRE, LANGUES

variée, qu'elle a presque autant de Dialectes, qu'il y a de Provinces où on la parle: car sans compter les langues syriaque & éthiopienne, les Maures de Syrie, d'Egypte, de Barbarie, de Mauritanie & de l'Yémen, ont bien de la peine à s'entendre les uns les autres, quoiqu'ils parlent tous la langue arabe. Meninski, Secretaire Interprete de S. M. I. a fait un excellent Dictionnaire intitulé, *Latino-Arabico-Turcico-Persicum*, où les langues dont nous venons de parler se trouvent réunies. Raphelengius avoit donné un Lexique, Postel & Erpenius des Grammaires pour la seule langue arabe.

Le celebre Samuel Bochart, auteur du *Phaleg* & du *Chanaan*, eut pour Maître Thomas Erpenius dans l'étude de la langue arabe. Plusieurs s'y sont appliqués avec succès. Mais Bochart & Herbelot sont ceux qui sont allés le plus loin dans cette penible carriere. Herbelot exerça avec honneur à Paris la charge de Professeur Royal en langue syriaque.

Chinoise.

La Chinoise mérite une attention toute particuliere, non seulement parce que c'est la langue d'un peuple très-

GRAMMAIRE, LANGUES

poli, mais encore parce qu'elle a des ſingularités qui la diſtinguent de toutes les autres langues. Les caracteres chinois ne forment par leurs combinaiſons ni ſyllabes, ni mots : ils ne ſont que peindre les objets qu'ils déſignent ; on en compte juſqu'à quatre-vingt mille, en y comprenant les quatre cents Radicaux, d'où dérivent tous les autres. A la vérité, il n'eſt pas abſolument néceſſaire de connoître tous ces caracteres : ſeize cents monoſyllabes ſuffiſent à qui ſe contente de parler cette langue, & ſept mille caracteres à qui ſe borne aux livres d'un uſage commun : mais ſi l'on veut s'engager dans les livres de ſciences, il faut connoître quinze mille caracteres, & même, ſelon quelques-uns juſqu'à 70000 ou 80000 ; ils ſont rangés par colonnes de haut en bas, diſpoſés de droite à gauche. Au reſte on a pour l'intelligence de cette langue plus de Lexiques que de Grammaires ; car outre les Lexiques dreſſés par les Chinois, nous avons ceux de François Dias, de Chrétien Hertric, des Peres Catanée, Trigault, & Semedo, Jéſuites, & de M. Bayer : mais tous ces Dictionnaires s'éclipſe-

GRAMMAIRE, LANGUES

ront bientôt à la vue du Dictionnaire Universel de MM. Freret & Fourmont (y); & la Grammaire de ces deux savants Académiciens suppléera ce qui manque à cet égard. Nous n'avons présentement que les Grammaires Chinoises du Pere Varo Dominicain, écrite en Espagnol, & du Pere Castorano, Cordelier, qu'un séjour de plus de trente années à la Chine a mis au fait de la langue du pays. Je ne parle pas de la Grammaire de M. Bayer, parce qu'elle est défectueuse, ni de celle du Pere Prémare, Jesuite, parce qu'elle n'est pas imprimée.

Langue des Hurons.

Nos Colonies ne nous rendent pas indifférents sur la langue de l'Amérique Septentrionale. C'est la langue des Hurons, commune à peu de chose près, à tous les Sauvages de ces vastes contrées: car quand on la possede bien, on se fait entendre en peu de temps aux cinq Nations Iroquoises, qui ont chacune leur langage à part. La langue maîtresse des Hurons, majestueuse & énergique, est très difficile, à cause de leurs lettres gutturales, &

(y) Celui-ci en a composé six, qui sont manuscrits dans son Cabinet.

GRAMMAIRE, LANGUES

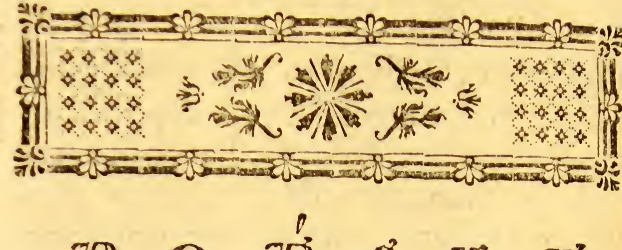
de la diverſité des accents : le Pere Chaumont, Jéſuite en a fait la Grammaire. Si l'on peut s'en rapporter au témoignage des Peres Grillet & Béchamel, les habitants de la Guiane parlent une langue, qui eſt entendue non ſeulement de toutes les Nations que les Eſpagnols & les Portugais obligerent à ſe retirer dans la Terre-ferme, mais auſſi des Carraïbes, qui ſont les Naturels des Antilles : & cette langue s'étend plus de 400 lieues le long des côtes, & 120 dans les terres (z).

Groelandoiſe.

La langue des Groelandois n'a aucun rapport avec celles qui nous ſont connues. Nous avons de cette langue une Grammaire & un Dictionnaire. L'un & l'autre eſt le fruit du long ſejour que M. Egede, Miniſtre Lutherien, fit en ce pays pour y annoncer l'Evangile.

L'Editeur de l'Hiſtoire naturelle de l'Iſlande, &c. par M. Anderſon, a fait imprimer ces deux ouvrages à la fin du ſecond volume de cette Hiſtoire.

(z) Voyage de la Guiane.



POÉSIE.

LA Poéſie, ſelon la penſée d'un Auteur fort judicieux (a), eſt auſſi ancienne que le Monde. Elle naît, pour ainſi dire, avec la parole, & prend ſa ſource dans le fond de la nature. L'Homme récemment ſorti des mains de Dieu admire l'étonnant ſpectacle de l'Univers, qui annonce la bonté & la magnificence de celui qui l'a créé (b). La vue de tant de merveilles l'éleve à la contemplation de l'Etre ſuprême; fortement occupé de l'objet ſeul digne d'être aimé, il publie la grandeur de ce Dieu ſi parfait, ſi puiſſant, & ſi ſage; il emprunte le ſecours de la voix, qui ne forme d'abord que des ſons inarticulés, auſquels dans la ſuite il attache des idées nettes &

(a) M. Rollin, Maniere d'enſeigner les Belles Lettres, tom. 1. p. 79.
(b) Pſal. 18. v. 1.

diſtinctes

distinctes des sentiments dont il se sent pénétré.

POESIE.

Un langage commun & vulgaire répondroit mal à ce doux épanchement du cœur : il faut à l'homme du grand & du sublime. Il parcourt la nature, & il forme ses images les plus vives, ses expressions les plus hardies, des diverses richesses que la nature enferme dans son sein. Il observe qu'entre les différents sons que rendent les paroles, les uns ont plus de douceur, d'autres plus de rudesse ; & il cherche à imprimer aux termes dont il se sert un certain nombre & une certaine cadence.

Origine de la Poésie, & usage qu'en firent les Hébreux.

Telle est la nature de l'ancienne Poésie : son unique tâche étoit de publier les louanges de Dieu. Telle est son origine ; tel enfin l'usage qu'en firent les Hébreux. Voulez-vous de la Poésie ? dit un Ancien (c), vous avez les Prophêtes, Job, les Proverbes, où vous trouverez plus d'esprit que dans tous les Poëtes. Mais les nations que Dieu avoit laissé marcher dans leurs voies, transporterent bientôt à la créature un tri-

(c) L'Auteur des Constitutions Apostoliques, I. 6.

POESIE.

but qui n'étoit dû qu'au Créateur: ainſi la Poéſie dégénérant de ſa premiere pureté, fut employée à célébrer les fauſſes Divinités du Paganiſme; & venant peu à peu à s'altérer, elle deſcendit aux enfants des Dieux, aux Fondateurs des Empires, aux Conquérants, à tous ceux qui s'étoient fait un grand nom. Enfin par un aveuglement déplorable, elle ſervit à louer les vices les plus honteux, & à rendre aimables les paſſions les plus infames, funeſtes ſuites de la dépravation du genre humain, qui avoit déïfié ſes paſſions & ſes vices.

C'eſt l'abus que firent les Grecs, & les Romains après eux, d'un art ſi noble & ſi ſaint dans ſa naiſſance. Ils conſerverent néanmoins une notion claire & diſtincte du vrai caractere de la Poéſie; ils exigerent des Poëtes la fécondité de l'invention, la nobleſſe des ſentiments, la grandeur des expreſſions, & ſur tout un entouſiaſme qui approchât de l'inſpiration divine. Il eſt rare que tant de qualités ſe trouvent dans le même ſujet; l'art ne donne nullement l'élévation de génie, le grand ſens, & la vivacité; delà, cette maxime généralement reçue, qu'il faut apporter en naiſ-

ſant ces heureux dons du Ciel ; delà, le petit nombre de ceux qui excellent dans la Poéſie.

POESIE.

Ce qui me paroît le plus ſurprenant, c'eſt cette différence infinie qui ſe remarque de ſiecle à ſiecle chez les peuples les plus polis.

Greque.

Des cendres d'Homere il devoit naître ſans doute une infinité de bons Poëtes: cependant la Poéſie Greque ſe reſſerra dans ce petit eſpace de temps qui s'écoula depuis la journée de Marathon juſqu'à la guerre *Sociale*.

Latine.

Un même âge donna le dernier éclat à la Poéſie latine ſous le regne d'Auguſte : portée alors à un haut degré de perfection, elle effaça les vers ïambiques de Ciceron (d), & de Caton d'Utique (e) : languiſſante ſous Tibere, Caïus & Claude, elle fit ſes derniers efforts ſoutenue par Perſe & Juvenal; & quelque temps après, elle ſembla expirer avec Martial. Les ſoins que prirent les Empereurs Romains pour lui redonner la vie furent tous infructueux. Balbin, Gordien le Jeune, Numérien, & Valentinien I. cultiverent la poéſie,

(d) Poëme intitulé, *Pontius Glaucus*.
(e) Contre Metellus.

POESIE.

bons Verſificateurs, mauvais Poëtes ſi la poéſie eſt inſéparable de cet entouſiaſme qui éleve l'ame, la ravit, la tranſporte. Le commerce des Romains avec les peuples qu'ils avoient réduit ſous leur puiſſance, Grecs, Syriens, Eſpagnols, Gaulois corrompoit la poéſie, qui n'étoit plus qu'un amas de pointes toujours recherchées, ſouvent obſcenes. Les Chrétiens n'oublioient rien pour la décrier, comme ſentant trop le Paganiſme; & après la chute de l'Empire, l'épouvante qu'Alaric & les autres Barbares porterent dans toute l'Italie pendant le quatrieme ſiecle, fit taire les Muſes. En ce temps-là Auſone gâta l'heureux talent qu'il avoit pour la poéſie par la ſingularité vicieuſe de ſa verſification : il affecta de finir ſes vers ou par un monoſyllabe, ou par un mot de cinq ſyllabes. Enfin la décadence des études transforma les Poëtes en Hiſtrions, ou Farceurs, proſcrits par les Conciles, & déclarés infames par Charlemagne.

Françoiſe.

La Poéſie Françoiſe foible dans ſa naiſſance, prit de lents accroiſſements: parvenue enfin à un âge parfait, elle jeta un grand éclat, qui n'a duré tou-

tefois que pendant le ſiecle de Corneille.

POESIE. Italienne.

La Poéſie Italienne paſſa par ces différents degrés : le Dante en fut le pere : il fit de mauvais imitateurs : Gorelli n'eut en partage que l'obſcurité & la rudeſſe : les grands Poëtes furent tous contemporains du Taſſe.

Eſpagnole

En Eſpagne la poéſie introduite par les Arabes, après que Muſca Général des armées du Caliphe de Syrie eut ſubjugué ce Royaume, ne parut dans tout ſon luſtre que dans le ſiecle de Lopé de Vega, mais avec le caractere qui lui eſt propre, l'enflure, la fauſſe grandeur.

Angloiſe.

En Angleterre la poéſie ne commença à ſe rendre digne d'attention que dans le quatorzieme ſiecle : Chaucer qui vivoit alors, eſt inimitable dans ſes deſcriptions, & en général fort ingénieux. Mais dans tous les temps, la poéſie angloiſe revêtue d'un dehors pompeux, ſouvent harmonieux, ne fait aucune image, & ne préſente à l'eſprit qu'un ſens trivial, ou un ſimple jeu de mots (f). Mais d'où vient cette extrême différence ? N'en cherchons pas la cauſe,

(f) Spectateur Anglois du 14 Avril 1711.

POESIE.

nous nous écarterions de notre ſujet; & que pourroit-on d'ailleurs ajouter aux ſolides réflexions de l'habile critique, qui paroît avoir épuiſé cette matiere (g).

Pour nous mettre bien au fait de la poéſie angloiſe, comparons-la avec la poéſie italienne, ou plutôt comparons le génie anglois avec le génie italien. „ Celui-ci, dit un bel eſprit (h), emporté „ par le feu & par la vivacité de ſon ima- „ gination, s'évapore, pour ainſi dire & „ nous donne comme la fleur de ſon „ eſprit : celui là rentre en lui-même, „ & tire tout de la profondeur de ſon „ génie. Les penſées du premier ne pa- „ roiſſent qu'ingénieuſes: celles du ſe- „ cond ne paroiſſent que ſolides. Les „ unes perdent à l'examen; les autres „ y gagnent communement. L'Italien & „ l'Anglois tombent ſouvent dans le „ bas & dans le puéril: mais vous di- „ riez que l'Italien s'y laiſſe aller par „ legéreté, & l'Anglois par réflexion. „ L'Italien ne peut s'empêcher de mêler „ quelque choſe de comique dans ſon

(g) M. l'Abbé du Bos dans ſes Réflexions critiques ſur la Poéſie, &c. part. 2. ſect. 14. & ſuiv.

(h) M. l'Abbé du Reſnel, Préf. des principes de la morale & du goût.

„ ſérieux: l'Anglois au contraire con-
„ ſerve toujours un certain air ſérieux
„ juſques dans ſon comique. Le pre-
„ mier vous éblouit d'abord; mais lorſ-
„ qu'on le regarde de près, on n'y trou-
„ ve ſouvent que du clinquant: le ſe-
„ cond vous donne réellement de l'or,
„ mais de l'or tel qu'il ſort de la mine,
„ ſans couleur, ſans éclat, & mêlé de
„ beaucoup de matieres étrangeres. En-
„ fin, l'Italien réjouit & amuſe: mais
„ il eſt rare qu'il inſtruiſe: l'Anglois
„ veut toujours inſtruire; il y réuſſit
„ aſſez ſouvent, mais il occupe & fati-
„ gue l'eſprit „.

POESIE.

Danoiſe.

Le Danemarc nous donne pour tout Poëte le ſeul André Bordingius (i). La poéſie arménienne a varié ſelon ſes différents âges: dans le premier elle étoit tout-à-fait dans le goût de celle des Hébreux; elle empruntoit ſes graces d'une cadence nombreuſe dont l'uſage eſt propre à la langue du pays: dans le ſecond âge, cette poéſie dénuée de ſes expreſſions nobles, de ſes images vives & touchantes, de ſes idées ſublimes, ſe contenta de tirer des Arabes les regles

Armenienne.

(i) Ses Oeuvres ont été imprimées à Copenhague en 1736.

POESIE. des vers, & ne se rendit considérable que par le grand nombre de ceux qui la cultiverent, entre lesquels on compte des Rois (k), & des Patriarches. La

Indienne. poésie n'a pas toujours été inconnue aux Indiens. Mais quelle poésie! Il y a dix-huit cents ans qu'ils avoient un

Chinoise. Poëte (l). Enfin on trouve dans la poésie chinoise, au jugement du Pere du Halde, de l'entousiasme, de l'imagination, de l'allégorie, des figures qui rendent le style plus animé: mais y trouve-t-on de la majesté, de la régularité, de la bienséance?

S'il y a eu des pays & des temps où l'on ait vu fleurir la poésie, & d'autres qui n'aient point produit de Poëtes, la poésie a paru sous diverses formes en des temps fort différents suivant le différent caractere des Langues.

Chez les Grecs & les Romains on la voit marcher par cadence à l'aide d'une certaine mesure de quelques syllabes: ces syllabes diversement combinées forment une grande varieté de vers, & ces

(k) Haïton, Roi de la petite Arménie, l'an de J. C. 1244.

(l) Lettre du Pere Calmette, Jésuite, du 28. Sept. 1730.

POESIE.

vers différemment aſſemblés forment différentes eſpeces de poëmes ; par là il eſt évident que les Anciens mirent tout l'agrément de leur verſification dans cette délicate & ſonore varieté de pieds.

Origine de la Rime.

Les Barbares qui envahirent l'Empire Romain, ne purent donner à leurs poéſies une beauté dont leurs Langues n'étoient pas ſuſceptibles. Déſeſperant de les manier ſuivant les regles du mêtre, ils crurent qu'il y auroit de la grace à terminer par le même ſon deux parties du diſcours égales & conſécutives (m). Voilà l'origine de la Rime qu'ont adopté tous les peuples qui ont ſuccedé à la puiſſance des Romains. A peine eurent-ils pris ce goût, qu'ils voulurent introduire les rimes dans la poéſie Latine : mais une verſification auſſi inſipide ne s'eſt conſervée que dans quelques Hymnes & Proſes de l'Office de l'Egliſe, que leur antiquité & leur deſtination ont fait reſpecter. En cette matiere ce qui fait beauté dans une langue eſt ſouvent inſupportable dans une autre ; l'eſſai qu'on a fait de nos jours d'aſſujettir notre poéſie au mêtre des Anciens, a eu un ſuccès

(m) M. Rollin, maniere d'enſeigner les Belles Lettres, tom. 1.

POESIE. aussi malheureux que l'invention des vers Léonins au temps de nos peres.

POEME LYRIQUE.

C'Est parmi le Peuple de Dieu que la Poésie Lyrique a pris naissance. Conduite par l'Esprit Saint, elle a été parfaite dès son origine; & elle étoit inséparable de la Musique, parce qu'elle devoit servir à l'instruction de la postérité, & que l'on retient mieux les paroles mises en chant.

Origine du Poëme Lyrique, chez le Peuple de Dieu.

Enos fils de Seth, & petit fils d'Adam, commença d'invoquer le nom du Seigneur, dit l'Ecriture (n), c'est-à-dire, par des Cantiques: car Adam l'avoit invoqué par un culte intérieur, & Abel par des Holocaustes. Nous n'avons ensuite rien de plus ancien en ce genre que les Oracles de Jacob sur la destinée de ses enfants (o): le style en est figuré & métaphorique, les pensées fortes & sublimes. Les deux Cantiques de Moïse ont le même caractere: dans le premier ce grand

(n) *Gen. cap. 4. v. 26.*
(o) *Ibid cap. 49. v. 3. & seq.*

homme met devant les yeux le paſſage triomphant des Iſraëlites au milieu de la Mer Rouge, les Egyptiens enſevelis dans les flots, les habitants de Canaan ſaiſis d'effroi, & plongés dans une douleur amere (p) : quelle nobleſſe, quelle vivacité dans cette peinture ! Mais quand Moïſe eſt prêt à quitter ce peuple rebelle, il éleve ſa voix, il commande à la terre & aux Cieux d'être attentifs à ſes paroles : il confond l'ingratitude du peuple, en leur rappellant les bontés & les merveilles de Dieu ; & il leur prédit les maux qui les doivent accabler, s'ils abandonnent le Seigneur pour adorer les Divinités étrangeres (q).

Le pieux uſage de publier les œuvres du Tout-puiſſant ſe perpétue chez les Iſraëlites. Debora chante ſur les inſtruments la défaite des ennemis (r) : la mere de Samuel remercie le Seigneur de la grace qu'il lui a fait de lui donner un fils (s): & Ezechias guéri d'une maniere toute miraculeuſe, ſe répand en actions de graces (t) ; car les Hébreux avoient grand

(p) *Exod. cap.* 15.
(q) *Deut. cap.* 32.
(r) *Judic cap.* 5.
(s) *Reg. lib.* 1. *cap.* 2.
(t) *Iſai. cap.* 38. *v.* 10. *&c.*

POESIE.

ſoin de compoſer des Cantiques ſur ce qui leur arrivoit de conſidérable : on le voit clairement dans les Pſeaumes de David ; que l'on peut appeller l'Hiſtoire allégorique de ce Prince, & [ce qui eſt leur principal objet] l'Hiſtoire du Meſſie.

La Poéſie Lyrique étendoit ſes droits ſur la Morale : elle donnoit des maximes admirables pour la conduite de la vie ſous des images agréables. Salomon avoit écrit mille cinq Cantiques (u), c'eſt-à-dire, des Paraboles, ou Proverbes exprimés en vers faits pour chanter. Le même Poëme, mais d'un ton plus lugubre, déploroit la mort des perſonnes illuſtres, quand elle avoit été malheureuſe : c'étoit une eſpece d'Oraiſon funebre. Tels furent les Cantiques que David fit pour Saül (x), & Jérémie pour Joſias (y).

Dans les derniers temps, les Juifs nommés Therapeutes compoſoient des Cantiques & des Hymnes de diverſes meſures, & ſur divers chants (z) ; c'étoit au commencement & à la fin de leurs feſtins ſacrés qu'ils chantoient ces Cantiques à

(u) *Reg. lib.* 3. *cap.* 4. *v.* 32.
(x) *Reg. lib.* 2. *cap.* 17.
(y) *Paral. lib.* 2. *cap.* 35. *v.* 25.
(z) *Philo de vita contemp. Pag.* 893.

POESIE.

deux chœurs ; & ces concerts étoient toujours ſuivis de danſes (a).

N'en doutons nullement : la Poéſie régnoit en Grece avant Homere, & c'étoit la Lyrique, c'eſt-à-dire, les Hymnes & les Odes, employées à louer la Divinité (b). Plus les Poëtes Grecs ſont anciens, plus leur Poéſie reſſemble à celle des Hébreux : c'eſt tout ce qu'on peut dire de ces premiers Poëtes : quoique les noms de Linus, d'Orphée (c), d'Amphion ſoient célebres leur Hiſtoire eſt envelopée de fables; ſi l'on veut s'appuyer ſur quelque choſe de certain, il faut deſcendre plus bas, & s'arrêter aux neuf fameux Lyriques de la Grece.

Les Grecs.

Stéſichore, que le Pere Petau place à l'an du monde 3372. vers la 38. Olympiade, me paroît le plus ancien. Il chanta des guerres conſidérables, & d'illuſtres Héros, & il ſoutint ſur la Lyre la nobleſſe & l'élévation du Poëme Epique [d]. Mais il déshonora la Poéſie en diffamant Hélene dans ſes vers [e] : il en fut puni,

(a) *Ibid. pag.* 899.
(b) *Plat. leg.* 7.
(c) Compagnon des Argonautes 55. ans avant la ruine de Troie.
(d) *Quintil. Inſt. Orat. lib.* 10. *cap.* 1.
(e) *Horat. Epod.* 15.

POESIE.

ſi l'on en croit un ancien [f], par la perte de la vue, qu'il ne recouvra qu'après avoir chanté la palinodie.

Alcman, contemporain de Stéſichore, fut l'auteur des vers tendres.

Sapho [g] qui vivoit en même temps, montra dans ſes Odes beaucoup de douceur & de fineſſe ; on lui doit l'invention de ce vers ſi coulant, & ſi convenable aux ſujets qui demandent le plus d'agrément [h]. Sapho avoit fait neuf livres d'Odes : il ne nous en reſte qu'une, qui n'eſt pas même dans ſon entier, mais où l'on trouve la beauté, le nombre, l'harmonie, & les graces infinies que l'antiquité donne aux autres. Les Hymnes, & les Epithalames qu'on attribue à cette dixieme Muſe, faiſoient peut-être partie de ſes Odes. L'Hymne à Venus eſt la ſeule de ſes Hymnes qui ait échappé aux injures du temps. Demetrius de Phalere, Denis d'Halicarnaſſe, & Longin ont comblé de louanges cette illuſtre fille : j'y ſouſcrirois volontiers, ſi la

(f) *Pauſanias in Laconicis.*

(g) Lesbienne. Il y a deux Sapho de l'Iſle de Lesbos, l'une d'Ereſe, l'autre de Mitylene : M. Wolph prétend que ces deux ne ſont qu'une qui a habité ſucceſſivement ces deux villes.

(h) Le Vers Saphique.

POESIE.

pureté de ses mœurs répondoit à la beauté de son génie : il a plu à quelques anciens auteurs (i) de les représenter sans tache : mais leur témoignage est démenti par des traces des vices les plus grossiers qu'on apperçoit dans les fragments des Œuvres en vers de cette Poëtesse (k). Sapho inspira son goût pour le Lyrique à de jeunes personnes de son sexe, à Anagore de Milet, à Eunique de Salamine, & à Gongyle de Colophon (l).

Alcée plein de force & de majesté, le prit sur un ton plus haut : il attaqua les Tyrans ; quoique très-propre aux grandes choses, il s'amusa quelquefois aux petites, & aux plaisirs de la table, qu'il auroit dû négliger : du reste, son style serré, magnifique, châtié, avoit souvent assez de rapport avec le style d'Homere (m). C'est d'Alcée que le vers Alcaïque a tiré son nom.

Simonide touchant & pathétique, excella dans les descriptions tristes & lugubres. Une douceur charmante, un savoir immense, une sagesse éprouvée faisoient

(i) Athénée, Plutarque, Aristote, &c.
(k) Imprimées à Londres en 1733.
(l) *Jo. Christ. Wolph. Sapph. Frag. in Præf.*
(m) *Quintil. Inst. Orat. lib. 10. cap. 1.*

POESIE.

le caractere de ce Poëte (n) : ſa converſation adoucit l'humeur dure & ſauvage d'Hiéron, tyran de Syracuſe ; & ſes entretiens avec Socrate donnent encore aujourd'hui aux Princes de bonnes inſtructions ſur les devoirs de la royauté (o)

Pindare ſurpaſſa tous les Lyriques dans la grandeur du deſſein, dans la varieté des penſées, dans la hardieſſe des figures, dans le tour heureux des expreſſions : affranchi des liaiſons ordinaires du diſcours, il émeut, il étonne par des cadences nombreuſes qui en augmentent la force : tantôt il s'éleve d'un vol ſoutenu ; on le perd de vue ; tantôt il s'élance par bonds ; il marche avec rapidité, & par d'impétueuſes ſaillies il ſe précipite dans l'immenſe profondeur de ſes idées (p). Nous n'avons de Pindare que les quatre livres que les anciens ont appellé les livres de la Période ; il y célebre les victoires remportées aux différents jeux de la Grece : le reſte eſt perdu, à quelques fragments près, qui ſont épars dans les auteurs : mais ce qui a échappé

(n) *Cic. de Natura Deorum, lib.* 1. *n.* 60.
(o) Voïez le Dialogue de Xenophon intitulé *Hiéron.*
(p) *Horat. lib.* 4. *Od.* 2.

à l'injure des temps suffit pour bien faire connoître le mérite de ce grand Poëte. En effet, l'Ode (q) en l'honneur de Théron, Roi d'Agrigente, vainqueur à la course des chars, est un chef-d'œuvre de l'art : Quelle sublimité dans l'expression ! Quelle noblesse dans les sentiments ! Quelle pureté dans la morale !

Simonide & Pindare avoient pour rivaux à la cour de Syracuse, & à celle d'Agrigente deux fameux Lyriques, Bachilide & Epicharme : ils tâchoient de se détruire réciproquement : ils vouloient tous la premiere place dans l'estime d'Hiéron & de Théron : car les grands talents ne sont pas exempts d'envie ni de basse jalousie : la modestie n'étoit pas la vertu de ces *Sages*.

Anacréon (r) d'un style aisé, gracieux & délicat, peignit dans ses Odes les amours, les jeux & les ris ; ou pour mieux dire, il y peignit les mouvements de son cœur un peu trop passionné. Notre siecle abonde en critiques séveres à ou

(q) Traduite par M. Massi en, & qu'on lit dans le sixieme tome des Mémoires de l'Académie des Belles Lettres.

(r) De Téos, ville d'Ionie, vivoit dans la 72. Olympiade.

POESIE.

trance. Un ſavant de ce caractere (s), malgré ſa qualité d'éditeur (t), s'eſt aviſé d'enlever au Poëte de Téos cette poéſie anacréontique que lui donnoit une longue ſuite de ſiecles. C'eſt, dit-il, un amas de pieces qui viennent de différentes mains. Il étale pour le prouver aſſez d'érudition : mais un peu moins de doctrine, & un peu plus de goût fait aiſément ſentir qu'une ſi parfaite uniformité de ſtyle ne ſauroit être l'ouvrage de pluſieurs.

Archiloque (u) fit des Epodes, poëme licencieux où il déchira impitoyablement Lycambe & ſa famille. Il étoit plus ancien que les Lyriques précédents : ſes Hymnes lui firent beaucoup d'honneur ; & celle où il chanta les louanges d'Hercule, lui valut une couronne aux jeux olympiques [x]. S'il eſt digne de louange d'avoir porté tout-à-coup à une très-grande perfection le genre de poéſie qu'il avoit inventé [y], il eſt inexcuſable de

(s) M. Pauvv.

(t) Cette nouvelle édition des Odes d'Anacréon fut imprimée à Utrecht en 1732.

(u) Fils de Téléſicle de l'Iſle de Paros, contemporain de Gygés, Roi de Lydie.

(x) Recherches de M. l'Abbé Sévin ſur Archiloque.

(y) Le vers ïambe, ſelon Velleïus Paterculus, liv. 1. ch. 10.

ne devoir cette invention qu'au dépit, & qu'à la rage [z]. Au jugement de Quintilien [a], Archiloque avoit une force d'expression extraordinaire, des pensées hardies, des traits vifs & perçants, un style plein de force & de nerfs.

Terpandre, Timocréon, & la savante Praxile se signalerent par leurs *Scolies*. C'est le nom que les Grecs donnoient aux chansons de table, quand la voix étoit accompagnée des sons de la lyre. Et sans s'arrêter à des sujets communs & ordinaires, ils firent rouler leurs Scolies, ou sur la Morale, ou sur l'Histoire [b].

La majesté de l'Ode s'accorde avec la gravité du Cothurne. Euripide fameux Poëte tragique, célébra les victoires olympiques d'Alcibiade par une Ode, dont Plutarque nous a conservé un fragment [c]. Le Poëme lyrique déridoit même le front des Philosophes les plus austeres. Empédocle fit une hymne en l'honneur d'Apollon [d]. Socrate la

(z) *Horatius de Arte Poëtica.*
(a) *Instit. Orat. lib.* 10. *cap.* 1.
(b) Mémoires de M. de la Nauze sur les chansons de l'ancienne Grece, tom. 9. de l'Histoire de l'Académie des Belles Lettres.
(c) *In Alcib.*
(d) M. Bonamy, Recherches sur Empédocle

POESIE.

veille de ſa mort en fit une autre pour les enfants de Latone ; & Ariſtote avec les accords de ſa lyre déplora la mort d'Hermias, Roi ou Tyran d'Atarne.

Long-temps après, & ſous le regne de Ptolomée Philadelphe, parut le Poëte Callimaque : il a beaucoup écrit, quoiqu'il n'y ait que quelques hymnes qui ſoient venues juſqu'à nous. Timothée ſe diſtingua auſſi dans le genre lyrique. Ce Poëte eſt peu connu : nous ſavons ſeulement que le Muſicien Pylade chanta aux jeux Néméens, célébrés l'an 205. avant J. C. *les Perſes* de Timothée [e]. Rien ne prouve mieux l'aviliſſement où tomba dans les derniers temps la Lyre des Grecs, que l'abus qu'en fit Meſomede en célébrant l'infame Antinoüs : ſa Muſe follement récompenſée par Adrien, & par Caracalla, s'attira le mépris & la juſte indignation du premier & du plus ſage des Antonins.

Les Chrétiens releverent la poéſie lyrique de cet état de baſſeſſe, & la firent ſervir à célébrer les louanges du Tout-Puiſſant, même par des chanſons de table : mais c'étoient des cantiques ſpi-

(e) *Plutar. in Philopœm.*

POESIE.

rituels. „ Les Fideles, dit S. Clement ¶
„ Alexandrin, chantoient dans leurs re-
„ pas, en buvant les uns aux autres,
„ pour charmer leurs passions, & pour
„ louer Dieu des biens qu'il leur donnoit
„ si abondamment „ [f].

Latins.

Les Romains s'appliquerent fort tard à la poésie lyrique : Horace, qui le premier leur en fit connoître les beautés, ne trouva personne qu'il pût imiter parmi les Latins; il chercha ses modeles chez les Grecs, & s'attachant à Anacréon & à Pindare, il réunit la force de l'un & la douceur de l'autre; ainsi il se fit un caractere tout nouveau : il s'éleva avec dignité, sans rien perdre de ses graces, & heureusement hardi dans la varieté de ses figures, il charma l'oreille par la douceur de ses sons, & remplit l'imagination par la vivacité de ses images : son jugement étoit sain, sa morale sans verbiage, sa poésie sans fade encens (g); & les charmes innocents de cette délicieuse poésie faisoient souvent goûter les préceptes les plus importants, & les regles les plus solides d'une sublime Philosophie.

¶ Il vivoit dans le deuxieme siecle.
(f) *Stromat. lib. 6.*
(g) La Chartreuse.

POESIE.

Horace ne laissa point de successeur dans le genre lyrique : Cœsius Bassus du temps de Néron fit de vains efforts pour le rétablir ; les esprits étoient alors rempants, abbatus, & comme domtés par la servitude ; & ce poëme veut du grand, du merveilleux, & du sublime.

Quand l'amour des Lettres, qu'on peut appeller la passion dominante du seizieme siecle, eut entiérement banni l'ignorance des siecles précédents, le Latin fut dans toute l'Europe la langue commune des savants : c'est en cette langue qu'ils cultiverent la poésie ; ils s'étoient sans doute persuadés que pour bien imiter les anciens, ils devoient emprunter leurs propres paroles, sans s'appercevoir que cet attachement servile à la latinité éteignoit en eux ce beau feu qui fait les Poëtes. C'est ce qu'un habile critique [h] reprend avec beaucoup de raison dans Vida, qui manque d'élévation dans ses hymnes, au jugement de Scaliger [i].

George Fabrice, quoique couronné, suivant la coutume, par l'Empereur Maximilien II. n'est pourtant louable que

(h) Rapin, Réflexions sur la Poétique.
(i) *Poëtic. lib. VI.*

par l'usage qu'il fit de la poésie, qu'il n'employa qu'à des choses saintes.

POESIE.

Torrentin, Flamand, fut fort estimé dans son pays, & il passa autrefois pour le premier des Lyriques modernes.

Bucanan a des Odes dignes de l'antiquité : elles seroient parfaites, si la bigarrure de son style, qui n'est point assez uni, n'y causoit de grandes inégalités [k]. Un de nos Poëtes [l] préféroit, dit-on, à l'Archevêché de Paris la Paraphrase des Pseaumes de Bucanan : l'expression est forte : mais elle marque bien le cas qu'on a fait de cet ouvrage.

La Chiabrera, le Pindare des Italiens, osa acccorder sa lyre avec des vers faits en sa langue : il se servit utilement des transpositions, ou des inversions des phrases, dont le genre lyrique ne sauroit se passer, & ausquelles la langue italienne se prête volontiers [m].

François.

En France Salomon Macrin [n] réveilla le goût du lyrique : après lui, Muret & Dorat s'attacherent à ce genre

(k) Rapin, Réflexions sur la Poétique.
(l) Nicolas Bourbon.
(m) *Maffei Præf. del primo canto dell' Iliade d'Omero.*
(n) Il mourut en 1557.

POESIE.

de poésie. Marc-Antoine Muret, né au village de Muret dans le Limousin, mourut à Rome en 1565, âgé de soixante ans; chargé d'abord de l'éducation du célebre Montaigne, il professa ensuite les Belles Lettres en différentes villes du Royaume. Sa Muse licencieuse dans sa jeunesse, & à la fin chrétienne, répondit toujours à la beauté du génie de Muret. Jean Dorat, Lecteur ordinaire du Roi, & Professeur en grec au College de France, fut un excellent Poëte latin, & un Poëte françois au-dessous du médiocre. Il y a communément, dit un habile critique [o], de la douceur, de l'élégance, un style pur, un tour facile dans ses vers latins; tout est contraint, entortillé, prosaïque, souvent même barbare dans ses vers françois.

M. Santeul porta le genre lyrique au point de perfection auquel peut arriver un poëme écrit dans une langue étrangere au Poëte: les hymnes de Santeul ont été adoptées en partie par plusieurs Eglises, même de son vivant; circonstance aussi honorable à l'auteur, qu'elle

(o) M. l'Abbé Goujet dans sa Bibliotheque Françoise, tome 7. page 136.

eſt rare, & qui feroit ſinguliere, ſi M. Coffin ne partageoit aujourd'hui cette gloire avec M. Santeul. Les ouvrages de Jean-Baptiſte de Santeul ſont pleins de feu & de ce bel entouſiaſme que l'on exige dans la poéſie, ſon eſprit eſt élevé, ſes ſentiments ſont nobles, ſon imagination hardie, ſes penſées vives, ſes expreſſions fortes; & avec toutes ces grandes qualités, ſes vers ſont travaillés, ſa diction eſt correcte, ſon ſtyle eſt pur.

M. Coffin vint enſuite, & à l'imitation de M. Santeul, il compoſa de nouvelles hymnes pour le Breviaire que M. de Vintimille, Archevêque de Paris, fit dreſſer pour ſon Dioceſe. M. Coffin eut particuliérement attention à être exact dans la doctrine, tendre & affectueux dans les ſentiments, pur & correct dans les expreſſions; & c'eſt en cela principalement qu'il eſt un digne émule de Santeul. Tel eſt le jugement que porte ſur ces deux Poëtes un ſavant fort verſé dans la belle littérature [1].

Ronſard ſe donna pour l'inventeur de l'Ode françoiſe: cet honneur eſt dû à

(1) M. Goujet, *ubi ſuprà.*

POESIE.

Pelletier, ſelon du Bellay [2]. L'art qui doit perfectionner la nature, la corrompit dans Ronſard. Il étoit né avec de grands talents pour la poéſie & avec cette élévation de génie qu'exige le poëme lyrique, poëme qu'il puiſa dans les ſources. Mais trop rempli de grec & de latin, il en laiſſa trop couler dans le langage, qu'il rendit par cette licence extrêmement dur & impropre, & ſouvent peu intelligible. Cette obſcurité augmenta par le ſoin que prit Ronſard de confondre les idiomes & d'employer indifféremment les mots Gaſcons, Poitevins, Normands, Manceaux & ceux des autres Provinces. Ajoutez à ce mêlange biſarre ſes fréquentes alluſions, ſes négligences, ſes licences outrées. A la fin, le nuage vint à un tel point, que pour être entendu de ſes contémporains, Ronſard ſe vit obligé de recourir à Muret, & à quelques autres interprêtes de ſes penſées, qu'ils tâcherent d'éclaircir par leurs commentaires. Tous ces défauts firent décheoir Ronſard de ſa réputation, & ce mauvais ſuccès rendit plus retenus

(2) Paſquier, Recherches de la France, liv. 7. ch. 7.

Desportes, Abbé de Tiron, & Jean Bertaut, Evêque de Séez, Poëtes assez estimés. Convenons toutefois que l'esprit de Ronsard ne laisse pas de briller au travers de ses vieux mots, & que ceux qui ont dit le plus de mal de ce Poëte, n'ont pu lui refuser beaucoup de naturel, & une imagination fort vive.

Remi Belleau, que Ronsard appelloit le peintre de la Nature, mit en vers François les Odes d'Anacréon : s'il en saisit le sens, la finesse lui échappa.

Joachim Du Bellay cultiva beaucoup plus les Muses françoises, que les Muses latines. On fait cas de deux pieces de vers en ces deux langues, parce qu'elles sont fort rares. Ce sont deux hymnes du Clergé de Tours addressées à Henri IV. l'une avant la bataille d'Irry, l'autre pour célébrer la Victoire que ce Prince y remporta. Du Bellay fut en grande considération à la Cour d'Henry second : on le compte le troisieme Poëte de la Pleïade françoise. Au jugement de Balzac (Lettre latine à M. de Silhon) Malherbe fut le premier qui fraya aux autres Poëtes le chemin du Parnasse, & qui dans une nuit ténébreuse sut faire briller la poésie.

POESIE.

Ce grand homme, continue le judicieux critique, fit ſentir pour la premiere fois dans les vers, le charme de la cadence; il apprit que l'éloquence conſiſtoit en partie dans l'heureux choix des mots, & que leur arrangement faiſoit toute la beauté de la diction.

Racan vint en même temps, il ſe mit ſous la diſcipline de Malherbe, & la face de la poéſie changea auſſitôt; leur réputation dure encore; elle ſemble même augmenter à meſure qu'ils s'éloignent de leur ſiecle, quoique chacun d'eux ait la ſienne d'une maniere différente. Racan a plus de génie, Malherbe a plus d'eſprit, les ouvrages de celui-ci ſont extrêmement travaillés; mais une ſcrupuleuſe régularité y jette quelquefois un peu de ſécheresse; les poéſies de celui-là ſont plus négligées; mais cette négligence a ſes graces, & des graces qui ſont au deſſus de l'art.

Théophile qui les ſuivit tomba dans le puéril par une trop grande affectation d'imiter le ſtyle aiſé du premier, & de s'éloigner des manieres étudiées du ſecond : comme Malherbe il copia la nature, de laquelle il fit le Roman, au lieu que Malherbe en avoit fait la peinture,

POESIE.

ou l'hiſtoire (p) ; pouſſé par l'impétuoſité de ſon génie, il abandonna ſouvent le jugement, & ne ſut pas ſe ſoutenir. Aux endroits où il excelle, il eſt inimitable ; ailleurs, il ne ſort pas du médiocre.

On remarque dans M. Gaudeau un talent particulier pour la poéſie, qui lui faiſoit faire les vers avec beaucoup de facilité. Il eſt vrai qu'il n'a rien qui remue, ni qui échauffe : cet Auteur eſt toujours à jeûn ; trop méthodique dans ſon ordonnance, & trop uniforme dans ſes expreſſions, il ſe copie lui-même, & ne ſait pas l'art de varier ſes tours & ſes figures (q).

Le poëme lyrique peu connu des François avant Malherbe fut preſque enſeveli avec lui : on ne le vit renaître qu'à la fondation des prix de l Académie Françoiſe. M. Deſpréaux donna à ce poëme un nouveau luſtre en célébrant ſur le ton de Pindare la priſe de Namur. La magnificence des mots, & l'audace des figures brillent dans cette Ode : l'impétuoſité du ſtyle, & ce beau déſordre

1692.

(p) M. de la Bruïere, Caract. art. 1.
(q) Lettres de MM. Deſpréaux & Maucroix.

POESIE.

qui eſt un effet de l'art, s'y font auſſi remarquer.

Je ne dis rien des Lyriques qui vivent encore, ou dont la mémoire eſt récente: le jugement en appartient au public; il n'eſt pas permis de le prévenir; & ce jugement ne devient invariable qu'après que le temps y a mis, pour ainſi parler, le dernier ſceau.

Mais je ne puis m'empêcher de remonter à un célebre Lyrique Chrétien; & je ne crains pas d'être déſavoué. M. le Maitre de Sacy plus Poëte que M. Godeau, à l'imitation de Juvencus qu'il avoit ſouvent entre les mains, donne à nos Myſteres [r] un agrément toujours nouveau, qui les fait reſpecter ſans affoiblir leur majeſté.

Pour en venir aux étrangers, les Odes de Covvley [s] ſont regardées comme les plus belles qui aient été écrites en Anglois.

Le *Charakeoſt*, ou le livre des Cantiques, donne à qui entend bien la langue Arménienne, une juſte idée de l'ancienne poéſie lyrique de ces provinces;

(r) Dans ſa Traduction en vers françois des Hymnes de l'Egliſe.

(s) Il vivoit ſous Charles II.

POESIE.

& cette poésie étoit touchante & sublime, avant que les Arabes dans le septieme siecle de notre Ere, en eussent alteré la beauté. Ceux qui voudront se contenter d'une legere ébauche de cette poésie, trouveront à se satisfaire dans la version Françoise que M. Villefroi a faite de quelques Cantiques Arméniens tirés de ce Recueil.

Le Pere du Halde dans sa Description de l'Empire de la Chine, nous a donné la traduction de plusieurs Odes Chinoises à la louange de la vertu, & des hommes illustres : le style en est concis & figuré. L'Ode *sur la perte du genre humain* est remarquable par le dogme du péché originel, qui y est exprimé assez clairement.

La poésie veut plaire & instruire [t]; c'est pour plaire qu'elle emprunte ce que la nature a de plus riant; qu'elle pare sa diction du nombre & de l'harmonie; qu'elle emploie le merveilleux & le pathetique. Pour instruire, la poésie nous propose de grandes vertus, & de grands vices : ces exemples menagés avec art, nous portent à aimer les unes,

(t) *Horat. de Arte Poëtica, v.* 333. 334.

POESIE.

& à fuir les autres : c'eſt le but où elle viſe ; & pour y parvenir, elle ſe ſert de l'imitation : tantôt elle met devant les yeux l'action qu'elle peint, ce qui eſt le propre du *Drame* ; tantôt elle ſe contente de la narrer, ce qui appartient à l'*Epopée*. Dans celle-ci l'action doit être illuſtre, & toutes les autres actions doivent s'y rapporter d'une maniere, ſinon néceſſaire, du moins vraiſemblable.

POËME EPIQUE.

Les Grecs.

LE Poëme Epique nous vient des Grecs, & Homere en eſt le pere ; eſprit original, & propre à former les autres [v], ſon Iliade eſt la plus belle production de l'eſprit humain [x]. On y admire l'ordonnance du deſſein, la nobleſſe des expreſſions, les mouvements tendres & paſſionnés des ſentiments [y] : étendu & ſerré, grave &

(v) *Fons ingeniorum. Plin. Hiſt. lib.* 17. *cap.* 5.

(x) *Pretioſiſſimum humani animi opus. Plin. lib.* 7. *cap.* 29.

(y) C'eſt le jugement de Denis d'Halicarnaſſe.

agréable

agréable, ce Poëte traite les grandes choses avec sublimité, & les petites avec beaucoup de pureté & de justesse [z] : mais après avoir fait une vive peinture des désordres que la colere d'Achille excita dans le Camp des Grecs, il nous représente dans l'Odyssée un homme sage, toujours en bute à de nouveaux dangers, toujours au dessus de sa mauvaise fortune, & dans la personne d'Ulysse, il nous apprend ce que peuvent la prudence & la vertu [a].

Environ six vingt ans après Homere, Hesiode se rendit célebre par l'agrément de son esprit & par la douceur de ses vers [b]. Je ne sais si sa Théogonie, ou, Généalogie des Dieux est un véritable Poëme Epique : elle n'a rien de grand que son sujet : c'est une espece de Poëme sans art, sans invention, & sans autre agrément que celui qui peut convenir au genre d'écrire médiocre ; car en ce genre-là Hesiode tenoit le premier rang (c).

Les Poëtes qu'on voit dans les siecles

(z) *Quintil. Inst. Orat. lib.* 10. *cap.* 1.
(a) *Horat. lib.* 1. *Ep.* 2. *init.*
(b) *Vell. Paterc. Histor. lib.* 1. *cap.* 7.
(c) *Datur ei palma in medio dicendi genere. Quintil. l.* 1. *c.* 5.

POESIE.

ſuivants [d] ont un caractere bas & groſſier; leur ſtyle eſt froid & languiſſant; & ils ne connoiſſent ni la régularité du deſſein, ni la bonté des mœurs, ni la nobleſſe des ſentiments, ni la beauté de la diction. J'en excepte le jeune Muſée: Caſaubon le place dans le quatrieme ſiecle: ſon petit poëme ſur l'hiſtoire d'Héro & de Leandre, au jugement d'un ſavant Académicien [e], eſt écrit avec une grande exactitude, & a beaucoup de délicateſſe; le ſtyle en eſt pur, & les expreſſions toujours choiſies: le vrai mérite de cette piece eſt une douceur pleine d'élégance, qui ne ſe dément point.

Les Latins.

Comme les Grecs n'ont qu'un Homere, les Latins n'ont qu'un Virgile. Le même ſiecle vit naître & mourir la réputation d'Ennius. Quand nous liſons (f) que le premier Africain voulut avoir un tombeau commun avec ce Poëte, ſouvenons-nous que ce Capitaine donna plus à l'amitié, qu'au mérite.

(d) Coluthus, Tryphiodore, Apollonius de Rhodes, &c.

(e) M. de la Nauze, Remarques ſur l'hiſtoire d'Héro, &c.

(f) *Liv. Decad. 4. lib. 8.*

POESIE.

Lucrece vint enſuite : ſon ouvrage eſt moins un poëme héroïque, qu'un ſyſtême de la nature. On loue le génie de l'auteur; on admire ſa hardieſſe à peindre des objets pour leſquels le pinceau de la poéſie ne paroiſſoit point fait [g]; mais le livre eſt peu lu. Lucrece n'a pas l'art de plaire, & les hommes ne cherchent que le plaiſir. Il a prétendu inſtruire : mais c'eſt dans l'excellent poëme qu'un grand Cardinal (h) a fait pour réfuter Lucrece, qu'on aura une inſtruction plus ſaine ſur cette matiere. Lucrece n'eſt guere lu que des libertins, parce que ſa doctrine eſt parfaitement conforme à la corruption de leur cœur : mais, mettant à l'écart le Philoſophe, ſi l'on vient au Poëte, on ne peut nier, ſelon M. Racine, (Diſcours ſur les Poëmes Didact. tom. 12. Mém. Acad. B. L.) que le génie poétique avec lequel il étoit né, n'éclate en pluſieurs endroits de ſon Poëme. Son prologue eſt admirable; la deſcription de la peſte eſt vive & animée; l'exorde du ſecond livre a beaucoup d'é-

(g) M. l'Abbé du Bos, Réflex. Critiq. ſur la Poéſie, &c.

(h) M. le Cardinal de Polignac.

POESIE.

lévation ; & malgré la fatigante uniformité de ſon ſtyle, Lucrece eſt quelquefois emporté par une eſpece d'enthouſiaſme, ſurtout dans cette Proſopopée, où la nature reproche aux hommes la foibleſſe qu'ils ont de craindre la mort.

Nous ne trouverons que dans l'Eneïde le poëme épique, & dans Virgile le ſeul imitateur d'Homere que l'on puiſſe comparer avec ſon original. S'il n'a pas toutes les beautés de ſon modele, il en a d'autres qui lui ſont particulieres. Homere, dit un ancien (i), a plus de génie, Virgile a plus d'art : celui-là eſt plus ſublime, celui-ci eſt plus exact ; l'un s'éleve avec plus de force, l'autre à la vérité, prend ſon vol moins haut, mais il eſt plus ſoutenu, il ne tombe jamais ; on reproche à Virgile quelques négligences qu'une bonne réviſion, s'il avoit eu le temps de la faire, auroit bien-tôt fait diſparoître : ſon cinquieme livre eſt le plus parfait de tous, au jugement de quelques-uns (k) ; auſſi eſt-il extrêmement travaillé. Homere peint

(i) *Quintil. Inſt. Orat. lib.* 10. *cap.* 1.
(k) Montagne, Eſſais, liv. 2. ch. 10.

POESIE.

d'après nature : le héros de Virgile eſt un héros fait à plaiſir ; ce n'eſt point Enée, c'eſt Auguſte, dont le portrait eſt orné des plus beaux traits de ceux d'Achille & d'Ulyſſe. Homere ſuit exactement la vérité de l'Hiſtoire ; en cela Virgile lui eſt inférieur : l'arrivée d'Enée en Italie, qui eſt le fondement de tout le Poëme, eſt contraire aux anciennes traditions, l'épiſode de Didon eſt viſiblement fabuleuſe : trois ſiecles ſéparent Didon d'Enée : il eſt vrai qu'on n'exige pas d'un Poëte l'aſſerviſſement ſcrupuleux à l'ordre des temps qu'on exige d'un Hiſtorien, & l'on admire avec raiſon l'art de Virgile, qui pour intéreſſer les Romains à ſa poéſie, y fait entrer la haine implacable de Carthage & de Rome, & en cherche ingénieuſement la cauſe dans l'origine la plus reculée de ces villes rivales.

Sous le regne d'Auguſte, Pollion, Varius, & Corneille Severe, dont Quintilien loue le génie & le goût, s'attacherent au genre épique : l'Empereur Auguſte ne dédaigna pas de s'y appliquer (1) : ſi leurs Poëmes valoient l'E-

(1) Il fit un Poëme intitulé, *la Sicile.*

POESIE.

neïde, seroient-ils ensevelis dans l'oubli ? Ovide leur contemporain a l'esprit vif, l'imagination belle ; il ne manque ni de naturel, ni de génie, & l'expression semble courir au-devant de sa pensée ; mais il est bien jeune dans ses Métamorphoses, il fait quelquefois des fautes contre le jugement ; c'est la cause de ses écarts. Il est vrai que l'exil du Poëte l'empêcha de mettre son ouvrage dans sa perfection, & de lui donner le fini dont il étoit capable. Accablé de douleur d'être obligé de s'éloigner de la Cour, & de l'objet de sa passion, il abandonna ses Métamorphoses. S'il eût eu à Tomes l'esprit assez libre pour y mettre la derniere main, la maturité de l'âge eût sans doute corrigé ces endroits foibles, ces morceaux négligés, & une partie des défauts que l'on reproche au Poëte. Mais quel nom peut-on donner à ce Poëme ? Seroit-ce un Poëme épique ? Ce genre de poésie a des bornes, & Ovide parcourt tous les siecles qui s'étoient écoulés depuis le commencement du monde jusqu'à la mort de Jules César. Ce n'est pas non plus un Poëme historique : c'est plutôt une ingénieuse compilation de toutes

les Fables dont l'invention étoit due aux Poëtes qui l'avoient precedé, l'ornement & la tissure à Ovide. Le nom de Poëme didactique convient encore moins à cet ouvrage. C'est une peinture que la pudeur désavoue, des amours des Dieux & des hommes, & des effets de cette passion exposés d'une maniere très-propre à corrompre les mœurs. Cependant en prenant la sage précaution de rejeter ces portraits licencieux, on peut rendre utile ce Poëme. Ovide est uni dans les narrations, pathétique, tendre & touchant dans les monologues, élevé dans les harangues. Il sait dans des tableaux ressemblants faire disparoître la ressemblance par je ne sais quelles nuances qui les distinguent les uns des autres; il présente toujours de nouvelles images, des beautés singulieres. (M. l'Abbé Banier, Préf. Métam.) A cette varieté de matieres ajoutez leur liaison & l'art incomparable du Poëte pour s'approcher d'événements en événements jusques à son temps & au commencement du regne d'Auguste.

Avec ces grandes qualités, Ovide gâta le goût des Romains. Ce Poëte avoit de l'esprit infiniment, & il le pro-

POESIE

digua dans ſes écrits; il donna le ton à ſon ſiecle. Ainſi la belle nature fut négligée : on courut après le brillant ; non content de ce qui plaît aux yeux, on chercha ce qui les éblouit.

Lucain, qui vivoit ſous Néron, contribua encore plus à la décadence du goût, il chercha le grand au-delà des bornes; s'il trouve quelquefois le ſublime, il ſe jette le plus ſouvent dans l'enflure; il ſe guinde, il s'évapore, il outre ſes peintures, & par une affectation puérile, il ſe perd dans de longues diſſertations ſur les choſes naturelles. Au ſurplus, je ſerois aſſez du ſentiment de Montagne (m); je n'aimerois Lucain que pour la vérité de ſes jugements; je préférerois l'Hiſtorien au Poëte.

Petrone plein de feu & d'enthouſiaſme, & dégoûté de la narration peu poétique, & trop unie de Lucain, oppoſe Pharſale à Pharſale. Mais le poëme du premier ſur la guerre civile entre Céſar & Pompée n'eſt nullement dans le goût de l'Epopée. C'eſt plutôt une prédiction des malheurs qui menaçoient

(m) Eſſais, liv. 2. ch. 10.

POESIE.

la République dans les derniers temps. C'eſt un pur caprice, & en ce genre-là cette piece ne manque pas d'agréments; les Epiſodes fabuleux, ménagés & maniés avec beaucoup d'art, y jettent beaucoup de poéſie : mais l'élocution ſouvent peu châtiée, tient quelquefois un peu trop du Rhéteur (n). L'opinion commune met Petrone ſous le regne de Néron : Henry & Adrien Valois le font vivre ſous l'Empire d'Antonin.

A meſure qu'on s'éloigne du ſiecle d'Auguſte, on voit la poéſie ſe corrompre. Valerius Flaccus dans ſes argonautes eſt au-deſſous du médiocre : il eſt froid & languiſſant. Stace n'eſt jamais dans ſon bon ſens : ſes deux poëmes, la Thebaïde & l'Achileïde ont je ne ſais quoi d'irrégulier & de monſtrueux, il met l'eſſentiel de l'Epopée dans la pompe des paroles. Silius Italicus plus réglé dans ſes idées, plus correct dans ſon ordonnance, traite en vers la ſeconde guerre Punique avec beaucoup d'art, & peu de génie (o), ſa diction n'a rien de noble : ces trois Poëtes

(n) M. Bouhier, Préf. de ſa Traduct. en vers françois de ce poëme.

(o) *Plin. liv.* 3. *Epiſt.* 7.

POESIE.

fleurirent ſous le regne de Domitien. Auſone & Claudien, qui parurent du temps de Valens & d'Honorius, ne purent vaincre la groſſiéreté de leur ſiecle. La *Moſele* du premier, mérite toutefois quelque louange ; le ſecond n'eſt point aſſez ſoutenu ; il ſe laiſſe aller à ſes ſaillies ; il n'a nul goût pour le tour des vers, qui retombent ſans ceſſe dans la même cadence. Vers le même temps, l'illuſtre Proba Falconia, mere de deux Conſuls, fit un aſſez mauvais uſage de ſon eſprit & de ſa mémoire, en joignant enſemble pluſieurs hemiſtiches de Virgile : de cet aſſemblage bizarre, il en réſulta un Centon ſur l'hiſtoire du vieux & du nouveau Teſtament.

Les Italiens

Cette ſorte de poëme trouva des imitateurs dans le ſeizieme ſiecle. Les Italiens s'y appliquerent, & Lelio Capiluppi y excella ; on recevoit alors indiſtinctement tout ce qui étoit marqué au coin de l'antiquité ; on vouloit ſuivre les Anciens. Le Dante avoit ouvert la carriere deux cents ans auparavant ; ſon Poëme qu'on regarda d'abord comme une Comédie, paſſa enſuite pour un poëme épique (p) : l'air miſtérieux qui

(p) Voyez la poétique de Caſtelvetro.

y regne, fait qu'on a bien de la peine à en pénétrer le ſens. Il fut ſuivi du Boyardo. Mathieu-Marie Boyardo, Comte de Scandiano, n'eſt guere connu que par ſon poëme de Roland amoureux, diviſé en trois livres & augmenté de trois autres par Nicolo de gli Agoſtini. Dans ce poëme, copie de l'Iliade, le ſiege de Paris prend la place du ſiege de Troyes: Angelique d'Hélene, & les Nécromantiens jouent les rolles des Divinités d'Homere. Si ce Poëte n'eſt pas ſans défauts, il a du moins le métite d'avoir donné à l'Arioſte l'idée de ſon Roland furieux, & de pouvoir être regardé comme le guide & le modele de ce Poëte célebre. Le Roland du dernier eſt moins un Poëme Epique, qu'un poëme de chevalerie. C'eſt un tiſſu de fables, un amas d'extravagances. L'Arioſte doit l'admiration qu'il s'eſt attirée, non à la conſtitution du poëme, mais à la pureté & à l'élégance du ſtyle, à l'heureux choix des termes, à un tour fin & naïf, à des ſentiments délicats & naturels, & à une infinité d'endroits où le Poëte, s'éleve juſqu'à la poéſie la plus ſublime.

Les ténebres ſe diſſipent; & le poëme Héroïque paroît avec plus de bienſéance.

POESIE.

Sous le Pontificat de Leon X. & de Clement VII. le Triſſin montra le premier qu'il ſavoit les regles. Dans ſon *Italie délivrée*, on entrevoit une eſpece d'imitation de l'Iliade d'Homere. Cette imitation ne lui eſt pas avantageuſe. Le Triſſin, au jugement de M. de Voltaire (1), a tout pris du Poëte Grec hors le génie. Il s'appuie ſur Homere pour marcher, & tombe en voulant le ſuivre : il le copie dans le détail des deſcriptions : mais il laiſſe ignorer à ſes lecteurs les caracteres de ſes Héros. Il eſt néanmoins fort louable d'être reſervé ſur les enchantements, qui faiſoient de ſon temps tout le merveilleux des poëmes héroïques, & de ſe refuſer aux jeux de mots & aux pointes ſi chéries des autres Poëtes.

Le Taſſe qui vint après, paſſa de bien loin le Triſſin, quoiqu'il ſemble qu'il ait pris de lui le plan de ſa *Jéruſalem*; c'eſt le plus bel ouvrage qui ſoit ſorti de l'Italie : le deſſein en eſt admirable; l'ordonnance de la fable eſt tout-à-fait réguliere: malheureuſement l'exécution ne répond pas toujours au projet: le Taſſe veut avoir de l'eſprit : la plupart de ſes penſées ſont

(1) Eſſais ſur la poéſie épique.

POESIE.

fardées: il copie les mœurs de ſon ſiecle, & fait ſes héros trop galants; il oublie la dignité de ſon ſujet; il charge ſes deſcriptions d'ornements ſuperflus; les plus fortes paſſions dégénerent ſouvent en images fleuries, & en tours affectés; dans ce poëme le brillant domine, rarement y apperçoit-on la vérité.

Le Taſſe paſſa le Triſſin, mais il demeura au deſſous de l'Arioſte. C'eſt le ſentiment de la plupart des Italiens; c'eſt la déciſion de l'Académie de la Cruſca. Le Taſſe ne laiſſe pas d'avoir ſes partiſants. Camille Peregrini, M. Fontanini, le Marquis d'Orſi, zélés pour ſa gloire, ont entrepris ſa défenſe; mais ils ont peut-être trop ſuivi le goût de leur Nation. Ceux qui ont jugé de ce Poëte avec moins de partialité (2) reconnoiſſent en lui un génie ſublime, étendu, heureuſement né à la poéſie & à la grande poéſie. Il eſt vrai qu'ils prétendent que le bon ſens ne domine pas toujours dans ſes ouvrages. Ils trouvent bien du ſuperflus dans ſes deſcriptions & dans ſes ornements: La peinture des

(2) M. Deſpréaux cité par l'Abbé d'Olivet, continuat. de l'Hiſtoire de l'Acad. vie de Leclerc.

POESIE.

paſſions les plus fortes dégénere ſouvent à leur avis, en traits d'eſprit qui font ceſſer le pathétique; le clinquant eſt partout trop mêlé avec l'or. Et pour ne rien diſſimuler, la *Jéruſalem* n'eſt qu'un amas d'Epigrammes (3); le Taſſe y mit la main dès l'âge de vingt-deux ans, après avoir publié dans ſa dix-huitieme année le *Renaud* amoureux (4) fruit de ſon talent pour la Poéſie & de la lecture des Romans.

L'Adonis du Cavalier Marin eſt fort inférieur à la *Jéruſalem* du Taſſe. C'eſt un ouvrage où le caprice a plus de part que la raiſon. On ne peut louer dans ce poëme qu'une verſification facile, & quantité de beaux vers noyés dans une infinité de médiocres; ſes bizarreries & ſes idées ſingulieres déplairont à toutes les perſonnes ſenſées.

Elles trouveront plus de ſatisfaction dans la *Secchia Rapita*, ou le ſceau enlevé, poëme héroï-comique d'Alexandre Taſſoni (5). Le ſujet de ce Poëme eſt un

(3) Perronniana.

(4) Le Taſſe naquit en 1544, & mourut en 1595.

(5) Il étoit de Modene, & mourut l'an 1635.

événement hiſtorique, mais déguiſé par le Poëte (6). Les deux caracteres du ſerieux & du burleſque y ſont bien ſoutenus; les peintures y ſont vives, animées & vraies, mais méconnoiſſables pour ceux qui ne ſont pas inſtruits des affaires d'Italie de ce temps-là.

Tous ces Poëtes ont écrit en Italien, & ceux qui ſuivent, en Latin. Fracaſtor qui avoit ſi bien réuſſi dans ſa *Siphilis*, ouvrage dans le goût des Géorgiques de Virgile, ne put ſe ſoutenir dans ſon poëme de *Joſeph*. Sannazar le ſurpaſſa; mais il montra peu de jugement, en introduiſant dans un ſujet ſaint (q) toutes les Divinités du paganiſme. La *Chriſtiade* de Vida n'eſt point exempte de ce défaut; ce dernier narre bien; ſon ſtyle qui plait infiniment par ſa pureté, n'eſt, ainſi qu'on l'a remarqué (r), qu'une parodie continuelle de Virgile. Grotius & Heinſius ſont trop ſavants: une grande littérature éteint bien ſouvent le feu poétique, & empêche de s'exprimer délicatement

(6) La guerre entre ceux de Modene & de Boulogne ſous l'Empereur Fréderic II.

(q) *De partu Virginis.*

(r) Teiſſier, addit. aux Eloges tirés de l'Hiſt. de M. de Thou ſur l'année 1566.

POESIE.

L'estime des Hollandois pour les poésies de Grotius va à l'excès ; Gevart les nomme divines ; il ajoute que depuis Claudien, on n'a point si bien écrit en vers, soit que l'on considere la matiere de ces poésies, soit qu'on en examine le style & les expressions [1] : mais le goût françois est bien différent du goût hollandois, & il est d'ailleurs difficile que le même homme soit un grand Politique, un bon Historien & un excellent Poëte.

Les Espagnols.

Venons aux Espagnols : Lopé de Vega est leur Homere ; il avoit beaucoup d'élévation & d'étendue d'esprit ; mais démesuré dans ses idées, hyperbolique dans ses expressions, outré dans ses caracteres ; il se trouva peu propre à peindre la nature qui aime tant la simplicité.

Assurément le surnom de second Homere n'est pas dû à Lopé. Le Poëte grec a fait l'Iliade & l'Odissée, modeles de l'Epopée : le Poëte Espagnol n'a rien écrit en ce genre ; car l'*Arcadie* est plutôt une pastorale qu'un poëme épique. Avant Lopé, Jean Boscan & Garcilasso de la Vega

(1) *Clar. Viror. Epistolæ è Musæo Joannis Brant.*

furent

furent les premiers bons Poëtes de cette Nation.

POESIE.

L'obſcurité du Camoëns fait une partie de ſon mérite : les Portugais l'admirent d'autant plus, qu'ils l'entendent moins ; il a bien exprimé la fierté de ſa nation. La Luſiade (s) a ſes beautés : elle a auſſi ſes défauts. Rien de nouveau, rien de régulier dans l'ordonnance de ce poëme [t], quoique très-ſimple, & peu rempli d'événements. Mais l'hiſtoire tragique d'Inés de Caſtro eſt un morceau fort intéreſſant, & d'une beauté ſinguliere. La deſcription du Géant Adamaſtor, le Gardien du Cap des Tourmentes, eſt une peinture des plus poétiques que l'imagination puiſſe ſe former ; l'idée en eſt touchée avec une force qui ſaiſit & éleve l'eſprit. La maniere dont le calme ſuccede à une violente tempête ſeroit traitée avec plus de bienſéance, ſi le Poëte ne mêloit mal à propos le ſecours de Venus avec celui du vrai Dieu. En un mot, l'agrément des détails, la varieté des recits, la nobleſſe des ſenti-

Chant 3.

Chant 4.

Chant 6.

(s) Poëme ſur la découverte des Indes Orientales, diviſé en dix chants.

(t) M. de Voltaire, Eſſai ſur la poéſie épique.

POESIE.

ments peuvent faire excuser les nuages peut-être affectés dont le Camoëns enveloppe souvent son style [u].

Don Joseph de Conto Pestana [x] plus clair dans ses expressions, a donné dans sa *Quiterie la Sainte* un des meilleurs poëmes que le Portugal ait produit.

Notre Langue rejette également les *Concetti* des Italiens, & les imaginations monstrueuses des Espagnols : cependant le poëme épique a toujours été l'écueil de nos Poëtes. Je n'oserois donner ce nom au Roman de la Rose, commencé sous le regne de S. Louis par Guillaume de Lorris, & fini dans le quatorzieme siecle par Jean de Méun, dit Clopinel. Ce n'est ni un Roman ni un Poëme, quoiqu'il participe à l'un & à l'autre de ces deux genres. On y voit une versification aisée, une imagination belle, & sagement variée, mais un libertinage de style, qui en rend la lecture dangereuse, & une espece de monotonie, qui la rend quelquefois ennuyeuse. Au surplus, des traits de morale assez délicats sont mêlés dans cet ouvrage avec

(u) Vie du Camoëns par M. de Peron de Castera.

(x) Mort à Lisbonne en 1735.

des traits ſatyriques, vifs, enjoués, & ſouvent très-piquants (y).

POESIE. Les François.

La *Franciade* de Ronſard nuiſit à ſa réputation. Outre l'impropriété des termes, le ſtyle en eſt dur & ſec. D'ailleurs ce Poëte compoſa cette piece en vers communs, ſe perſuadant fauſſement qu'ils ſentent moins la proſe que les alexandrins : mais l'oreille le condamne, dit un excellent Grammairien (z), & l'expérience nous apprend que les quatre premieres ſyllabes du vers commun ſe rencontrent plus ſouvent dans la proſe que les ſix premieres ſyllabes du vers alexandrin. Le premier de ces défauts de Ronſard lui eſt commun avec du Bartas : ſa dureté de ſtyle a paſſé long-temps après dans la *Pucelle* de Chapelain : cet ouvrage ſeroit parfait, au jugement de M. Huet, ſi l'exacte obſervation des regles pouvoit tenir lieu de génie dans la compoſition du Poëme héroïque.

1656.

Le *Clovis* de Deſmarets excellent pour la conſtitution du ſujet, & pour les

(y) C'eſt le jugement du nouvel éditeur de cette piece.

(z) Vaugelas dans ſes Remarques ſur la langue françoiſe.

POESIE.

mœurs, n'a nuls ſentiments qui intéreſſent, nulles images qui ſoient naturelles. Le vrai eſt la baſe de la poéſie, & le vrai ne ſe trouve point hors de la nature.

M. Peliſſon, dans *Eurimedon* (a), peignit ſes propres avantures ſous le nom de ſon héros. Si ce Poëme n'eſt pas ſans défaut du côté de la conſtitution, il renferme en détail de grandes beautés. M. Perrault vint enſuite, & admirateur paſſionné des modernes, il fit aux anciens une guerre que la prévention fit naître, & que l'entêtement ſoutint. L'attaque la plus forte fut contre Homere. Ce pere des Poëtes étoit en poſſeſſion du premier rang depuis pluſieurs ſiecles : Floridus Sabinus le lui diſputa, & Jules Scaliger trop fidele imitateur de ce hardi critique, donna ſans ménagement la ſupériorité à l'auteur de l'Enéïde ſur l'auteur de l'Iliade. Le Pere Rapin, Jéſuite, ne fut pas plus équitable dans la comparaiſon qu'il fit de ces deux Poëtes, & M. Perrault marchant ſur les pas de ces cenſeurs, alla encore plus loin ; il n'épargna ni Ho-

(a) Poëme héroïque en cinq chants, imprimé à Paris en 1735.

mere, ni tout ce qu'il y eut dans l'antiquité d'écrivains célebres. Ce nouveau Zoïle voulut, à quelque prix que ce fût, dégrader ces grands hommes, & les mettre au niveau des Poëtes modernes les moins estimables, dans son Poëme du *Siecle de Louis le Grand*, & dans ses *Paralleles des anciens & des modernes*. Les anciens trouverent néanmoins de zélés défenseurs. M. Huet fit une belle apologie des Poëmes d'Homere, dans une lettre qu'il adressa à leur adversaire le 18 d'Octobre 1692. M. Racine vengea l'outrage fait à Euripide par l'Auteur des Paralleles, dans sa préface sur l'Iphigenie, & M. de la Fontaine, dans une Epître à l'Evêque d'Avranches, rendit aux anciens la vénération qui leur étoit due. On vit ensuite M. l'Abbé Regnier parer avec succès les coups portés à Homere, (Dissertation sur quelques endroits de l'Iliade,) & M. Despréaux justifier Pindare dans ses Réflexions sur Longin. Perrault n'eut qu'un seul second qui pût lui faire honneur. M. de Fontenelle prit aussi le parti des modernes contre les anciens, (Digression sur les Modernes). La querelle s'assoupit : mais le calme ne dura pas.

POESIE.

On prit de nouveau les armes, d'abord contre le ſeul Homere. Ce Poëte eut ſous ſes drapeaux l'illuſtre Madame Dacier, ſuivie d'un grand nombre de ſavants, & il eut en même-temps, ſinon pour ennemi, du moins pour rival le célebre M. de la Motte, ſoutenu par l'Abbé Terraſſon, l'Abbé de Pons, & quelques autres, qui crurent devoir cacher leurs noms. Il y avoit peu de proportion entre les deux partis. La cauſe de Madame Dacier eut l'avantage; & rien n'auroit manqué à la gloire de cette Dame, ſi elle avoit imité la douceur, la modération & la politeſſe de M. de la Motte.

M. de Cambray en publiant ſon Télemaque fit voir qu'on pouvoit tenter d'égaler les anciens; il ne manque à cet excellent ouvrage que la verſification, s'il eſt vrai que la rime ſoit eſſentielle à l'Epopée. La fiction en eſt l'ame: mais il eſt difficile de l'aſſortir à nos mœurs, & d'y mettre les bornes que la religion demande. M. de Voltaire les a reſpectées dans ſa Henriade, & il a pu avec bienſéance unir la diſcorde avec la politique, introduire S. LOUIS pour protéger HENRI IV.

& mettre ſur la ſcene le Fanatiſme, pour armer Jacques Clément.

POESIE.

Jamais la poéſie ne s'eſt montrée en notre langue avec plus de parure & de pompe, que dans l'*Aurelia*, ou, l'*Orleans délivré* (b) d'un auteur anonime. La ſingularité de cet ouvrage eſt plus dans les détails, & dans le ſtyle, que dans le deſſein, & dans le fond des choſes. Parmi un nombre exceſſif d'épithetes, d'images, de figures, domine la comparaiſon ſi chérie des anciens, mais peu aſſortie à notre goût (c).

Voici une eſpece de poëme d'un genre différent, le voyage merveilleux du Prince Fanferedin dans la Romancie, critique moitié ironique & moitié ſérieuſe des romans. Rien ne ſeroit plus ingénieux que cet ouvrage, ſi ſon auteur, comme on l'a judicieuſement obſervé, avoit ſuivi la regle établie par les maîtres de l'art (d), que lorſqu'on a commencé par un certain genre d'allégorie, on doit le continuer, & ne pas

(b) Poëme en proſe poétique diviſe en 12 chants.

(c) Journal des Savants, Novembre 1738.

(d) *Quintil. Inſt. Orat. lib.* 8. *cap.* 5.

POESIE. Romans.

l'interrompre tout d'un coup par une image différente (e).

Il eſt évident que les Amadis, & les autres Romans de cette ſorte, ne ſauroient entrer dans la claſſe des Poëmes épiques: le merveilleux n'y manque pas; mais leurs fictions ſont ſans vraiſemblance. D'ailleurs il ſeroit malaiſé d'y trouver ce que l'on peut appeller *poéſie de ſtyle :* c'eſt pourtant ce qui conſtitue tout poëme, même en proſe, & qui en eſt comme l'ame.

Le génie des Anglois eſt propre à l'Epopée: Milton (f) eſt leur Homere, & *le Paradis perdu* leur Iliade. L'idée de ce poëme eſt neuve: un air impérieux y regne: on y trouve beaucoup d'invention, de force, d'harmonie & de cadence, & une imitation heureuſe des meilleurs Poëtes Grecs, Romains, & Italiens. Quoique ce poëme eut coûte à ſon auteur neuf années de travail, il fut long-temps négligé en Angleterre: ce ne fut qu'après la mort de Milton que le Lord Sommers, le Docteur Atterbury & enſuite M. Addiſſon,

(e) Journal des Savants, Juillet 1735.

(f) Il naquit à Londres en 1608, & mourut en 1674.

donnerent de la réputation au Poëte & à ſon ouvrage. En France on fut ſurpris de trouver une ſi grande fertilité dans un fonds auſſi ſtérile que celui que Milton avoit choiſi ; on admira le brillant des images & la magnificence des ornements ; mais d'un autre côté, on cenſura avec fondement la ſingularité des idées, le défaut de naturel & de vraiſemblance, la liberté que ſe donne une imagination peu réglée & la diſproportion des images avec la majeſté du ſujet. Ces images, au jugement du Chevalier de Ramſay, (lettre à M. Racine) ſont ſouvent rampantes ; le plan philoſophique du poëme, n'égale pas le génie ſublime du Poëte, ni l'ordonnance ſymmetrique l'eſprit créateur de Milton. „ Milton (ajoute ce judicieux critique) „ dégrada ſon ouvrage par les injures „ puériles & inſenſées qu'il vomit contre „ l'Egliſe Romaine, auſſi-bien que par le „ plan borné & retréci qu'il donna de la „ Providence & de l'amour univerſel de „ Dieu pour ſes créatures „. Le Paradis perdu fut bien-tôt ſuivi du Paradis reconquis. Dans ce ſecond Poëme on ne voit pas, à la vérité, ce merveilleux outré qui domine dans le premier &

POESIE.

que la raiſon déſavoue ; mais on ne trouve aucun rapport entre le titre du Poëme & le ſujet. Le titre annonce la conquête du Paradis ,. & on ne voit dans tout l'ouvrage que les tentations de Jeſus-Chriſt au déſert, ſans aucune liaiſon de ces tentations avec cette conquête. Ces Poëmes ne nous ſont connus que par les traductions de M. Dupré de Saint-Maur, & du Pere de Mareuil, Jéſuite. Nul Poëme épique ne ſucceda en Angleterre à ceux de Milton. C'eſt ſans fondement que les Anglois donnent ce nom au Leonidas de M. Glover, piece qui, ſelon M. Prevot (1), n'eſt qu'une relation en vers de l'entrepriſe des Perſes, & de la vigoureuſe réſiſtance des Grecs au Pas des Thermopiles (2).

Garth dans ſon *Diſpenſary* [g] ſe propoſa un modele moins noble, mais peut-être plus difficile à imiter, du moins plus convenable à ſa profeſſion : car il étoit Médecin ; & ſon ouvrage a pour objet une bataille des Médecins

(1) Pour & Contre, tom. 13.
(2) M. Goujet *ubi ſuprà*.
(g) Petit Poëme en ſix chants dans le goût du Lutrin de Deſpréaux.

& des Apoticaires ; & dans un tel combat il eſt aiſé de deviner de quel côté eſt la victoire.

POESIE.

M. Pope dans ſes œuvres poétiques eſt harmonieux, délicat, nerveux, profond. L'élevation de l'eſprit n'exclut pas en lui la juſteſſe du diſcernement, & la ſolidité du bon ſens. Génie ſupérieur, il ne s'affranchit jamais des regles communes. Les deux ouvrages de M. Pope les plus conſidérables ſont deux Poëmes didactiques, intitulés : *Eſſai ſur la Critique* & *Eſſai ſur l'Homme*. Dans le premier le Poëte donne des regles pour l'examen des ouvrages d'eſprit & pour leur compoſition. Dans le ſecond le Poëte, ſelon M. l'Abbé du Reſnel, établit des principes propres à nous porter à la pratique de nos devoirs par rapport à Dieu & par rapport à nous-mêmes. Mais comme ces principes ſont tirés d'une métaphyſique ſubtile, aſſortie au génie anglois, pluſieurs ont cru que l'eſſai ſur l'homme contenoit un ſyſtême qui avoit quelque choſe de dur, & même de contraire aux idées que la religion nous donne. Les défenſeurs de Pope furent réduits à convenir que l'on abuſoit de ſon ſyſtême, en ſoutenant

POESIE.

néanmoins qu'on l'entendoit mal, & M. de Ramſay dans ſa lettre à M. Racine en donna, en peu de mots, une explication lumineuſe & conforme à la religion, qu'il aſſura que l'auteur ne déſavoueroit pas. Du reſte, quoique l'eſſai ſur l'homme ſoit diviſé en quatre Epîtres, il ne laiſſe pas d'être un poëme régulier, dont les parties parfaitement liées forment un ſeul tout.

Enfin Mme. Elizabeth Rovve de From s'eſt élevée au-deſſus de ſon ſexe dans l'*Hiſtoire de Joſeph*, poëme (h) peu connu en France, mais fort priſé en Angleterre.

POEME DRAMATIQUE.

NOUS avons vu que l'Epopée raconte, & que le Drame agit. Mais l'action du Drame eſt ou illuſtre, ou commune; ſes perſonnages ſont ou des Princes, ou des Bourgeois; & c'eſt ce qui fait les deux genres du poëme Dramatique, la tragédie, & la Comédie.

(h) Poëme en huit livres, imprimé à Londres en 1736.

L'une & l'autre se servit du vers ïambe si propre pour le Dialogue. L'une & l'autre tira son origine de la Grece.

POESIE.

TRAGÉDIE.

Les Grecs

LA Tragédie ne fut d'abord qu'un simple choeur qui chantoit en dansant, les louanges de Bacchus. Thespis [i] promena par les Bourgs de l'Attique dans un tombereau cette troupe barbouillée de lie. Il jetta dans le Chœur un personnage, qui pour le délasser récitoit une avanture de quelque Héros. C'est ce récit qui dans la suite fit inventer les sujets des Tragédies.

Eschyle (k) donna à ses Acteurs des brodequins & un masque plus honnête : il les fit monter sur un Théatre, & leur fit jouer des rolles plus grands & plus nobles (l).

Sophocle (m) & Euripide (n) aug-

(i) Il vivoit du temps de Solon & de Pisistrate.

(k) Il naquit la premiere année de la 60. Olympiade.

(l) *Horat. de Arte Poëtica.*

(m) Né la seconde année de la 71. Olympiade.

(n) La premiere de la 75.

POESIE. menterent la pompe; perfectionnerent le poëme, ſurent intéreſſer le Chœur dans toute l'action (o).

On peut renfermer la Tragédie Greque dans les cinquante années qui ſuivirent l'expédition de Xerxés. C'eſt l'époque des beaux arts de la Grece. Les ſciences & les arts y furent portés au plus haut degré de perfection : avant & après ce n'eſt que mauvais goût, ou ignorance. N'en cherchons pas d'autre cauſe que dans l'émulation qu'allumoient parmi les beaux eſprits, & les artiſants habiles, les diſtinctions & les récompenſes qui leur étoient propoſées. Je le remarque particuliérement pour la Tragédie. Cimon ayant reporté les os de Théſée, les Athéniens établirent à cette occaſion un combat littéraire entre les Poëtes tragiques; au lieu du bouc qui étoit anciennement le prix du meilleur chantre le vainqueur reçut une récompenſe honorable au milieu des applaudiſſements de toute l'aſſemblée. La couronne fut ſouvent adjugée à Eſchyle qui faiſoit l'honneur de la Scene.

Sophocle encore tout jeune entra dans

(o) Deſpréaux, Art poétique, chant. 3.

POESIE.

la lice, & ayant donné ſa premiere piece, il l'emporta ſur ſon concurrent au jugement de Cimon ? ainſi ce nouveau Tragique s'empara du Théatre, ou plutôt il le partagea avec Euripide ; car Eſchyle l'avoit abandonné, & accablé de douleur il s'étoit retiré en Sicile. Arrêtons-nous un peu ſur ces trois Poëtes, & examinons leurs différents caracteres.

Eſchyle a de l'élévation, & des idées tout-à-fait nobles ; mais dans ſes Poëmes l'enflure prend ſouvent la place de la grandeur. Il n'a point d'ordre ¶ : ſes images ſont marquées par de trop grands traits, ſes fictions ſont prodigieuſes, ſes perſonnages monſtrueux : la répréſentation de ſes *Euménides* étoit ſi affreuſe, que l'effroi qu'elle cauſa fit mourir des enfants, & fit bleſſer des femmes enceintes (p). Du reſte, on ne ſauroit douter qu'Eſchyle, qui le premier des Grecs donna une forme réguliere à la Tragédie : n'ait pris d'Homere l'idée de ce poëme, puiſqu'il convenoit lui-

¶ Ariſtoph. nuées, Act. 5. Sc. 2.
Quintil. lib. 10. *cap.* 1.
Longin, Subl. ch. 13.

(p) M. Boindin, Diſſert. ſur les Maſques des anciens, tome IV. des Mémoires de l'Académie des Belles Lettres.

POESIE.

même que toutes ses pieces n'étoient que des reliefs des festins étalés dans l'Iliade & dans l'Odissée.

Euripide excelle à exprimer l'amour, & la fureur : il est tendre, passionné & pathétique. Son Andromaque fit une si forte impression sur les Abdérides, qu'ils furent tous atteints d'une espece de folie, causée par le trouble que la représentation de cette piece avoit jeté dans leur imagination [q] : quoique Euripide, dit Longin [r], ne soit pas naturellement porté au grand, il ne laisse pas d'être élevé quand le sujet le demande, & il est heureux à donner aux pensées les plus communes, ce tour d'expression qui les rend sublimes [s]. Du reste, la morale de ce Poëte est fort belle : il l'avoit probablement puisée dans les entretiens de Socrate son intime ami. De-là cette fermeté d'ame, qui dans une Tragédie intitulée *Palamede* lui fit reprocher aux Athéniens le crime qu'ils avoient commis en condamnant légérement le plus homme de bien qui fût alors : car Palamede, ainsi que Socrate,

(q) *Lucianus de rat. scrib. Hist.*
(r) *Loc. cit.*
(s) Longin, Subl. ch. 32.

avoit

avoit été accablé par une noire calomnie.

Sophocle peint les choſes avec les couleurs qui leur ſont propres ; nul n'a mieux fait jouer ces deux grands reſſorts du Poëme Tragique, la terreur & la pitié : c'eſt par là que l'Œdipe eſt le modele le plus achevé [t], & la piece la plus réguliere de toute l'Antiquité dans le genre dramatique : en général le vrai caractere de Sophocle conſiſte à repréſenter l'homme tel qu'il devroit être, en le peignant ce qu'il eſt ; & à embellir tous ſes portraits en conſervant les mœurs qu'il a voulu donner à ſes perſonnages.

Tous ces Poëtes ne ſe contentoient pas de plaire ; ils cherchoient à inſtruire. Dans cette vue ils n'employoient les paſſions que pour les guérir ; l'épouvante qu'ils jetoient dans les eſprits, les larmes qu'ils faiſoient répandre n'avoient pour but que de prémunir les ſpectateurs contre les vaines frayeurs & contre les ſottes compaſſions. Ce poëme tomba enſuite chez les Grecs, & tous ceux qui parurent ſur la Scene, comme Ly-

(t) Poétique d'Ariſtote, ch. 15.

POESIE.
Les Romains.

cophron & Sositée, ne purent soutenir la dignité du Cothurne.

Les Romains connurent assez tard la Tragédie; après les guerres Puniques ils se mirent à lire Eschyle & Sophocle, & ils essayerent de les imiter. Livius Andronicus, Accius, & Pacuve furent les premiers Poëtes Tragiques que l'on vit à Rome. Horace [v] ne donne à Livius que la gloire de l'invention, & il reconnoît que Pacuve est le plus docte de ces Poëtes, & Accius le plus sublime. Le goût que les Romains prirent pour la Comédie fit négliger la Tragédie pendant quelque temps: mais il fallut y revenir, & les plus grands Seigneurs ne dédaignerent pas ce genre d'écrire; les anciens Grammairiens (x) ont conservé les noms du Thyeste de Gracchus, de l'Alcméon de Cattulle, de l'Adraste de César, de l'Ajax d'Auguste, de l'Octavie de Mécénas, de la Médée d'Ovide. Toutes ces tragédies se sont perdues; & probablement il n'y a pas lieu de les regretter: le caractere d'Asinius peut nous dévoiler le caractere de ces Poëtes. Asinius, dit un Ancien (y), qui a vu la fin

(v) *Lib. 2. Epist. 1.*
(x) Censorin, Festus, Priscien, &c.
(y) *Dialog. de Oratoribus.*

d'Auguſte, paroît s'être formé ſur Accius & Pacuve dans ſes tragédies ; tant il eſt ſec & décharné. Le Caton & le Thyeſte de Maternus, qui vivoit ſous Veſpaſien, ne nous ſont connus que par le Dialogue ſur les Orateurs. Quintilien ſe contente de donner le titre de Prince des Poëtes Tragiques à Pomponius Secundus. Mais nous avons les pieces de Séneque, ſoit que nous les tenions de Séneque le pere, comme quelques-uns le prétendent, ou du Philoſophe, ſuivant l'opinion commune. Quoiqu'il en ſoit, ſi les Savants ne ſont pas d'accord ſur l'Auteur de ces pieces, ils y trouvent tous des endroits pleins de feu & de vivacité, où l'on cherche ſouvent le bon ſens, & où manque la juſteſſe ; & ils conviennent que Séneque parleroit bien, s'il parloit naturellement. Longtemps après ce Tragique, & ſous l'empire de Conſtance, un Egyptien nommé Andronicus travailloit pour le Théatre.

Les Jeux Scéniques faiſant partie du culte des faux Dieux, ces Spectacles ceſſerent après l'abolition du Paganiſme. Dans la ſuite, la Réligion fit revivre ce que l'horreur pour l'Idolâtrie

POESIE.

avoit enſeveli dans l'oubli. Les Moines ſeuls dépoſitaires de la Littérature, firent des tragédies latines : les Saints furent leurs Héros : ce génie clauſtral paroît dans quatre Tragédies de S. Nicolas, qui ſont dans un manuſcrit : les ſcenes ſont diviſées en quatrains, & notées en plain-chant, auſſi bien que le chœur qui termine chaque piece. Comme ces quatre repréſentations ne pouvoient durer que l'eſpace de deux heures, on croit que ces quatre morceaux détachés étoient des actes différents de la même Tragédie [z]. On ne vit ce Poëme en langue vulgaire qu'à la ſuite des beaux arts que la barbarie des peuples du Nord avoit fait éclipſer pendant pluſieurs ſiecles.

Les Italiens.

Le Triſſin fut le premier des Italiens qui compoſa des pieces dramatique, & ſa Sophoniſbe qui fut jouée à Rome ſous le pontificat de Leon X. combla d'honneur ce Poëte. Il n'eut pour ſucceſſeurs que le Cynthio de l'Académie des *Affidati* de Pavie, Speron Speroni, & le Taſſe. On fait peu de cas des Tragédies du premier : celle du ſecond

(z) Mercure de France, Avril 1735, page 698.

intitulée Canacée a eu ses partisants ; & le Torismond du Tasse est le plus imparfait de ses ouvrages ; au jugement du Tasse même. Quoique le sujet en paroisse tiré de l'Histoire des Goths, dit M. l'Abbé Goujet, (Tome 8. de la Bibl. Franç.) Il est certain qu'il est fabuleux & de l'invention de l'Auteur. Cette Tragédie fut imprimée à Mantoue dès 1577. Dans le temps que le Tasse, dont les malheurs sont fort connus, s'étoit livré à la mélancolie, & c'est peut-être la principale cause de la foiblesse de cette piece. Je ne crois pas que durant le cours du dix-septieme siecle, il ait paru en Italie plus de trente Tragédies, autres que des Opéra. Chaque Nation imprime son caractere au Poëme Tragique ; les Italiens donnent à leurs personnages un air de déclamateurs : mais la *Merope* de M. Maffeï annonce la future splendeur du Théatre Italien [a].

La noble simplicité du Théatre d'Athenes se retrouve dans cette piece. L'intrigue est naturelle, les scenes animées & ingénieusement liées, le langage no-

(a) Le Pere Marsy, *Templ. Tragœdiæ.*

POESIE.

ble, les personnages intéressants. Tout y retrace la belle Antiquité. La premiere édition de la Merope est de l'année 1710.

Les Espagnols.

Les Espagnols ne font paroître sur la scene que des cavaliers amoureux : c'est par eux que les héros de l'antiquité ont commencé à jouer le rolle d'amants. Au surplus, le théatre espagnol seroit plus majestueux, s'il avoit moins de faste (b).

M. l'Abbé Goujet a judicieusement observé que les Espagnols ne font point de Tragédies. Ce n'est pas, dit-il, que plusieurs de leurs ouvrages ne portent ce titre, mais ils ne le meritent point. La *Celestine*, l'ingénieuse *Helene*, & quelques autres ne peuvent passer tout au plus que pour des Romans en Dialogues.

Les Anglois.

Les Anglois par la qualité de leur tempérament aiment les choses atroces, & se plaisent à ensanglanter le Théatre ; leur langue est très-propre pour le tragique. On ne le doit pas chercher au delà du regne d'Elizabeth. Johnson, qui vivoit alors, a écrit un grand nombre de Tragédies : c'étoit un Auteur laborieux, mais d'une élévation d'esprit

(b) *Olli majestas inerat, si fastus abesset.* Ibid.

POESIE.

médiocre. Fletcher & Beaumont, qui travailloient ensemble, firent cinquante trois pieces de Théatre: l'un avoit plus d'esprit, l'autre plus de science, & de jugement: réunissez ces qualités, vous aurez un tragique accompli. Sakespear formé par la seule Nature s'en écarta toutefois par l'inégalité de son caractere. Lorsqu'il est beau, il l'est au suprême degré: mais ces beautés qui ne doivent rien à l'Art, sont bien rares; & de là vient qu'il n'y a pas une seule de ses pieces qui soit supportable. Ce Poëte ne connoît ni l'unité de lieu, ni l'unité d'action: il ne met point de bornes à l'étendue de son sujet: il néglige la vraisemblance dans les scenes terribles qu'il étale: il n'a nulle attention à ne faire entrer que des personnages héroïques dans ses Tragédies: & quelles Tragédies encore? Peut-on donner ce nom à un assemblage de bas comique & de traits sublimes, de situations peintes en grand, & d'incidents qui sentent la farce? [Préface du Théâtre Anglois.] Mais connoissant à fond le caractere de sa Nation, il commande aux passions avec empire; & jamais empire ne fut plus absolu: s'il ensanglante la scene, c'est pour réveil-

POESIE.

ler des ſpectateurs, qu'une intrigue ſuivie auroit engourdi & jeté dans la rêverie. [M. Riccoboni.] Addiſon plus égal épuiſa tous les ſecrets de l'art : ils brillent dans la fameuſe Tragédie de *Caton* de cet illuſtre Poëte.

Le langage des Hollandois eſt trop groſſier pour un poëme, qui demande tant de nobleſſe. Le gros de la Nation connoît peu les regles, & les Savants qui ſe ſont appliqués à cette ſorte de poéſie, l'ont fait en latin. Les autres frappés de l'éclat de nos Tragédies, les tournent en leur langue : témoin le *Brutus* de M. de Voltaire, que M. Havercamp a traduit en Hollandois.

Les François.

Etienne Jodelle enrichit le premier notre langue du poëme tragique : il fit deux tragédies, *Cléopatre* & *Didon.* Aprés lui, Jean de la Péruſe fit pluſieurs tragédies qui lui acquirent beaucoup de gloire ; & Robert Garnier les ſurpaſſa tous deux : voilà le premier âge, & comme l'enfance du Drame françois : quelques Poëtes qui vinrent enſuite, furent, pour ainſi parler, le crépuſcule qui annonça le lever de la grande Poëſie théatrale. Mairet fut le premier qui prit ſoin de diſpoſer l'action : il

ouvrit le chemin aux ouvrages réguliers par ſa *Silvanire* ; & il ramena la majeſté de la tragédie dans ſa *Sophoniſbe* (c) Rotrou orna le Théatre François de ſon *Venceſlas*, & de pluſieurs autres pieces: il ſeroit allé bien loin, ſi une mort prématurée ne l'avoit enlevé à la République des Lettres (d). M. de Scudery donna un peu après ſa tragédie de *la mort de Céſar* ; Poëme, dit un bel eſprit (e), que la force des penſées, & la magnificence des vers rendent digne de la majeſté de l'ancienne Rome.

POESIE.

Corneille paroiſſoit alors, & il étala ſur la ſcene des beautés juſques-là inconnues ; il s'acommoda d'abord dans *Clitandre* au goût de ſon ſiecle : puis dans *Médée* il prit tout à coup l'eſſor, & s'éleva plus haut dans le *Cid*, dont le ſujet eſt emprunté de Guillermo de Caſtro, mais infiniment embelli. Envain Scudery par un Poëme plus régulier, mais très-médiocre (f), appuyé d'ailleurs de la protection d'un grand

1632.

1636.

(c) Diſcours de la Tragédie par Sarraſin.
(d) Il mourut à trente-cinq ans d'une maladie épidémique.
(e) Sarraſin, *loc. cit.*
(f) L'amour tyrannique.

POESIE.

Miniſtre (g) voulut enlever à Corneille une partie des ſuffrages; cet illuſtre Poëte ne repouſſa les traits de ſon adverſaire que par de nouveaux prodiges, & paſſant de bien loin les bornes communes, il continna à ſe diſtinguer par des chefs-d'œuvres; il fit *les Horaces*, & il monta dans *Cinna*, & dans *Polieucte* jusqu'au tragique le plus ſublime. En vain la critique dédaigneuſe voulut fermer les yeux ſur la beauté de Polieucte; en vain l'Hôtel de Rambouillet, juge ſouverain des ouvrages de l'eſprit, refuſa ſon approbation à cette piece admirable; elle a toujours été regardée comme une des plus parfaites de ſon Auteur. *Pompée* vint enſuite, puis *Rhodogune* que Corneille aimoit d'un amour de préférence. Ce Poëte incomparable quittant le chemin battu, s'étoit ouvert une nouvelle route au merveilleux. Il avoit puiſé dans Tite-Live, dans Dion, dans Plutarque, dans Lucain, dans Séneque les nobles idées de la grandeur romaine; plein de ces Auteurs, il avoit inventé un certain genre de tragédie inconnu à Ariſtote, & ſe mettant au-deſſus des

1641.
1643.
1644.
1646.

(g) M. le Cardinal de Richelieu.

POESIE.

regles de ce Philoſophe, il avoit moins ſongé à émouvoir la pitié & la terreur, qu'à exciter par la ſublimité des penſées, & par la beauté des ſentiments cette admiration qui touche l'ame, qui ravit l'eſprit, qui éleve le courage (h).

Corneille fit dans ce goût ſes plus belles pieces, qui furent comme le midi de ſa poéſie. A celles-ci ſuccéderent *Théodore*, & *Pertharite*, qui furent peu eſtimées. Malgré ce mauvais ſuccès, ce grand homme dans ſon *Oedipe* oſa joûter contre Sophocle : le combat étoit trop inégal. MM. de Voltaire & de la Motte ont oſé à leur tour ſe meſurer avec Corneille : Œdipe a encore été le champ de bataille, & perſonne n'ignore quel a été le vainqueur. Vers le même temps parut *Héraclius*, que quelques-uns ont pris ſans fondement pour une copie d'une piece de Calderon ; puis *Sertorius* & *Othon*, où regne une certaine dureté & ſéchereſſe de ſtyle. *Attila* ſuivit Othon : *Sophonisbe* cauſa une querelle littéraire, qui enfanta pluſieurs écrits : divers auteurs, moins amis de Mairet, qu'ennemis de Corneille, l'accablerent

(h) Lettre de M. Deſpréaux à M. Perrault.

POESIE.

d'injures. Ce fut par *Agésilas*, *Bérénice*, *Pulchérie*, & *Surena* que ce grand homme finit sa carriere. Ces dernieres pieces sont fort foibles, quoiqu'elles aient leurs beautés : après tout, elles partent d'un vieillard ; mais ce vieillard est Corneille : on le retrouve même presque aussi grand que dans le Cid en bien des endroits de sa Pulchérie : le début en est magnifique : le cinquieme acte est admirable (i).

En ce temps-là l'ingénieux M. Racine commençoit à s'établir sur le Théatre. Son coup d'essai fut la *Thébaide*, qu'il traita dans le goût de Corneille : mais étant né pour servir lui-même de modele, il quitta bientôt cette maniere, & dans le dessein de plaire il étudia le caractere de son siecle. La lecture des Romans avoit tourné les esprits du côté de la tendresse ; des sentiments vifs, & passionnés ; une diction pure, & élégante ; une peinture naturelle, & pleine d'agréments ; des portraits que le cœur avouoit ne pouvoient manquer de plaire aux femmes, dont le jugement est d'un si grand poids sur notre théatre. C'est

(i) Remarques de M. Jolly sur Corneille, de l'édition de 1738.

POESIE.

la route que prit M. Racine, & c'eſt en quoi il excella, heureux toutefois ſi ſon talent d'intéreſſer & d'attendrir ne ſe fût exercé que ſur des ſujets où il pût toucher les cœurs ſans les allarmer. Il donna ſon *Alexandre*, & cette piece quoiqu'improuvée par Corneille, charma tout Paris. Il la fit lorſqu'il trouvoit une facilité étonnante à faire ſes vers; inſtruit depuis par M. Deſpréaux, il porta la Tragédie à un point de perfection, qui manquoit à ſes premieres pieces; à peine avoit-il trente ans, qu'il fit revivre dans l'*Andromaque* ces paſſions favorites des Anciens, la Terreur & la Pitié. On admira dans cette piece le caractere d'une épouſe fidelle, & d'une mere tendre, un ſtyle noble ſans affectation, & ſimple ſans baſſeſſe. Cette Tragédie ſeroit parfaite, ſi le déſeſpoir d'Oreſte, les emportements d'Hermione, les incertitudes de Pyrrhus n'en terniſſoient la beauté. Un Poëme où tout doit être ſublime ne doit pas peindre nos foibleſſes, ni donner l'image de l'homme, au lieu de celle du héros (k). Racine dégrada Titus dans ſa *Bérénice*, en don-

1670.

(k) Réflexions ſur l'Andromaque, tome 10. des Mémoires de Littérature, &c.

POESIE.

nant à ce Prince un caractere mol & efféminé, & il fit trop d'honneur à Junie, qu'il peignit dans *Britannicus* comme une fille vertueuse. *Bajaseth* n'étoit pas dans un assez grand éloignement pour se faire admirer autant qu'il le méritoit; l'Auteur de ce Poëme fut plus heureux dans *Mithridate* : s'il respecta Sophocle, il luta contre Euripide, & l'Iphigénie du moderne ne fut nullement inférieure à l'Iphigénie de l'Ancien. Une piece n'est parfaite que par l'exacte observation des regles : *Phedre* en est la preuve. Si toutes nos Tragédies lui ressembloient, elles seroient moins contraires aux bonnes mœurs. Que la vertu y est aimable ! que le vice y est affreux ! Mais quelle grandeur, quelle sublimité dans *Athalie* ! les figures y sont hardies, les sentiments élevés, les images pompeuses : on y reconnoît par tout l'éloquence mâle des divines Ecritures.

Racine imita les Anciens dans le style plus que dans le fond des choses ; & Corneille dans le fond des choses plus que dans le style : le premier suivit leurs traces d'une maniere nouvelle, le second s'ouvrit une route qui leur étoit inconnuë : celui-là comme un Cigne

tantôt plane, tantôt s'éleve, tantôt s'abbaisse à propos, avec une grace qui ne convient qu'à lui; celui-ci comme un Aigle s'élance jusqu'aux nuës par la sublimité & par la rapidité de son vol (l).

Les successeurs du grand Corneille donnerent plusieurs pieces de théatre: Calprenede, le Comte d'Essex, & la mort de Mithridate; Desfontaines, Belizaire; Chevreau, le Mariage du Cid; le Vayer, Manlius; Boyer, Tiridate; la Chapelle, Zaïde, & Cléopatre, &c. M. Brueys par un mêlange assez bizarre, allia la profession d'Avocat & celle de Théologien & de Controversiste, avec la profession de Poëte Tragique; & en cette derniere qualité, il composa Gabinie, Asba, & Lysimacus. M. de Campistron, Marquis de Penango dans le Montferrat, fit sept Tragédies d'une beauté supérieure à celle des pieces de théatre qui avoient paru depuis Corneille & Racine. Virginie fut le coup d'essai de Campistron. [m]. Arminius suivit Virginie. Andronic eut un succès prodigieux; aussi est-ce sa plus belle

(l) Le Pere Brumoi, théatre des Grecs.

(m) Il mourut à Toulouse en 1723, âgé de 67. ans.

POESIE.

piece. Alcibiade, où les vers ſont admirables, où les penſées ſont nobles, mais où les caracteres ne ſont pas ſi bien ſoutenus que dans l'Andronic, parut ſur la ſcene vers le même temps. Phocion & Adrien vinrent enſuite; & Tiridate, excellente piece, termina la carriere du Poëte [n]. Ces années dernieres, le Chevalier Pellegrin a fait jouer ſa Pelopée, M. de Voltaire ſon Adelaïde, & M. Richer ſon Sabinus : ici la verſification eſt bien foible, parce qu'elle eſt trop négligée ; mais la terreur & la pitié ſont excités avec art. C'eſt un bon fond de Poëme Dramatique, celui-ci eſt conduit avec beaucoup de ſageſſe.

1733.
1734.

Les Chinois.

Il n'en eſt pas de même du Drame Chinois. Il eſt d'un goût fort différent du nôtre. On peut en juger par la Tragédie intitulée le petit Orphelin, que le Pere du Halde nous a donnée [o] d'après la traduction du Pere de Prémare. Cette piece eſt entre-mêlée de chants, placés dans les endroits où il s'agit d'exprimer quelque grand mouvement de l'ame : la regle des trois uni-

(n) Mémoires du Pere Nicéron, tome 25.
(o) Tome. 3.

tés

tés n'y eſt pas obſervée : c'eſt une hiſtoire miſe en dialogue, dont les différentes parties ſont autant de ſcenes détachées, qui n'ont d'autre liaiſon que celle qu'ont entr'elles les actions particulieres expoſées par la ſuite de cette hiſtoire. Il s'agit dans cette tragédie informe des avantures d'un enfant depuis ſa naiſſance juſqu'à ce qu'il eût vengé ſes parents : ainſi l'action de la piece dure environ vingt ans.

POESIE.

COMEDIE.

à Athênes

LEs Athéniens naturellement railleurs inventerent la Comédie après qu'Eſchyle eut perfectionné la Tragédie (a). Ce poëme eſt une imitation du ridicule des hommes, & la fin qu'il ſe propoſe eſt de nous rendre plus utiles à la ſocieté, en nous corrigeant des défauts qu'il joue. Eupolis, Cratinus, & Ariſtophane, les premiers comiques qui ſe ſoient rendus célebres, parurent en même-temps pendant la guerre du Péloponeſe, & ils ſe donnerent la liberté de peindre au naturel dans leurs vers tout

(a) *Horat. de Arte Poët. lib.* 1. *Sat.* 4. *init.*

POESIE.

ce qu'ils connoiſſoient de ſcélérats. Non contents de reprendre les particuliers, ils n'épargnerent ni les premiers Magiſtrats, ni les généraux d'armée. Cleon, Lamachus, Pericles, & Alcibiade furent joués tour à tour. Ariſtophane en montant ſur le théatre éluda les deſſeins pernicieux des uns, il rendit les autres ſuſpects, & prévint par-là l'oppreſſion de ſa patrie. Il n'eſt pas étonnant qu'un peuple jaloux de ſon autorité ſaisît des avis ſi conformes à ſon inclination, aſſaiſonnés d'ailleurs de ce que l'Atticiſme avoit de plus délicat. Ce que j'admire, c'eſt que ce même peuple ſi fier & ſi intraitable ſouffrît patiemment que ce Poëte attaquât la république en corps, l'avertît de ſon devoir, & lui reprochât ſes fautes avec une liberté qui nous paroîtroit aujourd'hui très-dure. Il n'eſt pas moins ſurprenant qu'un peuple religieux à l'excès entendît raillerie au ſujet de ſes Dieux, qu'Ariſtophane tourne en ridicule, & joue d'une maniere ſanglante, très-propre à inſpirer pour eux un ſouverain mépris (b).

(b) Voyez le Plutus, & la Comédie des

Les autres comiques [car le nombre en étoit grand] avoient moins de talent & de retenue qu'Ariſtophane. Leur hardieſſe alla ſi loin, qu'on ſe vit obligé d'arrêter le cours de cette licence, en défendant aux acteurs de porter des maſques reſſemblants, & aux Poëtes de nommer les perſonnes. Il fallut en venir à ſuppoſer des noms, & à feindre des ſujets, & la comédie changea de face. Cette révolution arriva quand Lyſandre, général des Lacedemoniens, s'étant rendu maître d'Athênes, en changea le gouvernement : les trente qu'il avoit mis à la tête des affaires ne s'accommoderent pas de la liberté ſatirique du théatre, & ils ſongerent à la refrener. Alors commença la moyenne comédie, ainſi nommée pour la diſtinguer de la vieille qu'on venoit de ſupprimer. Ariſtophane a écrit dans l'un & dans l'autre genre : il commença à ſe faire connoître à l'âge de trente ou quarante ans par ſes *Convives* que nous n'avons plus. Ses premieres pieces appartiennent à l'ancienne comédie, & l'on voit dans les dernieres des exemples de la

Oiſeaux où le Poëte a mis par dériſion une généalogie des Dieux de la Grece.

POESIE.

moyenne. Qu'on me permette de le dire, je n'ai pas le ſentiment aſſez fin pour appercevoir la différence que l'on met entre celle-ci, & ce qu'on appelle la nouvelle comédie, qui prit naiſſance du temps d'Alexandre. Car dès que ce Prince ſe fut aſſuré l'empire de la Grece par la défaite des Thébains, on prit des meſures pour réprimer la licence des Poëtes qui commençoient à franchir les bornes de la modération qu'on leur avoit impoſée. On attribue à Ménandre la nouvelle comédie. Ce Poëte, dit-on, fut encore plus circonſpect, & c'eſt la raiſon pourquoi Plutarque compare la muſe de Ménandre à une honnête femme, & la muſe d'Ariſtophane à une effrontée. Mais ne pourroit-on pas avec autant de juſteſſe faire la même comparaiſon entre les Nuées d'Ariſtophane & ſon Plutus.

Quoiqu'il en ſoit, Ménandre (c) par l'éclat de ſon nom, & par la beauté de ſes ouvrages, obſcurcit, ou plutôt effaça la gloire de tous ceux qui couroient la même carriere (d). Il eſt vrai que ſon

(c) Fils de Diopithe, vivoit ſous Ptolomée fils de Lagus.

(d) *Quintil. Inſt. Orat. lib.* 10. *cap.* 1.

ſiecle ne lui rendit pas toute la juſtice qui lui étoit due : on lui préféra Philémon ſon contemporain (e). Ménandre ignoroit ou mépriſoit l'art de ſe faire valoir, car le vrai mérite a de la pudeur, & Philémon étoit intriguant. De quatre-vingt comédies que Suidas donne au premier, il ne nous reſte que quelques fragments, qui ne ſauroient nous mettre au fait de l'œconomie de ſes pieces.

Après Ménandre on ne voit plus dans la Grece de comique qui ait quelque nom. Aulugelle (f) nous a ſeulement conſervé la mémoire des comédies greqües de Poſidippe, d'Appollodore, & d'Alexis : on les liſoit encore du temps de ce grammairien ; & les Poëtes ſes contemporains les avoient traduites en latin pour les tranſporter du théatre d'Athênes au théatre de Rome ; & le goût pour les ſpectacles étoit tel dans la décadence des républiques greques, que du temps de Cléomene, Roi de Sparte, les armées traînoient toujours des troupes de comédiens, de farceurs, & de danſeuſes (g).

(e) *Ibid. lib. 3. cap. 6.*
(f) *Noct. Attic. lib. 2. cap. 23.*
(g) *Plutar. in Cleomen.*

POESIE. à Rome.

A Rome la comédie eut de bien foibles commencements. Tite-Live (h) place les premiers jeux ſcéniques ſous le Conſulat de T. Sulpitius Peticus & de C. Licinius Stolo, quand à l'occaſion d'une peſte, on fit venir de Toſcane des Hiſtrions, qui danſerent ſur le théatre au ſon de la flute. Dans la ſuite, les jeunes gens de qualité s'étant reſervés cet amuſement, y ajouterent des railleries en vers à la maniere des Oſques (i); c'eſt ce qu'on appella pieces Atellanes, qui ne reſſembloient pas mal à nos comédies italiennes. Cependant le goût des Romains ſe forme, & la comédie ſe perfectionne; elle eſt réduite en art. On en voit de deux ſortes, l'une ſérieuſe, l'autre badine. Plaute qui ſe diſtingua dans la premiere, copia les Grecs faute de guide de ſa nation, & par une imitation trop ſervile il fit paroître des perſonnages grecs devant les Romains. On loue dans ce Poëte la fertilité de l'invention, & la ſimplicité de ſes ſujets, & on blâme ſes mauvaiſes plaiſanteries. „ Plaute, dit Voiture (k), a ſou-

(h) *Decad.* 1. *lib.* 7. *init.*
(i) Peuple de Campanie.
(k) Lettre 91.

„ vent de méchantes bouffonneries; mais
„ il dit quelquefois de bons mots; &
„ voilà, ajoute-t-il, comme j'accorde
„ Horace & Ciceron, dont l'un dit qu'il
„ est méchant bouffon, & l'autre qu'il
„ est *passim refertus urbanis dictis* „.

Térence a moins de génie. Il lui faut beaucoup de matiere. A peine fait-il une de ses pieces de deux de Ménandre: mais il a plus d'art que Plaute: ses dénouements sont plus naturels. „ Il est admi-
„ rable, dit fort joliment Montagne (l),
„ à représenter au vif les mouvements
„ de l'ame, & la condition de nos
„ mœurs: à toute heure nos actions
„ nous rejettent à lui. On ne le peut lire
„ qu'on n'y trouve quelque beauté, &
„ quelque grace nouvelle „.

Comme tous les autres Poëtes, Térence avoit mis dans la Grece la scene de ses comédies: ce ne fut que sous l'empire d'Auguste, qu'abandonnant les Grecs, les comiques oserent jouer le peuple même qui devoit juger de leurs pieces (m). On vit alors naître à Rome une nouvelle espece de comédie; ses

(l) Essais, liv. 2. chap. 10.
(m) *Nil intentatum, &c. Horat. de Arte Poetica.*

POESIE.
Pantomimes.

deux premiers inventeurs Pylade & Batille formerent deux écoles de Pantomimes, dont la succession ne fut point interrompue. Cet art étoit une représentation muette, où sans ouvrir la bouche, on exprimoit tout ce qu'on vouloit dire par des gestes très-reglés (n). Le sort des Pantomimes varia sous les Empereurs. Devenus insolents au commencement du regne de Tibere, ils furent reprimés par un décret du Sénat (o); leurs désordres les chasserent de Rome & de l'Italie (p): la folie de Néron les rappella (q): Domitien les resserra dans leurs maisons, & leur défendit de paroître sur les théatres (r): Nerva les y laissa monter: Trajan les fit paroître & disparoître suivant les différentes impulsions du peuple (s): Antonin Pie aima les pantomimes, & Lucius Verus, collegue de Marc-Aurele, en augmenta le nombre par une troupe qu'il avoit amenée de Syrie (t).

(n) M. du Bos, Réflex. crit. sur la Poésie, &c.
(o) *Tacit. Ann. lib.* 1. *cap.* 77.
(p) *Ibid. lib.* 4. *cap.* 14.
(q) *Ibid. cap.* 20.
(r) *Suet. in Domit. cap.* 7.
(s) *Plin. Paneg. Dion. lib.* 68.
(t) *Capitol.*

L'époque de la cessaton de la comédie en Occident est la nême que pour la tragédie ; on peut la ixer à la prise de Rome par Totila, l'a de J. C. 546. Il en est de même de sn renouvellement : mais quoique la pupart des peuples de l'Europe aient cltivé ce genre d'écrire, on voit peu d Poëtes comiques qui aient eu quelqe réputation, moins encore qui l'aientnéritée. Je ne parle pas d'Engilbert, qi sous l'empire de Charlemagne compoi quelques comédies en langage frizc (u). Je ne parle pas de ces comédins qui inonderent l'Europe pendant l regne de l'ignorance. Je m'arrête à es temps plus heureux. Je me borne a Tasse, au Trissin & à Machiavel po l'Italie, & à Lopé de Vega pour l'Esgne. Avant le Tasse, le Dante intitulaon poëme, *Comédie*; & ce titre a fait nare de grandes disputes parmi les critues. Enfin après plusieurs débats, on'est apperçu que les Ecrivains de ce:mps-là appelloient *comédies* les ouvges dont le style étoit médiocre ; & Dante ne croyoit pas que son poëmeût du style

En Italie.

(u) M. le Bœuf, de l'Etat deciences, &c.

POESIE.

ſublime, parce qu'il étoit écrit en langue vulgaire (x).

L'Aminte eſt le chef-d'œuvre du Taſſe, au jugement de pluſieurs, & le Taſſe le penſoit ainſi. Tous les Italiens ſe ſont efforcés de l'imiter : quoique le Guarini dans le *Paſtor fido*, & le Bonacelli dans la *Filli di Sciro*, ſoient peut-être les ſeuls qui en aient bien exprimé les pricipaux traits. Ce poëme n'eſt pas néanmoins ſans défauts : il peche par trop d'eſprit ; le Poëte ſe joue de ſon ſujet, & Térence auroit gardé plus de meſures, s'il avoit eu la même matiere à traiter. Ce poëme que le Taſſe appelle *Fable bocagere*, l'Abbé de Charnes le nomme *Paſtorale* (1). C'eſt un charmant mélange de bergers, de héros & de divinités. C'eſt un tableau où la main du Peintre fait voir dans un beau païſage la grandeur héroïque & la douceur de la vie champêtre animées de couleurs vives & d'expreſſions délicates. C'eſt une allégorie où Tircis eſt le Taſſe, Mopſe l'un de ſes envieux, le Duc de Ferrare & ceux de ſa cour y ſont dépeints d'une maniere fine & ingé-

(x) *Maffei Verona illuſtrata. part. 2.*
(1) Vie du Taſſe.

nieuſe. Enfin, c'eſt un poëme conforme aux regles d'Ariſtote ſur la double unité de lieu & des caracteres, & qui intéreſſe le lecteur par des ſituations touchantes priſes du ſujet même (2).

L'imitation de l'Aminte eſt ſi marquée dans le *Paſtor fido* du Guarini, que le Taſſe accuſa de plagiat l'auteur du Berger fidele. M. Pecquet (3) loue dans cette piece l'abondance des expreſſions, la juſteſſe des comparaiſons, la richeſſe des images : mais tout chrétien blâmera les ſentiments paſſionnés qui regnent dans ce poëme, & qui ne ſont propres qu'à amollir & à ſéduire le cœur. Jean-Baptiſte Guarini nâquit à Ferrare l'an 1538, & mourut à Veniſe en 1613, âgé de ſoixante-quinze ans.

La Philis de Scire de Bonarelli moins délicate & moins ſpirituelle que l'Aminte & que le *Paſtor fido*, égale ces deux pieces dans l'invention, & les paſſe dans la conduite : l'unité d'action y eſt obſervée ; la reconnoiſſance bien amenée ; & le changement d'état tel que la Comédie l'exige. Le comte Gui-

(2) Pecquet, traduct. Amin. Préf.
(3) Trad. du Paſt. fido, Préf.

POESIE.

do Ubaldo Bonarelli composa à Ferrare cette comédie pour le divertissement de la Cour du Duc Alphonce, le mécene du Poëte (4).

Machiavel a mieux réussi dans sa Mandragore que dans sa Clitie : la premiere est une des meilleures comédies qui aient été faites. Cette piece en prose, toute de l'invention de l'auteur, fut imprimée en 1537. M. Rousseau la trouva dans sa jeunesse si théatrale, si exacte & si réguliere, qu'il en fit une traduction libre en prose françoise publiée à Londres en 1723 dans le supplément de ses Œuvres.

Le Trissin, qui le premier introduisit dans la langue italienne les vers non rimés [*Sciolti*] sur le modele des vers grecs & latins, composa en ce genre de versification la premiere comédie qui ait paru depuis la renaissance des Lettres.

Les Italiens voulurent d'abord étaler sur notre scene des pieces composées dans le goût de leur nation, & ces pieces ne purent pas nous amuser. Ils ont eu plus de succès quand ils se sont avisés de se conformer aux mœurs fran-

(4) M. l'Abbé Goujet.

POESIE.

çoiſes. Rien n'eſt comparable dans le goût italien aux pieces des deux Arlequins [y], & toutes les comédies italiennes auroient parmi nous beaucoup de ſuccès, ſi elles reſſembloient parfaitement à celle qui, ſous le nom d'Arlequin Procureur, repréſente d'une maniere admirable les friponneries qui ſe commettent dans cette profeſſion.

En Eſpagne.

Si les Italiens expriment le ridicule plus naïvement que nous, les Eſpagnols le voient beaucoup mieux. Lopé de Véga prime ſur le Théatre; on compte juſqu'à trois cents Comédies de ſa façon: auſſi avoit-il, dit un bon critique (z), une fertilité d'eſprit, jointe à un grand naturel & à une facilité admirable: mais ſon eſprit étoit trop vaſte pour s'aſſujettir à des regles, & il s'abandonnoit à ſon génie, parce qu'il en étoit toujours sûr.

La Comédie Eſpagnole, par un biſarre mêlange, met ſur la Scene, ſouvent dans la même piece, des Princes, des Valets, des Prêtres, des Anges, des

(y) Dominique Biancolelli, mort en 1688, & Pierre-François Biancolelli, mort en 1734.

(z) Le Pere Rapin, Réflexions ſur la Poétique.

POESIE.

Demons, des Bergers, des vertus & des vices personnifiés. Mais malgré ce défaut cette Comédie ne laisse pas d'avoir de grandes beautés, au jugement de M. Du Perron de Castera. On y trouve, dit-il, beaucoup d'invention, des sentiments nobles & pleins de délicatesse, des caracteres marqués avec force, & soutenus avec dignité; des situations heureuses, des surprises bien ménagées, un grand fond de comique, un feu d'intérêt qui ne laisse point languir le spectateur. C'est, ajoute-t-il, ce que nous offrent presque toutes les Comédies de Lope de Véga, de Dom Guillen, de Dom Pedro Calderon & de quelques autres.

En France.

Nos premieres Comédies n'étoient rien moins qu'un Poëme régulier: on peut les regarder comme un tissu de bouffonneries; tel est le caractere de celles que *le bon Roi Louis XII. prenoit plaisir à ouir* (a). On ne les a pas jugées dignes de passer à la postérité, & la Comédie de Patelin est la seule qui se soit conservée une place dans les cabinets des curieux. Quand on commença

(a) Harangue du Chancelier de l'Hôpital aux Etats d'Orleans 1561.

POESIE.

à défricher les Belles Lettres, la Comédie prit un air ſérieux, & parut avec plus de décence. Marguerite de Navarre que l'on appella la dixieme Muſe & la quatrieme Grace, s'amuſa au comique & par un zele peu éclairé, elle traita des ſujets trop reſpectables pour être expoſés ſur le Théatre (b).

Les Poëtes qui fleurirent ſous le regne d'Henri II, en donnant dans l'allégorie, ſe méprirent encore ſur la nature du Poëme Dramatique. Jodelle mit dans un ſi beau jour la Comédie françoiſe, que Paſquier (c) lui en attribue l'invention. Ce Poëte fit *la Rencontre* & *l'Eugene*. Baïf donna *Taille-bras*, en marchant ſur les pas de Jodelle, & Remi Belleau *la Reconnue*. Au bout de quelque temps, Malherbe en épurant le goût inſpira du mépris pour tout ce qui avoit paru ſur notre théatre, & nos Poëtes comiques ne trouvant rien qui pût les ſatisfaire, firent une ample moiſſon de ſujets de comédies chez les Eſpagnols nos voiſins, & ſe mirent à les

(b) Voyez dans le Recueil des Poéſies de cette Princeſſe, les comédies de la Nativité de N. S. J. C., des Innocents, & du Déſert.

(c) Recherches de la France, liv. 7, ch. 7.

POESIE.

1625.

copier. Chrétien & Hardi ſe ſignalerent dans cette nouvelle tâche. Corneille qui vint après eux ennoblit la Drame. Sa Melite parut divine par la comparaiſon qu'on fit de cette piece avec celles qui l'avoient précédée. Elle ſe reſſentoit toutefois du ton que les premiers Poëtes avoient donné à la comédie : mais Corneille dans une ſeconde édition en réforma les indécences, & en corrigea le

1634. 1635.

ſtyle. Melite fut ſuivie de la Veuve, & de la Galerie du Palais ; dans ces trois comédies on vit pour la premiere fois en France cette ſimplicité d'action ſi vantée par les anciens. Don Sanche d'Arragon porta le nom de Comédie-Héroïque. Cette piece fit d'abord illuſion : elle s'attira des applaudiſſements peu mérités, & qui furent bien-tôt diſſipés par le refus d'un illuſtre ſuffrage (d): On ne reconnut plus l'auteur du Cid dans l'illuſion comique : le

1636.

Menteur plut davantage. Toutes ces pieces étoient dans le goût caſtillan. M. Racine ſe forma ſur de plus grands modeles, & ſes Plaideurs faits d'après

1668.

les Guepes d'Ariſtophane, firent ſentir

(d) Louis de Bourbon Prince de Condé.

le

le ſel attique, & la plus fine ſatyre. Cette piece avoit trop de délicateſſe pour le gros des ſpectateurs; & les deux premieres repréſentations eurent peu de ſuccès.

Moliere prit des François & les perſonnes qu'il jouoit, & la maniere de les jouer. Il commença par ſa comédie de l'Etourdi, & finit par le Malade Imaginaire. Dans la premiere piece les perſonnages ſont froids, les ſcenes peu liées entre elles & les expreſſions peu correctes. Les incidents furent rangés avec plus d'art dans le Dépit Amoureux : mais le nœud en eſt trop compliqué, & le dénouement manque de vraiſemblance. Moliere mit plus de ſimplicité dans les intrigues des Précieuſes Ridicules : il y fit une peinture fine & délicate des mœurs qui étoient particulieres à ſon ſiecle. La comédie de Sganarelle qui paroiſſoit n'avoir pour but que de faire rire la multitude, fut écrite d'une maniere ſi correcte, qu'elle pouvoit à cet égard plaire aux honnêtes gens. Don Garcie de Navarre eut peu de ſuccès. L'Ecole des Maris, imitation des Adelphes de Térence, plut infiniment : auſſi eſt-il peu de piece plus ſimple, plus claire, plus féconde que

1658.
1673.
1659.
1660.
1661.

POESIE.

celle-ci ; le dénouement en est naturel. Les Fâcheux, comédie presque sans nœud, soutint l'attention du spectateur par la varieté des caracteres, par la vérité des portraits, & par l'élégance du style. Dans l'Ecole des Femmes tout paroît récit, & tout est action. L'ingénieuse critique que fit Moliere de cette piece détruisit les critiques sans nombre qu'elle avoit enfanté. Boursault tâcha de répondre à la critique de Moliere par le Portrait du Peintre : mais comme cet auteur avoit malignement supposé une clef connue de l'Ecole des Femmes, qui indiquoit les originaux copiés d'après nature, Moliere fit paroître l'Impromptu de Versailles pour effacer un soupçon dont les impressions lui pouvoient être désavantageuses (e). Si dans toutes ces pieces Moliere avoit surpassé tous les comiques de son temps, il se surpassa lui-même dans le Tartufe, & dans le Misantrope ; c'est là qu'on trouve une parfaite imitation des mœurs, des images naturelles, & des caracteres bien marqués. Les dernieres comédies de Moliere sont tout-à-fait dans les

1662.

(e) Voyez l'édition de 1734 des Œuvres de Moliere.

mœurs françoiſes ; j'en excepte celles qu'il fit ſur le modele de Plaute : elles s'éloignent trop de nos manieres. J'en excepte encore ſes comédies héroïques : elles tendent moins à peindre nos mœurs, qu'à ſe lier avec les ſpectacles magnifiques que le feu Roi donnoit à ſa Cour.

POESIE.

Après avoir parcouru les divers caracteres des meilleures pieces de ce Poëte, il eſt naturel de s'arrêter au caractere du Poëte. Au jugement de M. Baillet, Moliere a un talent admirable pour trouver le ridicule des choſes les plus ſérieuſes, & pour l'expoſer avec fineſſe & naïveté aux yeux du public. Les anciens comiques, dit le Pere Rapin, n'ont que des valets pour les plaiſants de leur théatre : les plaiſants du théatre de Moliere ſont des Marquis & des gens de qualité. Quelques-uns trouvent qu'il outre les caracteres : mais pour émouvoir le public, il faut des traits marqués fortement. Moliere eſt le premier qui ait porté ſur le théatre la bienſéance, & les mœurs : je le loue en cela, & ſur ce point il eſt digne de louange : mais on ne ſauroit approuver qu'il rende le vice plus aimable qu'o-

POESIE.

dieux : j'applaudis à la critique des défauts : je ne goûte nullement la censure molle des passions, car la peinture la plus vive est incapable de les corriger : l'amour s'est saisi de toutes les pieces de Moliere : mais on se trompe si l'on s'imagine qu'il n'est point d'intrigue sans amour.

Après la mort de Moliere, Renard, les deux auteurs du Grondeur (f), MM. Campistron, Fagan, Saintion, Destouches, de Boissy, de la Chaussée, &c. ont travaillé pour le théatre avec assez de succès. Nericaut Destouches par un choix très-judicieux a pris un sujet tout neuf : son Dissipateur fait un contraste parfait avec l'Avare de Moliere. De Boissy d'un ton plus sévere que badin parodie l'opéra d'Hyppolite & Aricie, dans sa comédie du Badinage. La Fausse Anthipatie de M. de la Chaussée est un ouvrage plein d'esprit, de délicatesse, & de mœurs. Le Préjugé à la mode du même auteur a des traits naturels, des situations variées, des mœurs pures, vraies, & nobles : mais malgré l'attention de nos bons comiques pour

(f) l'Abbé de Brüeis, & Palaprat.

conſerver le goût de la vraie comédie, ce goût eſt en danger de ſe perdre. Thalie d'abord bouffonne, puis enjouée, eſt une prude en ſa vieilleſſe : elle croit couvrir la perte de ſes agréments par la gravité de ſa morale : ne pouvant imiter le langage ſi ſimple de la nature, elle court après l'eſprit : elle inſtruit quand il faut agir : elle s'amuſe à débiter de beaux ſentiments, quand il eſt queſtion de préſenter des caracteres bien ſoutenus, & pris dans nos mœurs. Eſt-ce la faute des Poëtes, qui ne peuvent pas remplir l'attente des ſpectateurs ? Eſt-ce la faute des ſpectateurs, qui gâtent le goût des Poëtes ?

Il faut l'avouer, rien n'eſt plus difficile à faire qu'une comédie ; comme l'original qu'elle ſe propoſe d'imiter eſt expoſé aux yeux de tout le monde, on n'y pardonne rien ; on veut une parfaite reſſemblance : mais, à dire le vrai, le défaut de reſſemblance n'eſt pas le plus grand mal. La comédie, dit-on, eſt plus capable qu'un diſcours ſérieux de contribuer aux bonnes mœurs. O la belle réformatrice des mœurs, s'écrie un ancien (g), que la comédie, qui fait

(g) *Cic. Tuſcul. lib.* 4.

POESIE.

une divinité de l'amour, ſource féconde de tant de folies, & de déréglements honteux ! car ſi nous n'approuvions ces déſordres, nous n'aurions point de comédies. *O præclaram emendatricem vitæ.. quæ amorem flagitii & levitatis auctorem, in concilio Deorum collocandum putet ! De comœdia loquor, quæ, ſi hæc flagitia non approbaremus, nulla eſſet omninò.* Le croiroit-on, que dans le ſein du Chriſtianiſme, on pût regarder comme innocent ce qui a paru aux payens ſi nuiſible à l'honnêteté publique ?

En Angleterre.

Si la comédie françoiſe eſt devenue plus dangereuſe par l'abus qu'on en a fait, qu'elle ne peut être utile par ſa nature, la comédie angloiſe eſt encore plus nuiſible par ſa corruption, qui, de l'aveu d'un Prélat Anglois (h), influe ſur les mœurs de la plupart des bourgeois de Londres. Dryden juſtifie la plainte que fait M. Burnet de la dépravation du théatre anglois, on n'a jamais vu de comique d'une licence plus effrenée. Le commerce que Waller eut avec Voiture, Lafontaine & S. Evremont communiqua au Poëte Anglois beau-

(h) M. Burnet, Evêque de Salisbury, dans la concluſion de l'hiſtoire de ſon temps.

coup d'élévation & de délicatesse : il a perfectionné sa langue. Otway a fait un grand nombre de pieces dramatiques. On tire de la foule l'Orphelin & Venise préservée, dont on fait assez de cas. Les Anglois jouent aujourd'hui les pieces de Moliere, traduites en leur langue, & mises au goût de la nation. En voulez-vous un exemple ? L'Avare de Moliere est d'une grande simplicité : l'Avare de M. Fielding est surchargé de nouveaux incidents, l'intrigue en est plus composée. Les Anglois, dit un bel esprit (i), ne s'accommodent point de ce qui est trop facile à comprendre. Il faut donner par tout de l'exercice à leur raison.

BALLETS.

UN Ecrivain (k), qui a fait de bonnes recherches sur nos Théatres, croit que les Ballets ne furent d'abord que des Danses figurées ; que des beaux esprits y ajouterent des vers qu'on réci-

(i) L'auteur du Pour & Contre.
(k) M. de Beauchamps.

POESIE.

toit à la louange des Danſeurs, & qu'enſuite ces Récits furent dialogués, mis en muſique, & chantés. Bientôt on en fit de vrais ſpectacles, dont on prenoit le ſujet ou dans la Fable, ou dans les Romans. Alors les Danſes auparavant parties eſſentielles des Ballets, n'en furent plus que les Intermedes.

Pendant la jeuneſſe du feu Roi, les Ballets, l'un des plus agréables accompagnements de la Comédie, furent portés à une grande perfection. M. de Benſerade fit les vers qui s'y réciterent, vers d'une eſpece toute nouvelle, où les caracteres des perſonnes qui danſoient étoient confondus avec les caracteres des perſonnes qu'ils repréſentoient. On ſent aiſément quelle délicateſſe exigent ces allégories, pour être ou piquantes ſans fiel, ou obligeantes ſans fadeur.

Les Italiens, excellents copiſtes, réuſſiſſent aux ballets-pantomines. Ceux qu'on a vus à Paris, Pygmalion, Don Guichotte chez la Ducheſſe, &c. y ont été fort goûtés.



OPÉRA.

SI le ballet plait à l'eſprit par la fineſſe des alluſions, l'opéra charme les yeux & les oreilles par la magnificence du ſpectacle, & par la beauté du chant. Vouloir examiner ce poëme ſuivant les regles du Drame, c'eſt s'expoſer à prendre le change & à porter un faux jugement : ce n'eſt ni dans Ariſtote, ni dans Horace qu'on doit chercher des principes qui puiſſent s'appliquer à un genre de poéſie inconnu à Horace & à Ariſtote. Un opéra ſera parfait, lorſqu'à d'excellents accords on joindra une ingénieuſe varieté de changements de ſcene & de machines : ces chars, ces vols que ſemble dédaigner la ſévérité de la tragédie, jettent ici le merveilleux, embelliſſent la fiction, & tiennent lieu de la vraiſemblance.

On fait trop d'honneur à l'opéra quand on le fait venir des Grecs : il n'a pas une origine ſi ancienne : ceux qui prétendent (1) que l'Œdipe de Sopho-

(1) Ferrari, l'Abbé Gravina, &c.

POESIE.

cle se chantoit d'un bout à l'autre sur le théatre d'Athênes, comme l'Atys de Quinault se chante sur le théatre de Paris, connoissent mal la Mélopée des anciens. Chez les Grecs, c'étoit une simple déclamation mélodieuse, qui avoit à la vérité différents modes, mais qui étoit bien différente du chant musical : dans l'opéra la poésie est soumise à la musique, & le musicien regle le poëte.

Les Italiens ont inventé ce genre de poëme, & c'est l'abbé Perrin qui l'a introduit en France en 1659. Ce spectacle ne réussit pas d'abord : les personnages de bouffons que Gilbert & Perrin y avoient employés par une imitation trop scrupuleuse, déplurent infiniment. M. Quinault qui succeda à ces deux poëtes, s'apperçut bientôt de leur erreur : il n'avoit pas eu un grand succès dans le Dramatique ; mais il fut plus heureux dans le Lyrique du Théatre, qu'il porta à une grande perfection. M. Despreaux (m), qu'on ne peut soupçonner de l'avoir flaté, reconnoît en lui un talent tout particulier pour faire des vers bons à mettre en chant. Quinault avoit de plus

(m) 3e. Réflexion sur Longin.

POESIE.

un penchant naturel pour la tendresse, & une facilité admirable à se conformer aux idées de Lully.

Il faut néanmoins avouer que ses plus beaux opéra n'ont pas manqué de censeurs : on vouloit des images & des peintures dans une espece de poëme qui ne demande que des sentiments ; ce n'est que bien tard que l'on a compris que ce qui passoit pour un défaut faisoit le mérite de sa poésie.

Les poëtes qui sont venus après Quinault, ne l'ont suivi que de loin. M. de Campistron fit Acys & Galatée pour la fête que M. le Duc de Vendôme donna à Anet à M. le Dauphin : & cet opéra eut un succès assez heureux. Mais l'Achille, & l'Alcide, ou le triomphe d'Hercule du même poëte ne réüssirent pas. Issé, pastorale héroïque, fut le premier ouvrage de M. de la Mothe ; & la musique de cette piece fut le coup d'essai de M. Destouches. Le poëte, ainsi que le musicien, se perfectionna dans la suite. Le style de M. de la Mothe peu correct dans Issé, parut plus châtié dans l'Europe galante. M. Bouvard en 1702. donna sa meduse à la République des lettres, & peu de temps après il donna

1686.

1688.

1693.

1697.

1698.

POESIE. à l'Eglise l'exemple d'une vie très-édifiante.

1704. La premiere représentation d'Iphigegenie en Tauride de MM. Desmarets & Campra, & de la composition de MM. Duché & Danchet, n'enleva pas tous les suffrages, malgré l'excellence de la musique : cette piece fut un peu plus goûtée quand elle fut reprise en 1719. L'opéra d'Achille & Deidamie n'eut que M. Danchet pour poëte, & M. Campra pour musicien : l'impression

1735. qu'il fit sur les esprits est si récente, qu'il est inutile de la rappeller. La même raison me fait garder le silence sur l'Hipolite de M. le Chevalier Pelegrin, & sur les pieces de même genre de nos poëtes lyriques : d'ailleurs, peut-on en juger sainement, si on les dépouille de la magnificence du spectacle, de la justesse & de la délicatesse des accords.

POEME BUCOLIQUE.

LA fiction est comme l'ame du poëme épique ; l'action, du Dramatique ; les sentiments, du Bucolique. L'Eglo-

POESIE.

gue veut de la naïveté ; mais elle exclud la rusticité : elle exige la délicatesse ; mais elle bannit le rafinement. Les Bergers en nous donnant une idée des douceurs de la vie champêtre, doivent nous en épargner les détails : leurs conversations nous intéresseront si elles roulent sur leur bonheur, & sur la paix profonde où ils vivent.

Chez les anciens.

Quoique les premiers hommes aient tous été Bergers, ce n'est que par conjecture qu'un bel esprit de ce siecle (n) prétend que la Poésie Bucolique est la plus ancienne de toutes les poésies : nous ne voyons rien en ce genre avant les Idylles de Théocrite, qui florissoit à Syracuse vers la 119e. Olympiade. Dans le pays du monde le plus fertile, & sous le Ciel le plus serein, les Bergers de Sicile libres de tout soin se livroient au goût de la poésie & de la musique, que la douceur du climat faisoit naître en eux : tels sont les personnages qu'introduit Théocrite, après les avoir toutefois un peu ennoblis. Il ne copie que la belle nature ; mais il ne néglige rien de ce que la nature a de beau, & je ne com-

(n) M. de Fontenelle, Discours sur l'Eglogue.

POESIE.

prens pas pourquoi on lui reproche un air un peu trop paſtoral ; car il traite les matieres champêtres avec toute la naïveté, & toute la délicateſſe que le génie de la langue Greque peut lui fournir.

Moſchus & Bion font leurs Bergers plus galants : ceux de Quintus Calaber ne nous ſont pas connus, Il nous dit (o) que dès ſa tendre jeuneſſe il menoit paître les brebis dans les pâturages de Smyrne, c'eſt-à-dire, qu'il avoit compoſé des Eglogues Greques (p).

Virgile qui avoit pris Théocrite pour modele, l'atteint toujours, le paſſe quelquefois ; il eſt plus exact, & plus judicieux : ſon caractere eſt la ſimplicité, la pudeur & la modeſtie. Virgile ne laiſſa point de ſucceſſeur. Calphurnius & Néméſianus écrivirent d'une petite maniere. Ils étoient contemporains, & ils vécurent près de trois cents ans après Virgile. Cependant quoique l'un & l'autre ſoient fort inférieurs à ce grand poëte, Néméſianus n'eſt pas tout-à-fait

(o) Liv. 2. des Suppléments d'Homere.

(p) Des paroles ſi ſimples priſes en un ſens allégorique par les Interprêtes, ont induit en erreur Rhodoman, Voſſius le Pere, Reineſius, &c.

à mépriser, & Calphurnius a fait des Eglogues qui ont quelque beauté.

POESIE.

Parmi les Modernes en Italie.

Parmi les modernes, Albertinus Mussatus, grand homme d'Etat sous l'Empereur Henri VII. & l'un des premiers qui ait commencé à rétablir en Italie le goût de l'érudition & de l'élégance, fit des églogues assez polies pour son siecle, mais qui se ressentent un peu de la rudesse des siecles précédents (q). La poésie bucolique prit une forme plus réguliere entre les mains de Pétrarque: mais elle ne fut cultivée avec soin au delà des Monts que dans le seizieme siecle. Baptiste Mantoüan a été comparé à Virgile, quoiqu'il n'ait rien de commun avec lui que de Mantoüe. Il n'y a point de poëte bucolique qui ait fait des Bergers si grossiers, & d'un caractere si inégal; tantôt dévots, tantôt impies, ils sont quelquefois honorés d'apparitions céléstes, & quelquefois ils ne font pas de difficulté de se moquer des vérités de la réligion. Baptiste Spagnolo, plus connu sous le nom de Baptiste Mantuan, Général des Carmes, nâquit en 1448. & mourut en 1516. Ce poëte

(q) Muratori, tome 10.

POESIE.

avoit si peu d'art, selon Colletet, qu'il ne faisoit pas difficulté d'employer tout ce que la chaleur & l'impétuosité de son esprit dictoient à sa plume ; & son style, au jugement de Scaliger, mou & effeminé, souvent peu latin, n'a ni regle, ni mésure, & est quelquefois hérissé de pointes. Sannazar n'introduit que des pêcheurs dans ses églogues; peut-être à l'exemple de Théocrite, qui ne s'est donné cette liberté que dans une seule Idylle. Je ne sais quelle finesse le premier a entendu à faire prendre à des pêcheurs un poste dont les Bergers étoient en possession depuis plusieurs siecles. A cela près, les églogues de Sannazar ne se ressentent nullement de la grande jeunesse de leur auteur ; le public leur a donné avec raison la préférence sur tous les autres ouvrages de ce fameux Poëte. Bonarelli, le Guarini, & le Cavalier Marin vinrent ensuite, & suivirent le goût qui régnoit alors : ils écrivirent avec esprit, mais d'un style peu naturel, & donnerent à leurs Bergers trop de politesse. Les Italiens étoient alors passionnés pour la comédie-pastorale ; ils en avoient pris l'idée de la tragédie du Cyclope d'Euripide, & c'est, selon toutes les apparences,

rences, ce que les Romains appelloient comédie-ſatyrique.

POESIE.

En Eſpagne.

Comme les Eſpagnols outrent tous les ſujets qu'ils traitent, il n'y a pas lieu de s'étonner que Louis de Gongora & le Camoëns paſſent les bornes du bucolique. Vida peint les perſonnages de ſes églogues d'après ceux de Virgile, qu'il imite avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe.

En France

Les premiers bucoliques françois furent Clément Marot, Ronſard, Jean-Antoine de Baïf, Remi Belleau, Claude Binet, Jean Vauquelin de la Freſnaye, Amadis, Jamin, & quelques autres. Ronſard moula ſes Bergers ſur ceux de ſon pays & de ſon temps; il leur laiſſa toute leur ruſticité; & des Bergers ſi groſſiers ne laiſſent pas de faire l'éloge de la France, de louer les Princes & les Princeſſes, & d'exalter le mérite de Turnebe, de Budé, & de Vatable, ſavants en Grec & en Hébreu, mais qui aſſurément ne devoient pas être de leur connoiſſance. Il eſt encore plus ſurprenant que Marot, ce poëte ſi naturel & ſi naïf, ait recherché les pointes, & s'y ſoit abandonné dans un genre de poéſie où elles ne ſont pas ſupportables.

POESIE.

Cependant les pointes les plus ridicules font tout l'agrément de l'églogue ſur la mort de Louiſe de Savoie, mere de FRANÇOIS I. Marot n'eſt pas ſeulement l'un de nos anciens bucoliques, il eſt encore le premier qui ait introduit en France cette eſpece de poéſie. Après avoir traduit en vers François la premiere églogue de Virgile, il en fit deux autres de ſon invention, l'une ſur la mort de la Reine Louiſe, l'autre adreſſée à FRANÇOIS I. ſous les noms de Pan & de Robin (1). Nos poëtes avoient donné à l'Eglogue l'emploi de pleurer la mort des perſonnes illuſtres. Claude Binet compoſa une églogue intitulée *Adonis*, ou le trépas du Roi Charles IX, & il répandit des fleurs ſur le tombeau de Ronſard dans un autre églogue où les interlocuteurs ſont un Berger, un Chaſſeur & un Pêcheur. Ce genre d'écrire faiſoit choix aſſez ſouvent d'un ſujet plus riant : l'églogue marine du même poëte célébra le retour du Roi Henri III. Les contemporains de Belleau trouvoient dans ce poëte un ſtyle fleuri, doux & aiſé. M. d'Urfé dans ſon Aſtrée peut être regardé comme origi-

(1) Colletet, diſcours du Poëme Bucolique.

nal : ce poëme en proſe a été la folie de toute l'Europe pendant plus de cinquante années : c'eſt un tableau de toutes les conditions de la vie humaine, qui laiſſe peu à deſirer du côté de l'invention , des mœurs, & des caracteres; tableau qui n'eſt pas fait à plaiſir , & dont toutes les hiſtoires couvertes d'un voile très-ingénieux , ont un fondement véritable. Il eſt vrai que ces caracteres ne ſont pas toujours aſſortis au genre paſtoral , & que les Bergers de l'Aſtrée jouent le rolle tantôt d'un homme de Cour fort poli , tantôt d'un Sophiſte très-pointilleux. D'ailleurs , il convient peu à des Bergers de faire de longs diſcours pleins de réflexions générales, & de raiſonnements liés les uns aux autres. Malgré tous ces défauts l'Aſtrée eſt un ouvrage admirable : mais plus les peintures en ſont belles, plus elles ſont dangereuſes. Un grand Evêque (r) touché de l'abus que la plûpart des Ecrivains faiſoient de la poéſie , voulut la ramener à ſon véritable uſage , & compoſa des églogues dans l'eſprit du Cantique de Salomon. Je loue une intention ſi ſainte;

(r) M. Godeau, dans ſes Eglogues chrétiennes.

POESIE.

mais pour ne rien diſſimuler, je trouve plus de poéſie dans les bergeries de Racan, & dans les églogues de M. de Fontenelle : celles-ci ont je ne ſais quoi de facile, de tendre, de naïf, de délicat ; la plûpart des femmes s'accordent à les ſavoir de mémoire, & les femmes ſe connoiſſent en ſentiments, & en délicateſſe.

M. de Segrais (s) exprima parfaitement dans ſes églogues, & dans ſa paſtorale (t) cette douce & ingénieuſe ſimplicité, qui fait le principal caractere de ce poëme. Mais quoiqu'il eût traduit en vers avec beaucoup de ſuccès les Georgiques & l'Eneïde de Virgile, il abandonna ſes Bucoliques. Un poëte vulgaire n'oſeroit entreprendre ce que l'illuſtre Segrais n'avoit oſé tenter. M. Richer l'a fait, & il a conſervé à ſon original les beautés dont notre langue eſt ſuſceptible. Nous devons à cet heureux ſuccès les cinq églogues que M. Richer a faites de ſon chef ; & il n'eſt pas douteux que la derniere intitulée Galathée ne ſoit la plus parfaite ; la préférence que M. l'Abbé Souchay lui a donnée

1717.

1720.

(s) Il mourut le 25 Mars 1701.
(t) Athis.

POESIE. En Angleterre.

par ſa traduction latine en eſt une preuve invincible.

En Angleterre, Spencer (v) s'éloignant du vrai caractere bucolique pour ſuivre le goût de ſa nation, mit dans ſes Paſtorales-Héroïques beaucoup d'invention, de grandeur, & de feu, mais peu de régularité & de juſteſſe. On diroit qu'il s'eſt moulé ſur l'Arioſte. Le poëme qui lui a fait le plus d'honneur eſt la Reine des Fées, en douze chants, ou plutôt en douze poëmes; car chaque chant a ſon héros.

POEME SATYRIQUE.

LA Satyre inſtruit agréablement en décréditant le vice d'une maniere vive, plaiſante & variée: c'eſt un poëme que les Grecs n'ont jamais tenté, quoique leurs anciens comiques en aient donné l'idée aux Romains. Sotade, à la vérité, a écrit des ſatyres greques: mais ce Poëte auſſi corrompu dans ſes vers que dans ſes mœurs, n'épargnoit

(v) Il vivoit ſous le regne d'Elizabeth.

POESIE.

ni ses meilleurs amis, ni les plus gens de bien, ni même les Princes les plus dignes de respect (x). La satyre ne se permet pas une licence si effrenée (y); & c'est avec raison qu'on a dit que Lucilius, contemporain de Térence, est le premier qui ait écrit des satyres. Comme il s'étoit formé sur Aristophane, il prit de ce Poëte assez d'agrément & de délicatesse (z) : mais plein de son modele, il laissa couler dans ses écrits quantité de mots grecs, qui rendirent son style extrêmement dur [a]. On lui reproche aussi le malheureux talent de faire tout de suite un grand nombre de vers, qu'il ne se donnoit pas la peine de polir.

Varron le Gaulois, qu'il ne faut pas confondre avec le Romain, & qui vivoit avant Properce, fit une satyre greque, intitulée *de la Foudre*, si l'on en croit quelques écrivains; Macrobe en fait mention au second livre de ses Saturnales. D'autres auteurs attribuent

(x) Sa Satyre sanglante contre Ptolomée Philadelphe, Roi d'Egypte, couta la vie à cet insolent.

(y) Athenée, liv. 14.

(z) *Horat. lib.* 1. *sat.* 4. *v.* 7. 8. *sat.* 10. *v.* 3.

(a) *Sat.* 10. *v.* 20. *&c.*

aussi à ce Varron deux satyres citées par Pline [b] sous le nom de *Sesculyssés*, & de *Flextabula* [c]. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce Poëte a composé des satyres, quoiqu'il eût moins de disposition pour ce genre de poésie que pour d'autres.

POESIE.

Horace qui vint dans le bon temps de la poésie latine, imita Lucilius par l'endroit où Lucilius étoit estimable, sans prendre aucun de ses défauts, & il reprit les désordres de Rome avec beaucoup d'enjouement & de finesse.

Perse, qui parut sous le regne de Néron, attaqua dans ses satyres les Orateurs & les Poëtes de son temps; il n'épargna pas même l'Empereur. Le petit livre du nouveau Satyrique fut goûté du moment qu'il vit le jour; on l'admira; on se l'arracha des mains (d); & il acquit à son auteur beaucoup de gloire, mais de cette gloire solide, qui est due au vrai mérite (e). Perse n'a rien perdu

(b) *Præfat. Hist. Nat.*
(c) Histoire Littéraire des Gaules & de la France par des Rélig. Bén.
(d) *Editum librum continuò homines mirari & diripere cœperunt. Valerius Probus.*
(e) *Multùm, & veræ gloriæ, quamvis uno libro Persius meruit. Quintil.*

POESIE.

en s'éloignant de son siecle. On trouve dans ce Poëte, au jugement d'un interprête latin, & d'un traducteur françois, un style châtié & poli, une grande varieté de mille agréables choses, je ne sais quoi de vif, de serré, de juste, d'exact, & d'élégant qui plaît infiniment; tout est extrêmement recherché; tout sert à l'instruction du lecteur. Il est vrai que Perse est souvent obscur, & qu'il est quelquefois peu intelligible : mais il avoit affaire à un Prince qui n'entendant pas raillerie ne lui permettoit pas de s'expliquer plus nettement. D'ailleurs, il est à croire qu'il vouloit être mystérieux pour jeter plus de profondeur dans sa morale. Du reste, les qualités du cœur ne démentoient pas en Perse celles de l'esprit. Il étoit zélé partisan de la vertu, ennemi déclaré du vice, fort ménager de son temps, inviolablement attaché à tous les devoirs de la vie civile, sage, discret, officieux, complaisant, libéral, généreux, bon ami, & bon parent (f).

Juvenal écrivit ses satyres après la mort de Domitien plus en déclamateur

(f) Epître du P. Tarteron sur sa traduction de Perse & de Juvenal.

qu'en Poëte. Misanthrope chagrin il médit à son aise de tous ceux qui ont le malheur de lui déplaire ; & qui ne lui déplaît pas ? Le dépit lui tient lieu de génie (g). Il n'a aucun égard pour la pudeur [h]. Il s'est trouvé toutefois des Savants [i] qui n'ont pas fait difficulté de donner la préférence à Juvenal sur Horace. Moins de grec, & plus de goût auroit redressé leur jugement ; car l'érudition toute pure gâte tout. Juvenal est plus véhément, plus emporté, plus acre, plus mordant, plus élevé, si l'on veut, qu'Horace. Mais l'impitoyable censeur du siecle de Domitien a-t-il l'agrément, la délicatesse, l'enjouement, la politesse, &, ce qui est plus considérable, le bon sens, & la solidité d'esprit du satyrique fin & délié de la Cour d'Auguste ?

Marulle répandit beaucoup d'amertume sur ses insolentes Mimes : il osa railler, même de leur vivant, Marc-Aurele, & Lucius Verus.

Du temps de ces Empereurs, Lucien,

(g) *Si natura negat, facit indignatio versus. Juv. Sat.* I.
(h) Dans sa Satyre VI.
(i) Scaliger.

POESIE.

Syrien de naiſſance, fit en Grec dans ſes Dialogues des peintures très-vives & très-ſatyriques : elles auroient plus d'agrément, ſi l'Auteur étoit moins bouffon, & plus d'utilité, s'il étoit moins athée.

La ſatyre de Rabelais, la premiere qui ait paru en notre langue, eſt la plus ſavante, & la plus générale qui ait jamais été faite (k) : c'eſt dommage que cet Ecrivain ait mêlé la plus ſale corruption à une ſi fine & ſi ingénieuſe morale. Regnier n'a pas plus d'égard à l'honnêteté que Rabelais ; il ſeme l'ordure dans ſes vers ; à cela près, on le lit encore avec plaiſir malgré ſon vieux ſtyle.

Si les anciens l'emportent preſque toujours ſur les modernes, M. Deſpréaux ſemble leur avoir ravi cet avantage à l'égard de la ſatyre : on remarque en cet illuſtre Auteur une critique sûre & judicieuſe, ſoutenue de tout ce que la poéſie a de force, de vivacité, & d'harmonie. Il a imité les anciens : mais il s'eſt rendu propres leurs richeſſes : comme eux il a toujours des tours nouveaux, & il ſait dire ce qui ne

(k) *Sorberiana*, Lett. R.

s'étoit pas encore dit en notre langue : &, ce qui eſt plus eſtimable, en combattant le faux il reſpecte la vérité : il rend juſtice au mérite ; & ſes vers ſont moins la ſatyre du vice, que l'éloge ſincere de la vertu (l). Je ſais qu'au jugement de quelques critiques (m), la poéſie de Deſpréaux ſent le travail & la fatigue ; ce qui, à leur avis, ne convient point au ſtyle ſimple & naturel de la ſatyre : mais je ſais auſſi que cette ſimplicité, & ce beau naturel ſont le prix & la récompenſe du travail & de la ſueur, & qu'un chemin doux & aiſé n'a conduit aucun Poëte au ſommet du Parnaſſe.

Butler, un des plus beaux eſprits de l'Angleterre (n), donna à la ſatyre une forme toute nouvelle en pouſſant ſon enjouement juſqu'à un burleſque inimitable. Il fit dans ce goût un poëme intitulé *Hudibras* du nom de ſon Héros, où il tourna en ridicule les Fanatiques qui avoient contribué à la révolution de ce temps-là ; & il mit dans cette piece un agrément, un ſel, & une plaiſanterie qui n'ont point d'exemple. Butler

(l) Poéſies de M. Rouſſeau.
(m) Chapelle, &c.
(n) Du temps de Cromvvel, & de Charles II.

POESIE.

n'a copié perſonne en ce genre d'écrire; & perſonne n'a pu réuſſir à le copier. Après la ſatyre de Butler, il n'y a, que je ſache, que celle de Thomas Morus contre les Allemands qui ſoit digne de quelque attention.

ÉPITRE.

L'Epître en vers plus ſérieuſe, & auſſi morale que la ſatyre, a été maniée avec une adreſſe, & avec un art infini, mais d'une maniere bien différente par MM. Deſpréaux, & Pope. Les Epîtres du Poëte Anglois ſur l'homme ont été traduites en vers François par M. l'Abbé du Reſnel; & cette verſion accommodée au goût françois peut en quelque façon paſſer pour un original. Si la copie n'a pas toutes les beautés de ſon modele, elle eſt exempte de ſes défauts. M. Pope eſt plus court, plus ſerré, & plus vif que M. du Reſnel, mais il eſt plus ſec, plus découſu, &, ſi cela ſe peut dire, plus eſcarpé. M. Racine nous a donné, non deux Epîtres, mais deux Poëmes didactiques, l'un ſur la reli-

POESIE.

gion, en ſix chants, l'autre ſur la grace en quatre. Le premier de ces poëmes, au jugement de M. Hardion, repond parfaitement à la grandeur & à la dignité du ſujet, ſoit qu'on y conſidere la ſolidité des penſées & des raiſonnements, ſoit qu'on faſſe attention à la nobleſſe des images & à la magnificence du ſtyle (1). Le célebre Rouſſeau en avoit fait un éloge tout pareil, mais plus étendu. Le poëme ſur la grace eſt dans le goût & dans les principes du poëme de St. Proſper *de Ingratis*. Le Poëte françois ne pouvoit pas conſtamment choiſir un meilleur guide que le Poëte latin.

Les Epîtres morales de M. Pope, ont pour objet le caractere des hommes, celui des femmes, la cenſure de l'avarice & de la prodigalité, & l'abus des richeſſes. La Philoſophie ſemble plus exacte & plus inſtructive dans ces quatre Epîtres que dans l'eſſai ſur l'homme.

(1) Approbation du 3 Janvier 1742.

POESIE.

APOLOGUE.

L'Apologue est une Fable morale qui instruit les hommes par l'organe des bêtes, & des corps inanimés : la vérité en fait le fonds : la naïveté & l'agrément en sont la parure : son mérite consiste dans la briéveté d'un récit, semé quelquefois de réflexions vives : l'usage en est fort ancien, & l'Ecriture nous en donne deux exemples chez les Israëlites, la Fable de Joatham, fils de Gedeon (o), & celle de Joas, Roi d'Israël (p). Les Egyptiens avoient trop d'esprit pour ignorer une maniere d'instruire si ingénieuse : elle n'étoit point inconnue aux Perses. Herodote nous apprend (q) que Cyrus voyant que les Ioniens & les Eoliens, qu'il avoit inutilement invités de prendre son parti, recherchoient son alliance après la victoire qu'il venoit de remporter sur Crœsus, il ne répondit aux Ambassadeurs de ces peuples que par l'apologue d'un pê-

Connu des Anciens.

(o) *Judic. cap. 9. v. 8.*
(p) *Reg. lib. 4. cap. 14. v. 9.*
(q) *Histor. lib. 1.*

POESIE.

cheur, qui ayant joué en vain de la flûte pour faire venir à lui les poissons, ne vint à bout de les prendre qu'en jetant son filet dans l'eau.

C'est des Grecs que l'apologue nous est venu, Esope en est le pere : il étoit Phrygien, & s'il en faut croire l'Auteur de sa vie, il nâquit vers la cinquante-septieme Olympiade, deux cents ans après la fondation de Rome : il écrivit en prose ses Fables, & Socrate en mit une en vers la veille de sa mort suivant l'ordre réiteré des Dieux (r). Un apologue de Démosthene fit plus sur l'esprit des Athéniens, que la plus belle de ses Harangues. Alexandre leur avoit demandé qu'on lui livrât dix des Orateurs, qu'il regardoit comme auteurs de la Ligue que son pere avoit vaincue à Chéronée. Démosthene para le coup en contant au peuple la fable des Loups, qui pour toute condition de la paix demandoient aux Brebis qu'elles leur livrassent les chiens qui les gardoient. L'Apologue du Lion amoureux est fort connu, & l'on sait qu'Eumene s'en servit utilement pour faire sentir à ses soldats

(r) *Plat. Phædo. p. 492. edit. lat. Mar. Ficini.*

POESIE.

qu'Antigone vouloit débaucher, que les promeſſes de ſon ennemi n'aboutiroient qu'à une dure tyrannie, quand il ſe ſeroit rendu maître de toutes leurs forces.

L'Apologue étoit en honneur à Rome dès les commencements de la République : on ſait de quel uſage il fut à Menenius Agrippa dans la premiere ſédition du peuple, pour ramener les factieux qui s'étoient retirés ſur le Mont Sacré (s) ; c'étoit ou pendant la vie d'Eſope, ou peu de temps après ſa mort. On peut croire que Phedre apporta de Grece les fables de ce Sage, & qu'il les fit connoître aux Romains ; cet Affranchi d'Auguſte les traduiſit en vers Latins avec une élégance peu commune, & une extrême briéveté, plus orné qu'Eſope, ſans être moins naturel. Après Phedre, Avienus, mit en vers les mêmes Fables ſous le regne de Théodoſe [t] : cet auteur a de la force, & quelque choſe au-deſſus de ſon ſiecle [v] : mais il eſt bien éloigné de cette noble ſimplicité des premiers temps.

L'an de Rome 261. avant J. C. 494.

(s) *Liv. Decad.* 1. *lib.* 2.
(t) *Voſſius de Poëtis l tinis.*
(v) Baillet, jugement ſur les Poëtes.

Les

POESIE.

Mis en usage par les modernes.

Les Modernes ont imité les Anciens en ceci, comme en beaucoup d'autres choses. Gabriel Faerne, de Cremone, dans le XVI siecle, mit en vers latins cent fables d'Esope distribuées en cinq livres. Ce Poëte fut engagé à cette version par le Pape Pie IV, pour l'instruction de la jeunesse. En effet, rien n'étoit plus propre à former le goût & les mœurs des enfants qu'un pareil ouvrage; la morale en est ingénieuse, & le style a cette briéveté, cette clarté, & cette varieté, qui font toute la beauté d'une narration. Faerne ne vit pas le fruit de son travail, son recueil de fables ne parut qu'en 1564, environ trois ans après sa mort; & pour se conformer à la volonté du Pape, ce recueil fut dedié à Saint Charles Borromée, Archevêque de Milan. La publication de ces fables fit connoître Faerne dans la République des lettres, & les belles éditions de Ciceron & de Terence, ornées de savantes notes, mirent le sceau à la reputation de cet auteur, aussi bon critique qu'excellent Poëte. On n'avoit pas encore vu les fables de Phedre, quand celles de Faerne furent imprimées. La découverte qui se fit ensuite des premieres

POESIE.

porta les envieux du Poëte Crémonois à l'accuser de plagiat & à imaginer la prétendue suppression du nom & des écrits du Poëte ancien, écrits que le moderne avoit eu, selon eux, entre les mains. Il n'est pas surprenant que la jalousie ait inventé ces chimeres: mais il y a lieu de s'étonner que l'illustre M. de Thou les ait adoptées, & que malgré les nombreuses éditions de ces fables, elles n'aient été traduites en françois qu'à la fin du dernier siecle par MM. Denyse & Perrault. Le fameux adversaire des anciens, nonobstant sa prévention, fut si fortement frappé du mérite de Faerne, qu'il voulut bien traduire un Poëte, qui avoit écrit dans la langue des anciens, & dans le goût de l'antiquité.

Je passe les autres fabulistes; M. de la Fontaine les a tous effacés. Cet excellent Ecrivain joint au bon sens d'Esope une gayeté, un air naïf, & une érudition enjouée, qui les rendent original à l'égard de ses modeles, & qu'on n'auroit jamais cru pouvoir faire entrer dans ce genre d'écrire. M. Patru ne pensoit pas que notre poésie pût adopter l'apologue: si M. de la Fontaine eût suivi le senti-

POESIE.

ment de M. Patru, les Muſes françoiſes ſeroient privées d'un de leurs plus grands ornements. La Fontaine eſt inimitable dans l'Apologue: s'il ſe fût borné à la qualité de Poëte fabuliſte, il eût toujours ſu plaire ſans danger.

Je l'ai dit ailleurs, chaque langue a ſon génie: le fabuliſte dont je parle a pris le tour qui convenoit à la nôtre: M. de Benſerade au contraire a voulu encherir ſur la briéveté de Phedre, & réduire deux cents fables en autant de quatrains; on ne lit point ces quatrains, tandis qu'on ſait par cœur les fables de la Fontaine.

M. Richer loin d'affecter les graces étudiées de M. de la Mothe, imite le naturel & l'élégante ſimplicité de M. de la Fontaine. Dans ce fabuliſte, les images ſont riantes, les peintures variées, les ſujets heureux & ſouvent nouveaux: preuve certaine que le bon goût ſe conſerve encore, & que la nature ne s'eſt pas épuiſée en formant les beaux eſprits du ſiecle de LOUIS XIV. [Mém. de Trevoux, Juin 1745. art. 50.]

M. de la Mothe guindé & ſec dans ſes Prologues, perſonifie trop ſouvent des êtres moraux dans ſes récits. Don Juge-

POESIE.

ment, Demoiſelle Imagination, Dame Mémoire ſont des perſonnages étrangers à l'Apologue, & qu'on ne ſauroit goûter (x). M. Richer plus régulier, & moins hardi, approche de plus près que M. de la Mothe, des graces de M. de la Fontaine, qui juſqu'ici n'a point trouvé, & ne trouvera peut-être jamais ſon pareil.

ÉLÉGIE.

Les anciens.

L'Elégie en pleurs (y) d'un ton plus élevé, mais ſans audace, & d'un ſtyle aiſé & tendre, peint l'amour & la triſteſſe; le cœur ſeul parle dans ce Poëme; tout y eſt ſentiments. Archiloque plus porté à répandre un fiel amer, qu'à verſer des larmes, ſe laiſſa toutefois attendrir par l'Elégie. Le naufrage de ſon beau-frere amollit ſon cœur; il déplora ſa perte dans une piece qui eſt devenue fort célebre. Sapho fit couler dans ſes Elégies ſes ſentiments paſſionnés. Ces charmants Poëmes ſont perdus pour

(x) Réflexions ſur la Poéſie, &c.
(y) *Flebile Carmen. Ovid.*

nous; Ovide nous en a ſeulement conſervé une copie fidelle dans l'épitre de cette illuſtre fille à Phaon, qui ſe lit parmi les Héroïdes de ce Poëte latin. Il ne nous reſte que quelques fragments des Elégies de Philétas, & de Tirtœus: Callimaque en avoit fait un grand nombre: mais elles ſe réduiſent pour nous à une ſeule ſur un Bain de Pallas.

POESIE.

Tibulle qui vint au monde ſous le Conſulat d'Hirtius & de Panſa, eſt le premier Elégiaque latin, au jugement des grands Maîtres. On peut même avancer avec M. l'Abbé Souchay, (Diſcours ſur les Poëtes Eleg. Mem. Acad. B. L.) que ce Poëte eſt peut-être le ſeul qui ait conçu, ou du moins exprimé le vrai caractere de l'Elégie. Tibulle ſe propoſe d'imiter la nature; & rien n'eſt au-deſſus de cette imitation que la nature elle-même. Le déſordre qui accompagne la paſſion, le Poëte ſait le jeter dans ſes Elégies; tout y eſt déſuni & ſéparé; on n'y voit rien de medité, rien de concerté; mais ce déſordre eſt un effet de l'art, qui lie le deſſein de ces Elégies, & qui leur donne toute la juſteſſe & toute la régularité dont elles étoient ſuſceptibles. Les mou-

POESIE.

vements de la passion y sont peints d'une maniere vive & naturelle : rien n'y fait appercevoir de la fiction ; tout y respire la vérité. Enfin pour finir le portrait du Poëte avec les mêmes traits qu'a tracé l'habile critique. (M. l'Abbé Souchay, *ubi suprà*,) que je ne fais qu'abréger, Tibulle est noble sans faste, simple sans bassesse, élégant sans artifice; il sent ce qu'il dit, & il le dit d'une façon qui persuade qu'il le sent. Mais plus ses Elégies sont belles, plus la lecture en est dangereuse, & cela seul suffit pour se la refuser.

Properce suit de près Tibulle. Le premier quoique moins doux & moins poli, a pourtant beaucoup de noblesse. S'il est plus savant que son émule, c'est par sa science qu'il lui est inférieur. Car selon la remarque de M. l'Abbé Souchay, c'est de l'usage que Properce a fait de son érudition que naissent cette rudesse de style, & cette obscurité qui fatigue le lecteur & qui souvent rend inintelligible le Poëte. Au reste, ce défaut, tout considérable qu'il est, procure un avantage encore plus considérable : Properce est moins dangereux que Tibulle, parce qu'on l'entend plus difficile-

ment & qu'on prend moins de goût à le lire.

Ovide trop amoureux de ſon eſprit, emprunte quelquefois le langage de la nature (z) : ſes Elegies ont je ne ſais quoi de gracieux & d'aimable ; ce Poëte releve ſur tout avec agrément les plus petites choſes : il eſt vrai qu'il s'étend, & qu'il s'égaie un peu trop ; & ſes penſées ſur les médailles de Céſar, qu'il avoit reçues dans ſon exil, ſeroient admirables ſi elles étoient moins belles [a].

Cornelius Gallus laiſſa un Recueil d'Elégies, où brilloient, dit Crinitus (b), les beautés de ſon eſprit, & de ſon ſtyle. Diomede le fait aller de pair avec Tibulle & Properce. Quintilien (c) n'eſt pas de ce ſentiment, & il avoue que Gallus n'a ni la douceur, ni l'élégance de ces deux Poëtes. Le premier compoſa la plûpart de ſes Elégies à l'honneur de ſa Lycoris, comme Varron le Gaulois en avoit fait pour ſa Leucadie, Properce pour ſa Cynthie, Catulle pour

(z) *Nimiùm amator ingenii ſui, laudandus tamen in partibus. Quintil. Inſt. Orat. lib.* 10. *cap.* 1.

(a) *De Ponto, lib.* 2. *Epiſt.* 8.

(b) *Poet. Lat. lib.* 3. *cap.* 42.

(c) *Lib.* 10. *cap.* 1.

POESIE.

ſa Leſbie, & Calvus pour ſa Quintilie [d]. Le regne d'Auguſte porta ces Poëtes : ſur quoi il eſt à remarquer que les Elégies que nous avons ſous le nom de Gallus ne ſont pas de cet ancien Poëte, mais d'un écrivain demi-barbare, appellé Maximien.

Sous les ſucceſſeurs d'Auguſte, l'Elégie périt, quand l'affectation, qui lui eſt ſi oppoſée, prit le deſſus : on oublia juſqu'à ſon caractere. Le poëme d'Orientius [e] élégiaque pour la verſification ne l'eſt nullement pour le ſujet; ſon auteur étoit Evêque d'Auch dans le cinquieme ſiecle. Albertinus Muſſatus dans le quatorzieme, & Antoine Aſteſanus au commencement du quinzieme traiterent l'Elégie dans le même goût, & elle ne reparut avec ſes agréments que pendant le ſeizieme ſiecle, ſe reſſentant peu toutefois de ſa premiere origine. Je ne connois en ce genre au-deſſus du médiocre que Molza Italien, Lotichius Allemand, & Sidronius Flamand. Marot eſt un mauvais modele de l'Elégie ; ſon ſtyle n'eſt pas

Les Modernes.

(d) *Proper. lib.* 2. *Eleg.* 34.
(e) Iutitulé *Commonitorium*, & partagé en 2. livres.

fait pour cette espece de poëme. Ronsard y fait entrer des sujets qui lui sont tout-à-fait étrangers. Desportes est celui de nos anciens Poëtes qui a le mieux réussi dans ce genre de poésie. Voiture effaça Desportes. Sarrasin, imitateur de Voiture, encherit sur son original. Ménage tira l'Elégie de la bassesse où elle avoit langui si long-temps parmi nous; ce Poëte, selon M. Segrais, a connu la justesse & l'harmonie des vers : s'il n'a rien pris de son propre fonds, il a du moins choisi avec un goût exquis ce que les autres avoient dit de meilleur, & il l'a mis en œuvre avec tout l'art possible : nul ne l'auroit surpassé, si Benserade, de Meré, Pavillon, n'avoient écrit en ce genre; & ceux-ci sont encore au-dessous de Madame la Comtesse de la Suze, dont les tendres & délicates poésies semblent avoir été dictées par les graces. L'Elégie de M. de la Fontaine sur la disgrace de M. Fouquet, a de grandes beautés. Cette petite piece nous montre le vrai caractere de ce genre de poésie. On voit aujourd'hui beaucoup d'élégies, mais peu qui soient bonnes; ce Poëme n'est point le foible essai d'un apprenti : il demande un maître de l'art

ÉPIGRAMME.

NOUS avons assez parlé des poëmes qui demandent quelque étendue : passons maintenant aux plus petits ouvrages ; l'Epigramme est de ce nombre. Ce genre de poésie trop libre pour se borner à certains sujets, roule tantôt sur une pensée, tantôt sur un mot, quelquefois sur une raillerie. L'Epigramme exige la briéveté, & l'agrément : ennemie de la contrainte, & se refusant aux regles, elle doit tout son sel à un heureux génie : les Grecs la firent consister en un tour de pensée naturel & délicat, & ils mirent son agrément dans une certaine naïveté spirituelle & raisonnable. Ce milieu est difficile à tenir, & j'avouerai avec Racan que quelques Epigrammes de l'antologie pour être trop simples deviennent insipides, & qu'on en voit d'autres, qui en voulant piquer le goût tombent dans le rafinement. Il faut pourtant convenir qu'il s'en trouve de belles, de sensées, & de spirituelles. Si celles-ci sont en petit

POESIE.

nombre, on peut en rejeter la faute ſur le Moine Planude : car l'Antologie, telle que nous l'avons aujourd'hui, eſt l'ouvrage de ce compilateur, qui vivoit vers la fin du XIV. ſiecle. M. Rollin [Hiſt. anc. tome XII.] compte trois recueils d'épigrammes Greques anterieurs à celui de Planude. Il donne le premier à Méléagre de Gadare, qu'il place ſous Seleucus IV. dernier Roi de Syrie. Philippe de Theſſalonique fit le ſecond recueil du temps de l'Empereur Auguſte, & Agathias fit le troiſieme, ſous le regne de Juſtinien. Le plus grand mérite du recueil de Planude conſiſte à être exempt des obſcenités qui regnent dans les précédents. Les deux Epigrammes qui nous reſtent de Sapho ſont bien éloignées de ces excès, & ne démentent point le caractere de cette dixieme muſe. Diogene-Laërce fit le portrait de toutes les perſonnes illuſtres dans des épigrammes dont le recueil fut appellé *Pammetre*, c'eſt-à-dire, vers de toute meſure ; & il renvoie ſouvent à cet ouvrage dans les vies des Philoſophes. Apulée loin d'imiter la modération de Laërce, fit régner dans ſes épigrammes des libertés infames qu'Auſone a tort d'excuſer, & plus encore d'imiter.

Chez les Romains.

POESIE.

Catulle ſuivit la maniere Greque en l'ennobliſſant : il donna à toutes ſes épigrammes une élégance juſques-là inconnue aux Romains, & une *égale poliſſure* (f). L'Empereur Auguſte faiſoit des Epigrammes dans le bain, apparemment avec aſſez de négligence : Suetone en avoit vu le recueil. Le temps a épargné quelques épigrammes de Germanicus : il y en a une fort ingénieuſe ſur un enfant qui ſe jouant ſur l'Hebre glacé, rompit la glace, & périt dans l'eau. Ces épigrammes ſont latines; Arrius Antoninus en fit de Greques : Pline (g) en fait grand cas; mais Pline n'eſt pas avare de louanges. Il s'égayoit ſouvent à compoſer des épigrammes : je ne crois pas qu'on doive regretter leur pere : on peut même en deviner le caractere : Pline s'accommodoit aſſez du brillant des penſées, & de la vivacité des ſaillies; & il avoit probablement prêté l'un & l'autre à cet Antoninus en le traduiſant.

Martial par un faux goût qui s'éleva dans le commencement de la déprava-

(f) Expreſſion de Montagne, liv. 2. de ſes Eſſais, ch. 10.
(g) *Lib.* 4. *Epiſt.* 13.

tion de la pure latinité, chercha à flater l'eſprit en le ſuſpendant, & à le ſurprendre enſuite par un mot piquant; cette chûte à quoi on ne s'attend pas, & qui enferme ſouvent un ſens double, fait toute la fineſſe des épigrammes de ce Poëte : quelques anciens (h) l'ont appellée un ſophiſme agréable, & nous lui donnons le nom de *pointe.* C'eſt un langage peu naturel que de parler par pointes; il fait ſouvent tomber dans le froid, & dans le puéril : auſſi les meilleures épigrammes de Martial ne ſont, pas celles qui ſont hériſſées de ces ſortes d'aiguillons, & où il a joué ſur un mot. S'il m'eſt permis de dire ce que je penſe, les railleries purement badines de ce Poëte me plaiſent auſſi peu que les louanges flateuſes, quelquefois exceſſives, qu'il donne à Domitien ; j'aime ce qui m'inſtruit, ce qui m'intéreſſe, ce qui me remue : je préfere, par exemple, à tous ſes jeux de mots qui ne font que me chatouiller, le ſentiment qu'il donne à Aria, parce qu'il me touche; & je voudrois qu'il n'eût laiſſé que ce petit nombre d'Epigrammes, qui plaiſent communément à tous les gens de Let-

(h) Macrobe & Seneque.

POESIE.

tres. Celles de Fabilius, de Porphire (i), & des autres Epigrammatistes, qui parurent sous les Maximins & les Constantins, ne méritent aucune attention. Dans la suite, Alcine & Ausone se distinguerent en ce genre de poésie. L'Epigramme du premier sur Homere a ses beautés : la voici :

Mæonio Vati qui par, aut proximus esset
Consultus Pean, risit & hac cecinit :
Si potuit nasci quem tu sequereris, Homere,
Nascetur qui te possit, Homere, sequi.

Si toutes les épigrammes d'Ausone ressembloient à celle qu'il fit sur Didon, elles auroient évité la censure des critiques. Quelques-uns (k) mettent autant de différence entre les épigrammes de Martial & celles d'Ausone, qu'il y a de distance du siecle de l'un au siecle de l'autre. Il y en a (l) qui trouvent que les épigrammes du Poëte Gascon

(i) *Publius Optatianus Porphyrius.*
(k) *Thomas Poppe Bloun, in Cens. Auct.*
(l) Scaliger le pere.

ſont preſque toutes peu travaillées, dures à l'oreille, ineptes, froides, frivoles, & obſcures : celle de Didon ne ſoûtiendroit pas même un examen rigoureux : tout y quadre, mais tout y quadre un peu trop (m).

Les Italiens.

En matiere d'épigramme les modernes ne le cedent point aux anciens. Les Italiens ont de l'eſprit : c'eſt le fonds de cette ſorte de poéſie : mais ne la cherchez pas avant le ſeizieme ſiecle. Porcelli (n) dans le quinzieme n'a laiſſé que des productions informes, & peu châtiées d'un génie aſſez fertile & aſſez heureux. Sannazar plus correct, & plus élégant, a fait l'éloge de Veniſe en ſix vers qui ſentent tout-à-fait l'antiquité, & qui ſeroient parfaits, s'ils n'avoient pour baſe la fiction (o). Les François

Les François.

(m) *Infelix Dido, nulli benè nupta marito :*
Hôc pereunte, fugis ; hôc fugiente, peris.

(n) Secretaire d'Alphonſe I. Roi des deux Siciles.

(o) Les Vénitiens récompenſerent leur auteur d'un préſent de ſix cents écus d'or. Voici ces ſix vers :

Viderat Hadriacis Venetam Neptunus in undis
Stare urbem, & toto ponere jura mari.
Nunc mihi Tarpeïas quantùm vis, Jupiter, Arces
Objice, & illa tui mœnia Martis, ait.
Si Pelago Tybrim præfers, urbem aſpice utramque ;
Illam homines dices, hanc poſuiſſe Deos.

POESIE.

quelquefois trop pareſſeux pour entreprendre des ouvrages de longue haleine, & qui ſavent d'ailleurs mieux que leurs voiſins l'art de penſer naturellement, ont fait un grand nombre d'excellentes Epigrammes : M. Baillet [1] attribue à Lazare de Baïf l'introduction en France de l'uſage & du nom de l'épigramme : mais ce critique ſe trompe ; Baïf n'en introduiſit que le nom, ainſi que Menage l'a judicieuſement obſervé (2). Avant ce Poëte on faiſoit des Epigrammes qu'on appelloit Quatrins, Sizains, Huitains, ſuivant le nombre de vers dont ces petites poéſies étoient compoſées. Les Epigrammes de Marot au nombre de près de trois cents ſont celles de ſes poéſies qu'on eſtime le plus : elles ont le ſel, le naturel, & la briéveté que l'épigramme demande. Marot plaiſantoit finement. Les railleries trop piquantes de Mellin de Saint Gelais lui attirerent beaucoup d'ennemis. St. Gelais fit néanmoins de bonnes Epigrammes. Quelle nïaveté dans celles qui ſont contre un importun, ſur un charlatan, & ſur un aſtrologue qui ſe vantoit d'avoir fait un

(1) Jugement des Savants, tome 4.
(2) Anti-Baillet.

mauvais

mauvais ouvrage qu'un autre s'attribuoit. Les épigrammes de M. de Santeul pour les fontaines de Paris (p), & de M. l'Abbé Regnier, pour la Place des Victoires, tout le sel, toute l'élégance, & toute la noblesse que les différents sujets exigent. Maynard est celui de nos Poëtes François qui a composé le plus d'Epigrammes, & qui a mieux réussi à leur donner ce tour fin & naturel, qui fait toute leur beauté : celles de M. Despréaux ont une grace vive & piquante qui éveille l'esprit ; & les Epigrammes du Chevalier de Cailly ont une naïveté sans bassesse, & une délicatesse sans rafinement : tout y marque le caractere d'un galant homme.

MADRIGAL.

LE Madrigal né en Italie, fut manié joliment par le Guarini, & par le Tasse, & c'est des Italiens que les Espagnols & les François apprirent à faire des Madrigaux, dont le nom a été in-

(p) Voyez la belle Epigramme sur la Pompe du Pont Notre-Dame.

troduit dans notre poéſie par Melin de St. Gelais. Ce petit Poëme agréable & poli aime la ſimplicité ; mais il a quelquefois beaucoup de grandeur. Si le Madrigal de M. de Coulanges ſur la Nobleſſe eſt d'une legéreté charmante, ceux que l'on fit ſur le Prince de Condé, & ſur la paix que le feu Roi donna à l'Europe, ſont d'une ſublimité aſſortie à la dignité des ſujets.

CHANSON.

LES Chanſons tiennent de l'Epigramme & du Madrigal, & ont en même temps quelque choſe de l'Ode, ſans être préciſément ni l'un ni l'autre ; c'eſt ce qui les diſtingue des vers que les anciens chantoient à table, qui étoient proprement de petites poéſies lyriques. Nos chanſons n'ont rien d'affecté pour la matiere, ni pour le tour, qu'on peut varier à l'infini. MM. de Benſerade & de Coulanges, qui avoient beaucoup de vivacité avec une grande politeſſe, ont fait des Chanſons tournées d'une ma-

niere ſimple & aiſée, où tout eſt neuf & original (a).

SONNET.

LE Sonnet eſt le déſeſpoir de nos Poëtes. *Un Sonnet ſans défaut vaut ſeul un long Poëme* (b) : mais ce Sonnet eſt encore à deſirer : l'invention en eſt due aux Troubadours. C'eſt de ces anciens Poëtes Provençaux que Pétrarque emprunta l'uſage & le nom de ce petit Poëme, & que dans ſa charmante ſolitude de Vaucluſe il fit à leur imitation de jolis Sonnets à l'honneur de ſa Laure (c). Ce reſtaurateur des Belles Lettres donna du goût aux Italiens pour cette ingénieuſe Poéſie qui repaſſa les Monts dans la ſuite du temps. Alors, c'eſt-à-dire, ſous le regne de François premier, nos Poëtes firent paroître en leur Langue le Sonnet aſſujetti à certaines regles, & par ce moyen ils lui don-

(a) Voyez l'art. du Vaudeville, partie 2. de ces Eſſais.

(b) Deſpréaux, Art poétique, chant 2.

(c) Fauchet, Recueil de l'Origine de la poéſie franç. liv. 1. ch. 8.

POESIE. nerent la grace de la nouveauté, en s'attribuant la gloire de l'invention. Saint Gelais, ſelon Coletet (1) fit paſſer le Sonnet d'Italie en France. Clement Marot & Joachim du Bellay contribuerent avec ſaint Gelais à mettre à la mode ce nouveau genre de Poéſie. Colletet fait un grand éloge des Sonnets de du Bellay lorſqu'il dit que de tous ceux qui parurent dans le ſeizieme ſiecle il n'y a gueres que ceux de ce Poëte qui aient forcé le temps : & il remarque que les connoiſſeurs priſent beaucoup les Sonnets de du Bellay ſur les antiquités de Rome, & ceux qu'il a appellés *ſes Regrets.* Joachim du Bellay, parent du Cardinal de ce nom, apprit à nos Poëtes à finir le Sonnet par une pointe. Gombaud, Maynard & Malleville lui donnerent plus de dignité : mais on donna le prix à *la belle matineuſe* de Malleville . la plûpart des Poëtes excités par cet exemple, composerent des Sonnets ſur le même ſujet : Malleville eut toutefois l'avantage ſur ſes antagoniſtes, au jugement des connoiſſeurs (d). Voiture

(1) Traité du Sonnet, n. 6.
(d) Diſſertation de Ménage ſur les Sonnets pour la belle Matineuſe.

& Benſerade porterent enſuite le Sonnet à une plus grande perfection en y faiſant entrer les ſentiments : l'*Uranie* & le *Job* de ces deux fameux champions amuſerent la Cour, & la partagerent en deux cabales de beaux eſprits. Voiture eut pour lui de redoutables défenſeurs ; Benſerade eut auſſi les ſiens : mais malgré les efforts des *Uraniſtes*, la déciſion de M. le Prince de Conti donna gain de cauſe aux *Jobelins*, par cet Arrêt ſi célebre qui paroît dicté par la Nature :

L'un * eſt plus grand, plus achevé :
Mais je voudrois avoir fait l'autre **.

Ces Sonnets ne furent pourtant pas à l'abri d'une bonne critique. Deſpréaux dans ſon *art poétique* (chant 2.) cenſura indirectement le Sonnet de Voiture, en ſe moquant des Poëtes qui ne ſavent que ſe charger de chaines, adorer leur priſon & bénir leur martyre : Et Sarraſin attaqua le Sonnet de Benſerade par une ingénieuſe Parodie, qu'il adreſſa à M. Eſprit.

* Sonnet de Voiture.
** Sonnet de Benſerade.

POESIE.

RONDEAU.

LE Rondeau originairement François, ne plaît que par la naïveté. Marot porta le premier le genre naïf à sa perfection. Ce Poëte reussit au Rondeau. Son dernier éditeur (1) loue dans ce Poëte, & par rapport à ce genre de vers, l'élégant badinage, la délicatesse de pensées, la fécondité d'imagination, la facilité, le feu, la correction. Ces rondeaux, au nombre de soixante-dix, sont pour la plus part fort jolis, & sur differents sujets. Bonnefons assujettit ce petit Poëme à la pureté de la Langue, que Marot avoit trop négligée. Voiture fit revivre le Rondeau déjà tombé, & cet aimable Poëte lui prêta des graces nouvelles. M. de Benserade qui lui succeda, choisit mal sa matiere: les Fables d'Ovide demandent un style soutenu; le Rondeau n'admet que l'enjouement.

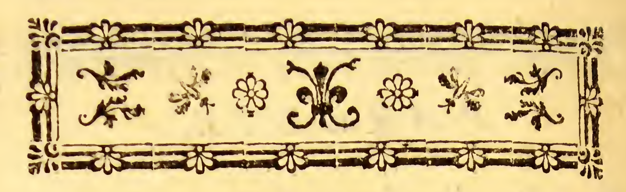
(1) M. Langlet du Fresnoy.

POESIE.

PARODIE.

LA Parodie eſt un Poëme, où pour jouer quelque perſonne, on tourne avec eſprit, & en un ſens railleur, les vers de quelque grand Poëte (e). La Parodie demande une fineſſe d'expreſſion qui n'eſt pas commune : auſſi eſt-elle préſentement peu en uſage. C'eſt d'ailleurs un travail bien ingrat, & qui prête trop à la malignité. Cette ſorte de Poéſie doit aux Grecs ſon invention : chez eux une Comédie faite des vers d'une Tragédie, s'appelloit Parodie : elle avoit la vogue, parce qu'on aime mieux ce qui divertit que ce qui afflige; & pour la rendre plus piquante, on y mêla de la ſatyre. Des ſcenes du Cid ingénieuſement parodiées (f) nous donnent la véritable idée des anciennes Parodies; & ſi l'on en veut d'autres exemples, on les trouvera dans les Parodies de Bertelet contre Malherbe, & de Sarraſin contre Benſerade.

(e) Richelet, Diction. édit. de 1732.
(f) Dans les Œuvres de M. Deſpréaux.



POÉTIQUE.

IL y a de bons & de mauvais Poëtes, & dans le plus beau Poëme tout ne plaît pas également. Il eſt donc néceſſaire d'en faire un diſcernement judicieux, & d'examiner, ſuivant les regles du vrai, & du beau, les ouvrages même des grands maîtres. Ces regles ſont immuables étant fondées ſur la nature, & ce qui leur eſt conforme doit plaire chez toutes les nations & dans tous les temps. Il a donc fallu, pour former l'eſprit par rapport à la poéſie, mettre en méthode la nature, & réduire en principes le bon ſens.

C'eſt juſtement ce qu'a prétendu Ariſtote dans ſa Poétique : il a cherché dans le goût épuré & délicat des honnêtes gens d'Athênes, ce qui étoit le plus généralement approuvé dans Homere, dans Sophocle, & dans les autres Poë-

POETIQUE.

tes ; il en a pesé les raisons : il est remonté aux principes, & de toutes ces observations, il en a formé ce corps admirable de préceptes, si propres à faire connoître le différent caractere des Poëmes, & à conduire à la perfection de la Poésie. Horace fit pour les Romains ce qu'Aristote avoit fait pour les Grecs : il abrégea la doctrine de ce Philosophe, & la mit à la portée des grands Seigneurs de Rome, qui se mêloient alors de faire des vers.

On ne voit rien parmi les Grecs & les Romains sur cette matiere dans les temps postérieurs. On a seulement un petit livre fort bien fait d'un Hephestion d'Alexandrie, qu'on met sous Marc-Aurele, sur la différente mesure des vers, *de Re Metrica* (g). Mais quand on eut apporté les Œuvres d'Aristote de Constantinople en Italie, après la ruine de l'Empire d'Orient, il s'éleva dans le seizieme siecle une foule de Grammairiens, qui écrivirent de longs Commentaires sur sa Poétique. François Robertel & Pierre Verrori s'attacherent d'abord à en expliquer la lettre. Le pre-

(g) M. de Tillemont, Hist. des Empereurs, tom. 2. pag. 454.

POETIQUE.

mier, au jugement de Giraldy (h), fut un des meilleurs Poëtes de ſon temps, & Balzac qui ne prodiguoit pas les louanges, dit du bien des remarques du ſecond (i). Vida ſi connu par ſa *Chriſtiade*, ſans ſe borner à la qualité de Commentateur, mit au jour un Art poétique qui vaut ſon prix, & qui eſt diviſé en trois livres. Cet ouvrage ſeroit parfait, ſi ſon auteur verſé en belle littérature n'avoit pas préféré l'agrément du ſtyle à une inſtruction approfondie. Caſtelvetro vint enſuite : ſa vanité, & la haute eſtime qu'il avoit de lui-même le porterent à contredire ſon auteur, & cet eſprit chagrin chercha moins à éclairer les lecteurs d'Ariſtote, qu'à répandre des nuages ſur le texte de ce grand homme.

Picolomini traduiſit en Italien Ariſtote, & il montra beaucoup d'habileté, & une critique sûre dans les notes, dont il accompagna cette verſion. François Patrice, André Gili, Ricobon, Minturnus, & Voſſius commenterent auſſi Ariſtote en différents temps; mais Patrice fournit ſa tâche en hiſtorien, Gili en

(h) *De Poëtis ſui temporis.*
(i) Lettre à Chapelain, liv. 3.

POETIQUE.

Rhéteur, Ricobon en Dialecticien, Minturnus en Orateur, & Vossius en Scholiaste (k). De tous ces interpretes nul n'est entré bien avant dans l'esprit de ce Philosophe, & n'a suivi son sistême. Avec tous ces secours, la Poétique d'Aristote seroit bien obscure, si M. Dacier n'avoit débrouillé ce cahos d'une maniere savante, & qui n'a rien de fastueux. Jules Scaliger doit, ce me semble, être tiré de la presse : sa Poétique renferme beaucoup de doctrine, & une lecture bien digérée; elle a été admirée des Doctes : je ne crois pourtant pas son Auteur infaillible dans tous les jugements qu'il porte.

La poésie ayant un peu changé parmi les modernes, il nous faut des regles particulieres pour nos rimes, pour la construction du vers, & pour certains petits Poëmes inconnus aux anciens. C'est dans cet esprit qu'on a dressé de nouvelles Poétiques : une des plus anciennes est celle de Lopé de Vega, qui, pour justifier l'ordonnance de son Poëme héroïque ; & de ses comédies, hazarda une méthode toute différente de celle d'Aristote.

(k) Rapin, Préf. des Réflex. sur la Poétique.

POETIQUE.

En France, un Anonime qui s'appelle lui-même l'*Infortuné*, & qui vivoit sous Loüis XI. & Charles VIII. donna à l'entrée de son *Jardin de plaisance* la premiere poétique Françoise que l'on connoisse. Deux singularités rendent cet écrit précieux : l'Auteur n'y sépare jamais le précepte de l'exemple : c'est par un rondeau de sa façon qu'il prescrit les regles du rondeau : & ainsi des autres especes de poésie qui nous sont propres : de plus, il nous met au fait de différentes rimes qui ne sont plus d'usage ; & cette curiosité a son utilité particuliere. Fabry suivit l'*Infortuné* : il le prit pour modele. Thomas Sibilet en 1548. exposa avec assez de netteté les préceptes de notre poésie. Jacques Pelletier, après avoir traduit en vers François l'art poétique d'Horace, publia en 1555 un ouvrage en prose sur la même matiere : il y parle de son chef, &, au jugement de plusieurs, ses maximes sont judicieuses. Ronsard conçut & exécuta en trois heures son abregé de l'art poétique, qui se ressent de la précipitation de l'Auteur : ce petit écrit si vanté par ses contemporains ne contient que quelques réflexions fort communes, & dont aucune n'est

1585.

POETIQUE.

approfondie. Du temps de Ronſard, Claude de Boiſſiere, & Robert Corbin firent des poétiques, aujourd'hui peu connues. Deimier, & Eſprit Aubert, ſon antagoniſte, s'arrêterent à la verſification Françoiſe. Marie de Jars de Gournai dans trois diſcours ſur la poéſie donna beaucoup de verbiage, & peu de choſes. Jean Vauquelin de la Freſnaïe ne mit au jour qu'en 1612, l'art poétique en vers François qu'il avoit achevé par l'ordre d'Henri III. M. de la Meſnardiere entreprit un grand ouvrage ſur la poétique : il n'exécuta cependant qu'en partie le plan qu'il s'étoit fait ; car ce qu'il en publia en 1640, ne regarde que la Tragédie, & l'Elégie. M. l'Abbé d'Aubignac ſe borna auſſi au poëme dramatique dans ſa *pratique du Théatre* : mais le Pere Rapin embraſſa un deſſein plus vaſte, & dans ſes réflexions ſur les ouvrages des Poëtes anciens & modernes, il donna un art poétique complet, & le plus raiſonné qui eût encore paru. Il n'eſt inférieur qu'à l'art poétique de M. Boileau Deſpréaux. Ce dernier ouvrage „ amas prodigieux „ de regles & d'exemples, eſt lui-même, „ dit un habile critique (l), un Poëme

1670.

(l) M. de Boze, Eloge de M. Deſpréaux

POETIQUE.

„ excellent, un Poëme agréable, & si „ agréable, que, quoiqu'il renferme „ une infinité de choses, qui sont particulieres à la Langue, à la Nation, „ & à la poésie Françoise, on sait combien il a toujours été goûté des étrangers, qui ont été, ou qui sont en état „ de l'entendre „; & on convient qu'on lui doit cette justesse de discernement qu'on remarque aujourd'hui en fait de poésie, dans la plûpart de ceux dont l'esprit a quelque culture. MM. de Fenelon (m) & de Callieres (n) répetent en prose une partie de ce que M. Despréaux a si bien exprimé en vers. Outre l'utilité qu'on peut retirer, & qu'on a retiré en effet, de l'art poétique de Despréaux, trois choses font admirer ce Poëme. 1o. La beauté des vers. 2o. La difficulté de l'entreprise, qui paroissoit si grande que M. Patru ne croyoit pas que ce dessein pût réussir au Poëte, parce que les regles particulieres de notre poésie, n'étoient pas propres selon cet habile critique, à être mises en vers

1674.

dans les Mémoires de l'Académie des Belles Lettres, tome III.

(m) Lettre à l'Académie Françoise.

(n) Traité du Bel Esprit, part. 2.

POETI-QUE.

1728.

François. 3°. L'Ordre qui regne dans cette poétique ; ordre qui manque à celle d'Horace, qui n'est pas entré aussi avant que Despréaux dans le détail des préceptes. Le Pere Buffier Jésuite, approfondit beaucoup plus le même sujet (o) : son ouvrage est rempli d'observations singulieres, & de réflexions assez justes ; mais la monotonie qui y regne le rend froid & languissant ; & les raisonnements métaphysiques y sont substitués à la délicatesse des pensées & des expressions. Les réflexions de M. l'Abbé du Bos sur la poésie, &c. sont semées aussi de raisonnements métaphysiques : ce défaut est en quelque façon corrigé par une varieté charmante, & par plusieurs traits de Littérature très-propres à ôter la sécheresse des matieres les plus abstraites.

Le Pere du Cerceau si leger dans ses petites poésies, est bien pesant dans sa petite poétique, où il tâche d'établir ce qui distingue les vers de la Prose : la regle qu'il donne à ce sujet est neuve, à la vérité ingénieuse, si vous voulez ; mais par malheur elle est fausse. On di-

(o) Traité Philosophique, & Pratique de Poésie.

POETIQUE.

roit que plusieurs de nos Ecrivains modernes ont dessein de nous transporter dans des pays inconnus, & que dans cette vue, il n'est point de nouveauté qu'ils ne saisissent. Un Auteur fort poli (p) déclame contre l'esprit avec tout l'esprit possible : il veut qu'on sente plus qu'on ne pense, lorsqu'il pense lui-même plus qu'il ne sent : il prétend que l'harmonie est l'ouvrage de la fantaisie, & le fruit de l'accoûtumance. Si on l'en croit, la fin de la poésie est moins d'être utile, que de plaire : la fiction en est l'ame ; & contre le sentiment commun, la Fable étend sa domination sur tous les genres de poésie. Je finis l'énumération des poétiques Françoises par celle que M. Gaullyer, Professeur au College du Plessis, publia en 1727. Les principes en sont bons, & très-propres à diriger les jeunes gens dans la lecture des Poëtes, & dans la composition des Poëmes (q).

Quelques auteurs en fait de poétique ont partagé leur tâche. Les uns ont écrit

(p) M. Remond de S. Mard, Examen Théologique sur la Poésie.
(q) Bibliot. Franç. de M. l'Abbé Goujet, tom. III.

sur

sur le poëme épique : tels sont les peres le Moine, Rapin (r) & le Bossu, Madame Dacier (s), M. de Ramsay (t) & le Pere Bougeant (u). D'autres se sont bornés au poëme dramatique : & dans cette classe on peut ranger M. de la Motte, M. l'Abbé Vatry, M. l'Abbé Nadal, & le Pere Brumoy, Jésuite. Il y en a qui ont travaillé sur le poëme lyrique ; & de ce nombre sont M. l'Abbé Fraguier (x) MM. Roy, Rémond, &c. Colletet, M. de Longe-Pierre (y), M. de Fontenelle, M. l'Abbé Geneft, M. l'Abbé de la Roche, & M. l'Abbé Goulley ont fait des réflexions fort judicieuses sur la poésie bucolique. MM. Souchay, le Blanc, Michault donnent les regles de l'Elégie. MM. de la Motte, Richer, Rémond donnent leurs observations sur l'apologue. Voquelin de la Fresnaïe,

POETIQUE.

(r) Dans sa comparaison d'Homere & de Virgile.

(s) Dans sa Préface sur l'Odyssée.

(t) Discours à la tête du Telemaque de M. de Fenelon, 1717.

(u) Dans les Mémoires de Trévoux, Août 1730.

(x) Dans les Mémoires de l'Acad. des Belles Lettres, tom. II.

(y) Discours sur les Idyles de Bion & de Moschus.

POETIQUE.

Denis Challine, MM. Despréaux, Dacier, & de Villiers nous mettent au fait de la Satyre. M. Nicole (z) & M. le Brun nous font connoître le vrai caractere de l'Epigramme ; M. Bruzen de la Martiniere, celui du Sonnet ; l'Abbé Cottin, celui de l'Enigme ; l'Abbé Sallier, celui de la Parodie ; l'Abbé Souchay, celui de l'Epithalame ; M. Boivin, celui de la bonne poésie burlesque (a).

Deux nouveaux Ecrivains méritent une attention particuliere. Riccoboni a donné dans ses observations sur la comédie une poétique d'autant plus ingénieuse, qu'elle est fondée sur les beautés dont le Théatre de Moliere est rempli, & qu'elle a pour objet de faire connoître combien ce comique est un excellent modele dans tous les genres dont son Art est susceptible (b). M. Pope dans son essai sur la critique, qu'on peut regarder comme une poétique, enseigne au Poëte à connoître la portée de son génie ; lui fait sentir les différences

1736.

(z) Dans sa préface du *Delectus Epigrammatum.*

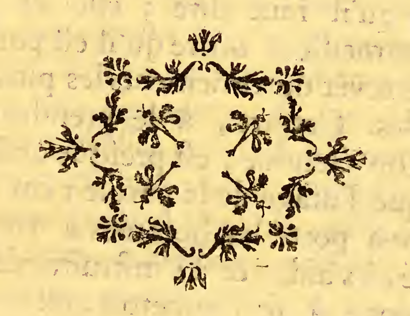
(a) Dans les Mémoires de Trévoux, Janvier 1718.

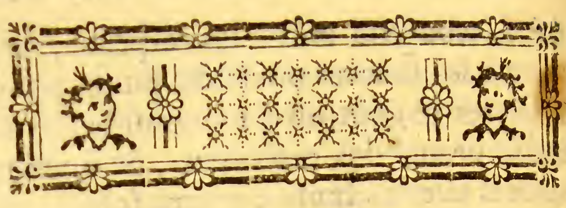
(b) Journal des Savants. Juin 1739.

qui ſe trouvent entre les eſprits ; lui montre les ſources où il doit puiſer pour ſe former le goût, en quoi conſiſte la véritable beauté des ouvrages, & quelles qualités font les bons Auteurs (c).

POETIQUE.

(c) M. du Reſnel dans la Préface de ſa Traduction de ce Poëme anglois.





ÉLOQUENCE.

L'Eloquence eſt l'art de perſuader, & de ſe rendre maître des eſprits. Pour y parvenir, elle fait un choix judicieux des choſes qu'il faut dire ; elle les place dans le meilleur ordre qu'il eſt poſſible; elle les revêt des ornements les plus convenables. Cet art, à le prendre dans toute ſon étendue, eſt preſque auſſi ancien que l'uſage de la parole ; car l'Eloquence a porté les hommes à vivre en ſociété, à s'aider & à s'inſtruire réciproquement, à ſe ſoumettre aux loix, à diſcuter & à régler les affaires qu'ils avoient enſemble. Delà il eſt clair qu'on doit admettre deux ſortes d'Eloquence; l'une plus ſimple, & accommodée aux entretiens familiers, & au commerce du monde ; l'autre plus élevée, & propre aux diſcours publics (d) ; c'eſt ce ſecond

(d) *Cic. Offic. lib. 1. cap. 37. lib. 2. cap. 14.*

genre qu'on appelle proprement Eloquence.

ELOQUENCE.

L'Eloquence a toujours régné ſur les peuples libres : elle a fleuri dans la Grece avant qu'elle ſubît le joug des deſcendants d'Alexandre, & dans la République Romaine avant la domination des Céſars. Mais elle a été peu connue des Aſſyriens & des Perſes, accoutumés au deſpotiſme ; & l'on remarque à l'égard des Egyptiens, que pour éviter les ſuites de la fauſſe Eloquence, ils rejeterent la véritable (e). Chez les Grecs au contraire qui avoient tous part au gouvernement, le bien parler étoit la voie qui élevoit aux honneurs, & qui conduiſoit aux richeſſes ; ainſi il n'y a pas lieu de s'étonner que chaque particulier ſe regardant comme l'artiſan de ſa fortune, fit tous les efforts poſſibles pour monter aux premiers degrés de la République.

Des Aſſyriens & des Perſes.

Des Egyptiens.

Des Grecs

Les Egyptiens toutefois ne rejetoient que la haute Eloquence, qui s'armant, & tirant le glaive des Loix pourſuit le criminel, & défend l'innocent ; mais à qui la malice, ou l'erreur fait ſouvent

(e) Boſſuet, Diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle, part. III, art. III.

ELOQUENCE.

prendre le change. Car pour cette Eloquence, doux lien de la Société, qui s'ouvre les cœurs ſans tyrannie, & y regne ſans violence, on peut la regarder comme la ſcience que les Egyptiens cultivoient le plus ſoigneuſement. Les chefs des Colonies Egyptiennes, qui retirerent les Grecs de la vie brutale qu'ils avoient menée juſqu'alors, & qui donnerent à ce peuple feroce la premiere teinture de politeſſe, étoient véritablement éloquents. Tels furent Cécrops, Deucalion, Cadmus, & après eux, Linus, Orphée, Amphion, Chantres divins dont la Lyre étoit l'art de perſuader.

Cet art ſi aimable, & ſi utile fit de grands progrès dans la Grece. Phénix, bon Orateur, & bon Capitaine, alla au ſiege de Troye pour apprendre à Achille à bien parler, & à bien combatre. Ulyſſe ſavoit propoſer un bon avis, & bien conduire des Troupes. Thoüs brilloit dans les aſſemblées où les jeunes gens ſe diſputoient le prix de l'Eloquence. Neſtor eſt plus connu dans Homere ſous le titre d'Orateur des Pyliens, que ſous celui de Roi de Pylos; & ce Poëte pour caractériſer l'éloquence

ELOQUENCE.

de ce Prince, dit que ſes diſcours avoient plus de douceur que le miel. Homere étoit éloquent ; ſi la juſteſſe, & la bienſéance dans le choix des penſées ſont des qualités eſſentielles à l'Eloquence. C'eſt ce qu'on admire dans le diſcours d'Ulyſſe à la Princeſſe Nauſicaa ; & ceux que les envoyés d'Agamemnon (f) adreſſerent ſucceſſivement à l'implacable Achylle, nous montrent d'une maniere invincible qu'Homere étoit un grand maître dans l'art de diſtribuer ſes preuves, & de les placer à propos (g).

Mais c'eſt faire peu d'honneur à Homere, que de le regarder ſimplement comme éloquent : c'eſt de lui que toutes les parties de l'Eloquence ont tiré leur origine, au jugement d'un Ancien (h), comme tous les fleuves tirent la leur de l'Océan. Tous les Rhéteurs, ajoute ce judicieux Critique, ont emprunté d'Homere les exemples dont ils ſe ſervent pour expliquer, ou pour appuyer les regles qu'ils donnent de leur

(f) Ulyſſe, Phénix, & Ajax, fils de Telamon.

(g) M. Hardion, 1. & 2. Diſcours ſur l'origine de la Rhét. dans la Grece.

(h) *Quintil. Inſt. Orat. lib.* 10. *cap.* 1.

ELOQUENCE.

Art. Tous les Orateurs, ceux-mêmes qui dans d'autres professions ont cultivé soigneusement l'Eloquence, se sont rendus fideles imitateurs d'Homere. Demosthene prit pour modele l'Ulysse de ce Poëte, & avant Demosthene, Platon puisa dans Homere comme dans une vive source dont il détourna un nombre infini de ruisseaux (i). Enfin Quintilien (k) en parlant des lectures ausquelles doivent s'appliquer ceux qui veulent devenir de grands Orateurs, croit qu'en fait d'Eloquence on ne peut mieux commencer que par Homere, comme en toutes choses il faut, selon Aratus, commencer par Jupiter.

Dans des temps postérieurs, & au commencement de la cinquante-unieme Olympiade, l'Art de persuader fraya à Pisistrate le chemin du thrône, & fit oublier aux Athéniens le soin de leur liberté (l). Ce Peuple fut toujours très-sensible aux charmes de la parole : mais ce bel Art ne brilla jamais à Athênes avec plus d'éclat que pendant le siecle de Péricles. Les graces legeres, dit Ci-

(i) Longin, Traité du Sublime, ch. 2.
(k) *Loc. cit.*
(l) *Cic. de Orat. lib. 3. n. 137.*

ELOQUENCE.

ceron (m), étoient ſur ſes levres : il ſortoit de ſa bouche des traits vifs & perçants qui pénétroient les cœurs : les vérités dures & piquantes propoſées par ce grand homme paroiſſoient plus aimables que les baſſes flateries des Orateurs trop populaires : ſouvent victorieux dans le combat de la parole, il avoit l'adreſſe lorſqu'il étoit vaincu, de perſuader aux Aſſiſtants, contre le témoignage de leurs propres yeux, qu'il avoit remporté la victoire. Une ambition démeſurée ternit un peu des qualités très-eſtimables. Péricles vouloit dominer dans un état libre, & ennemi de la ſervitude : ſaiſi de cette paſſion, il tonna, il fourdroya, il mit toute la Grece en mouvement. Comme il tenoit d'Aſpaſie [n] toute ſa Rhétorique [o], il eſt vraiſemblable qu'il tenoit auſſi d'Aſpaſie le goût de la domination; car les Femmes ſont naturellement ambitieuſes. Péricles avoit néanmoins aſſez de généroſité pour aimer la vertu dans autrui, & pour la faire reſpecter. Il introduiſit le premier la coutume de prononcer en public

(m) *Ibid. n.* 138.
(n) Femme de Péricles.
(o) Selon Athénée.

ELOQUENCE.

l'éloge de ceux qui étoient morts au service de la République : nous avons un de ses Discours funebres, admirable par la grandeur des sentiments, par la solidité des pensées, par la simplicité du style, & ce Discours que Thucidide nous a conservé, est un excellent modele en ce genre. L'éloquence de Péricles consistoit dans la force des pensées, & dans un tour d'expression vif, serré, & extrêmement concis. Alcibiade & Thucidide [p] le suivirent en cela : il y avoit dans leurs Discours plus de pensées que de paroles.

Lysias parut ensuite : il retint la force de Péricles, sans retenir sa briéveté : à cette force d'expression se joignoit je ne sais quoi de gracieux, & de fleuri, de doux, & de tendre, une noble simplicité, un beau naturel, une exacte peinture des mœurs & des caracteres [q]. On peut juger de l'éloquence de Lysias par le premier discours de la premiere partie du Phedre de Platon, & l'on voit par la critique rigoureuse que fait Socrate de ce Discours, ce que le Philoso-

(p) Ce n'est pas l'Historien.
(q) M. Hardion, Dissertat. sur les deux Zoïles.

ELOQUENCE.

phe pensoit de l'Orateur, & l'idée qu'il s'étoit formée de l'Art de parler. Socrate étoit l'homme le plus éloquent de son siecle : il en donne lui-même une preuve bien complette dans les deux Discours qui viennent à la suite de celui de Lysias. Le dernier eut pour maître Tisias, Léontin. Protagore contemporain de Tisias, né à Abdere en Thrace, pourroit être mis au rang des bons Orateurs, s'il n'avoit pas déshonoré sa Profession par un amour sordide du gain, vice honteux qu'on reproche aussi à Prodicus [r] maître de Théramene & d'Isocrate.

Vers le même temps, Gorgias [s] éblouissoit les Athéniens par le faux brillant des pensées, des tours & des figures, par des périodes extrêmement travaillées, & pour ainsi dire, tirées au cordeau, dont les membres se répondoient les uns aux autres avec trop de justesse, & formoient une cadence mesurée, qui flattoit l'oreille peu accoutumée à une pareille harmonie [t]. Ce Sophiste se piquoit de satisfaire sur le

(r) De l'Isle de Cée, l'une des Cyclades.
(s) De Léonte, ville de Sicile.
(t) *Diod. Sic. lib.* 12.

ELOQUENCE.

champ à toutes les queſtions qu'on lui pouvoit faire ; autre attrait bien ſéduiſant, & capable de corrompre entiérement l'Eloquence, ſi Socrate n'eût tâché d'étouffer ce mal dans ſa naiſſance, en décréditant & Gorgias & ſes ſemblables.

Cléon, Athénien, entraîna les eſprits moins par la ſolidité des preuves, que par la hardieſſe du ſtyle. Il fut le premier qui donna le mauvais exemple de crier à pleine tête dans les aſſemblées, & d'émouvoir la multitude par de violentes contorſions, & par des mouvements forcés (v).

Platon étala dans l'apologie de Socrate une élégance, & une ſublimité de ſtyle, ſoutenue d'une grande ſolidité de jugement.

Iſocrate, diſciple de Gorgias & de Prodicus, corrigea ce que le premier avoit de vicieux dans l'expreſſion ; & il charma par un diſcours nombreux & cadencé, & commença à faire ſentir cette douce harmonie qui enleve l'auditeur. Il fut l'auteur de la Période ; & par là il mérite beaucoup de louange.

(v) *Plutar. in Vita Niciæ.*

Cependant Platon en eſt-il moins eſtimable d'avoir plu infiniment ſans le ſecours de la Période ? Le diſcours d'Iſocrate aux Athéniens pour les exhorter à la paix eſt célebre dans l'Hiſtoire ; & cette piece d'éloquence que le temps a reſpectée, peut nous donner une juſte idée de celle qui roule ſur les devoirs de la Royauté : elle étoit adreſſée à Nicoclès, Roi de Salamine, & procura à ſon auteur un préſent de vingt talents [20000 écus].

ELOQUENCE.

Zoïle, diſciple de l'Orateur Polycrate, ſe rendit imitateur de Lyſias [x], & ſervit de modele à Démoſthene. Hypéride eut un talent tout particulier pour peindre les mœurs, & pour toucher : il étoit contemporain d'Eubule, d'Ariſtophon, & de Licurgue.

Démoſthene effaça tous ces Orateurs ſes rivaux par l'élévation de ſon eſprit, & par la véhémence de ſes diſcours. Il eſt d'ailleurs ſi précis & ſi nerveux, qu'on ne voit dans ſes harangues rien de trop, ni de trop peu : ce qui le diſtingue, c'eſt la violence des mouvements qu'il excite ; c'eſt la rapidité avec laquelle il ravage,

(x) Denys d'Halicarnaſſe.

ELOQUENCE.

pour ainsi dire, & emporte tout; & pour réduire à un seul mot son éloge, sa harangue pour Ctesiphon répond à l'idée qu'on doit avoir de la parfaite Eloquence.

Dans cette cause il avoit, je ne dis pas pour émule, mais pour ennemi, Echine, plus étendu, & plus orné, mais moins véhément, & en qui la nature avoit heureusement suppléé à ce qui lui manquoit du côté de l'art & de l'étude.

Dinarque & Démade vivoient dans le même-temps; car le siecle de Démosthene fut celui de l'éloquence. Philippe, Roi de Macédoine, étoit fort éloquent: témoin la lettre qu'il écrivit aux Athéniens pendant qu'il assiégeoit Perinthe & Byzance. „ Ce manifeste, dit un bon Historien (y), est un chef-d'œuvre: il y „ regne une vivacité majestueuse & per„ suasive, une force & une justesse de „ raisonnement soutenue jusqu'au bout, „ une ironie délicate; enfin ce style no„ ble & concis qui convient si bien aux „ têtes couronnées „. Démosthene eut pour disciple Cinéas, favori & premier

(y) Rollin, Hist. Anc. tom. 6.

ELOQUENCE.

Miniſtre de Pyrrhus, Roi d'Epire. Ce Prince qui l'avoit employé en diverſes ambaſſades, diſoit que l'éloquence de Cinéas lui avoit gagné plus de Villes, qu'il n'en avoit conquis lui-même par les armes (z).

Quoique ces Orateurs n'euſſent pas tous le même génie, réunis néanmoins dans le goût du vrai & du ſimple, ils s'éloignoient pour la plûpart de tout excès, & de toute affectation. Après leur mort on quitta leur maniere : à cet air naturel, à cette beauté ſans fard ſucceda je ne ſais quoi de mol & d'efféminé : un ſtyle orné, enjoué & fleuri, prit la place du diſcours mâle, grave & auſtere : on voulut réjouir des auditeurs qu'on ne pouvoit plus émouvoir. La Cour d'Alexandre le Grand regorgeoit de Sophiſtes vains & préſomptueux, mais peu éloquents, qui toutefois à l'exemple de Gorgias, faiſoient profeſſion de parler ſur toutes ſortes de ſujets ſans être préparés (a). Démocharés, neveu de Démoſthene, fut la premiere cauſe du mal, & Démétrius de

(z) *Plutar. in Vita Pyrrhi.*
(a) Recherches de M. l'Abbé Sevin ſur la vie de Calliſthêne.

ELOQUENCE.

Phalere prit la même route. Comme Démétrius ſurpaſſa tous ceux de ſon temps en politeſſe, il n'eut pas de peine à donner le ton à ſon ſiecle; & il ouvrit une carriere où il aima mieux marcher à la tête de ſes nouveaux diſciples, qu'à la ſuite des anciens maîtres [b]. C'étoit un Orateur peu véhément : la douceur, l'élégance, les graces, la parure, caractériſoient ſes diſcours publics (c) : il étoit plus propre à plaire qu'à émouvoir (d); & il paſſoit plutôt pour un Athlete formé dans le repos, que pour un ſoldat endurci au travail par l'exercice des armes : des métaphores brillantes & hardies, relevoient le fond de ſon diſcours, d'ailleurs peu ſublime, & peu fécond en ſentiments.

Les déclamations, c'eſt-à-dire, les diſcours de pure oſtentation, qu'on s'aviſa alors d'introduire dans les écoles, contribuerent beaucoup à énerver les eſprits: à une Eloquence mâle & ſolide, ſucceda une Eloquence fleurie & doucereuſe : des ornements étrangers prirent la place d'une beauté naturelle, & rendi-

(b) *Cic. de Orat. lib.* 2. *n.* 94. 95.
(c) *Offic. lib.* 1. *n.* 3.
(d) *De Clar. Orat. n.* 37. 38.

rent

rent le mauvais goût dominant. [e]. Ce fut encore pis, quand l'art de parler ſortant d'Athênes ſe répandit en Aſie, & que les Déclamateurs mirent toute leur gloire à être applaudis dans les écoles de Mitylene & d'Epheſe. L'Eloquence perdit alors cette juſteſſe, qui ne ſe permettoit rien d'outré, ni d'inutile, tout-à-fait gâtée par la vanité, & par l'enflure Aſiatique ; & après être tombée du parfait dans le médiocre, elle tomba du médiocre dans le meſquin, & ſe précipita dans toutes ſortes de défauts [f].

ELOQUENCE.

Ces différents âges de l'Eloquence Greque ſe retrouvent dans l'Eloquence Romaine : on remarque d'abord dans le premier Africain un air de grandeur qui lui attiroit le reſpect, & un air naturel qui inſpiroit la confiance ; talents dont il ſut faire uſage, quand il reçut les députés des peuples d'Eſpagne [g], & qu'il eut chez Syphax cette célebre conférence avec Aſdrubal [h]. Avec quelle autorité Scipion parle-t-il à ſes

Des Romains.

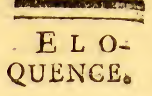
(e) *Cic. de Clar. Orat.*
(f) *Quintil. Inſt. Orat. lib.* 12. *cap.* 10.
(g) *Liv. Decad.* 3. *lib.* 6.
(h) *Decad.* 3. *lib.* 8.

ELOQUENCE.

ſoldats pour appaiſer leur ſédition [i], & aveç quelle liberté reprend-il Maſſiniſſa au ſujet de Sophoniſbe [k] ? L'Eloquence toujours conforme au caractere de l'Orateur, s'ajuſta aux différents caracteres des deux Gracques, douce dans Tiberius, & véhémente dans Caïus ; d'un agrément plein de charmes dans le premier, d'une pureté exquiſe dans le ſecond ; terrible dans celui-ci, pathétique dans celui-là, elle excitoit tantôt la pitié, & tantôt la crainte, & par des chemins oppoſés elle parvenoit au même but, à la perſuaſion [l]. La diction de Caton ſans fard & ſans affecterie étoit vive, forte & conciſe, pleine de ſens, & toutefois attrayante & délicieuſe (m).

Dans ces premiers temps, les Romains ſans art & ſans méthode s'abandonnoient à leur génie : mais inſtruits dans la ſuite par les Grecs, ils porterent peu à peu l'art de parler au plus haut point de perfection (n).

(i) *Ibid.*
(k) *Liv. Dec.* 3. *lib.* 10.
(l) *Plutar. in Vita Gracchor.*
(m) *Plut. in Vita Caton. Utic.*
(n) *Cic. de Orat. lib.* 1. *n.* 14. 15.


ELOQUENCE.

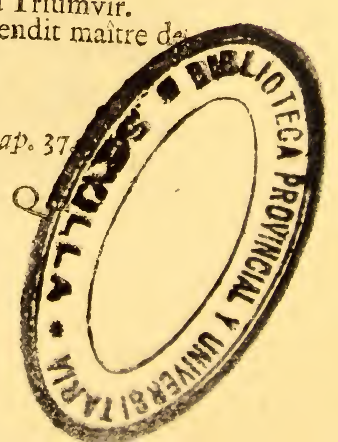
Craſſus (o), Antoine (p), Céſar (q) & les deux Catules (r) acquirent beaucoup de gloire, & ſans quitter le bon chemin, ils prirent différentes routes. Le diſcours de Craſſus étoit abondant & riche, & ne manquoit pas d'enjouement : ceux qu'Antoine faiſoit ſur le champ avoient le même ordre que pouvoit apporter une longue préparation (s).

Les deux Catules parloient ſi purement leur Langue, qu'ils ſembloient être les ſeuls qui ſuſſent parler latin (t).

Céſar avoit plus de ſel & d'agrément : nul n'a égayé plus à propos les ſujets ſérieux, & n'a répandu avec plus d'art la douceur ſur les matieres triſtes.

Sulpitius & Cotta inférieurs en âge à ces Orateurs, mais d'un égal mérite, ſe firent admirer, l'un par la force de ſes Plaidoyers, l'autre par les graces legeres qui y étoient ſemées (u).

(o) *Lucius Craſſus.*
(p) Marc-Antoine l'Ayeul du Triumvir.
(q) Ce n'eſt pas celui qui ſe rendit maître de la République.
(r) Le pere & le fils.
(s) *Cic. in Brut.*
(t) *Orat. lib. 3. Offic. lib. 1. cap. 37.*
(u) *Brut.*



ELOQUENCE.

Ciceron dans ſa jeuneſſe préféra la maniere de Sulpitius : il ſe forma ſur ce modele : une excellente éducation, & de longues études annoncerent à quel point il devoit un jour porter la parole. Son Oraiſon pour Roſcius commença à le faire connoître. La cauſe étoit importante pour le Client, & périlleuſe pour l'Orateur. On avoit dépouillé Roſcius de ſes biens, & on l'accuſoit d'être le meurtrier de ſon pere. Chriſogone, affranchi de Sylla alors le maître dans Rome, ſe portoit pour accuſateur. Auſſi Ciceron ſe vit-il obligé de ſe retirer en Grece : mais cet exil fut favorable à l'Eloquence : car le jeune Orateur avant ſon retour parcourut l'Aſie, & y prit de bonnes leçons de Xenocles d'Adrumet, de Denys de Magneſie, de Ménippe Carien, & d'Apollonius Molon de l'iſle de Rhodes. Ciceron mit à profit les enſeignements de ſes maîtres dans l'Oraiſon pour Milon, qu'on regarde comme la piece la plus achevée qui ſoit ſortie du Barreau Romain, & dans le Plaidoyer pour Ligarius, que Céſar vouloit perdre, mais qu'il fut forcé d'abſoudre, entraîné par une éloquence à laquelle il étoit difficile de réſiſter.

Cet excellent Orateur n'étoit pas moins fort dans l'attaque que dans la défenſe. Il plaida à la priere des Siciliens contre Verrés, qui pendant ſa Préture avoit opprimé cette Province. Pendant ſon Conſulat, il prononça dans le Sénat, & devant le peuple ſes Oraiſons contre Catilina, qui avoit fait une forte brigue pour détruire le Gouvernement. Mais il ramaſſa toutes ſes forces & toutes celles de ſon art dans ſes Harangues contre Antoine, qu'il travailla avec un ſoin infini, & qu'il appella *Philippiques* à l'imitation de Démoſthene, qui avoit donné ce nom à celles qu'il avoit faites contre Philippe, Roi de Macédoine.

ELOQUENCE.

Dans toutes ces pieces regne un jugement ſolide embelli par les graces de l'élocution : car il eſt le premier des Romains qui ait apporté du choix aux paroles, & à leur arrangement (x). Ainſi Ciceron perfectionna l'Eloquence parmi les Romains, comme Démoſthene l'avoit perfectionnée parmi les Grecs ; & ces deux grands hommes par des routes oppoſées ſurent parvenir au même but, & acquérir une gloire immortelle.

(x) *De Oratoribus, incer. auctor.*

ELOQUENCE.

L'un eſt court & concis, l'autre eſt étendu & diffus : le premier ſerre de près ſon adverſaire, & le preſſe par la vivacité de ſon ſtyle ; le ſecond pour combattre avec avantage ménage ſes forces, & accable enfin ſon ennemi par la ſolidité de ſon diſcours : vous ne pouvez rien retrancher à celui-là, rien ajoûter à celui-ci. Démoſthene a plus d'art, Ciceron plus de génie : l'un étonne l'Auditeur, l'autre le touche : on eſt forcé de ceder au premier ; on aime à ſe rendre au ſecond ; & ſans prétendre régler les rangs entre ces deux Orateurs, on peut dire que l'avantage que paroît avoir Ciceron ſur Démoſthene, ſe réduit à un certain agrément dans l'eſprit qui fait railler avec fineſſe, relever les choſes les plus communes, & embellir celles qui ſont les moins ſuſceptibles d'ornements [y].

Ciceron avoit cependant ſes cenſeurs, & leur cenſure n'étoit pas ſans fondement : tant il eſt mal-aiſé que le plus beau génie ſe tienne dans un juſte milieu, également éloigné des extrémités vicieuſes. Quelques-uns prétendirent

(y) *Quintil. Inſt. Orat. lib.* 10. *cap.* 1. Long. Subl. c. 10.

qu'il pouſſoit la plaiſanterie trop loin, & ſe rendoit par là ennuyeux : d'autres le blâmoient de mettre trop d'eſprit & de fleurs dans ſes diſcours : ils le trouvoient un peu Aſiatique : & ce qui paroîtra ſurprenant, ce ſtyle trop fleuri & trop ſoutenu paſſa pour être maigre & ſec au bout de quelques années. Vers le même temps, paroiſſoient avec éclat ſur la Tribune aux harangues Célius, Calvus, Brutus, Aſinius, & Corvin. Célius ſent trop l'antiquité, dit le Perrault de ſon ſiecle dans le fameux dialogue ſur les Orateurs : rien, à mon avis, ne loue mieux Célius; car il faut obſerver qu'Aper adorateur des modernes oppoſe ici le regne de Veſpaſien à la fin de la République, & au commencement d'Auguſte. Des reproches que ſe faiſoient mutuellement Ciceron & Calvus, il eſt aiſé d'inférer que celui-ci avoit moins de vigueur, & plus de briéveté que ſon concurrent.

ELOQUENCE.

Pour ce qui eſt de Brutus, ſa philoſophie effaça un peu ſon éloquence, en lui prêtant toutefois beaucoup de ſolidité.

Aſinius & Corvin mirent beaucoup

ELOQUENCE.

de force dans leurs discours : on les regarde comme les derniers des Romains qui aient mérité le titre d'Orateurs : & pour réunir en deux mots leurs différents caracteres, Calvus étoit plus serré, Asinius plus nombreux, César plus brillant, Célius plus piquant, Brutus plus grave, Ciceron plus rempli & plus véhément. Jules-César avoit de grands talents pour l'Eloquence : mais sa passion pour les armes l'empêcha de fréquenter le Barreau, & de disputer à Ciceron le titre de premier des Orateurs. La vanité de Marc-Antoine, sa conduite inégale, & ses autres défauts se peignoient dans les discours de ce fougueux Triumvir, pleins d'une sote fierté, & d'une audace insupportable [z].

Après ces Orateurs on vit à Rome plusieurs Avocats diserts ; mais nul qui fût véritablement éloquent. Cassius abandonna le premier la route tracée par les anciens. Il mit dans ses compositions plus de bile que de sang : il négligea l'ordre & la méthode : il ne sut jamais se servir de ses armes : il harceloit l'ennemi au lieu de le combattre. Méce-

(z) *Plutar. in Vit. Ciceronis, & Marci Antonii.*

ELOQUENCE.

nas ſe rendit ridicule par ſes friſures, & Gallion par ſes glapiſſements [a]. L'Empereur Tibere travailloit beaucoup ſes écrits : mais à force d'y retoucher il les rendoit obſcurs, plus éloquent dans les diſcours qu'il faiſoit ſur le champ, que dans ceux qui étoient prémédités [b]. L'Empereur Caïus avoit aſſez de force, nulle délicateſſe ; ſa malignité verſoit beaucoup de fiel dans ſes diſcours (c) : ceux de l'Empereur Claude ne manquoient ni d'ornement, ni de politeſſe ; car ce Prince étoit bien inſtruit dans les Lettres Greques & Latines : ſes ſucceſſeurs ſe défiant de leur propre éloquence, eurent recours à une éloquence étrangere : Neron ſe ſervit de la plume de Seneque, & Othon de celle de Trachalus (d).

Sous ces Princes l'Eloquence alloit dépériſſant : la corruption des mœurs ſe gliſſoit dans les eſprits : l'amour du plaiſir détournoit de l'étude : la vénalité de l'art de parler, ſouvent exercé par des Plébéens, mettoit beaucoup de

(a) *De Oratoribus.*
(b) *Sueton. lib.* 3. *cap.* 70.
(c) *Suet. lib.* 4.
(d) *Tacit.*

ELOQUENCE.

baſſeſſe dans les plaidoyers : la mauvaiſe éducation fit ſubſtituer à la vraie Eloquence une Eloquence fauſſe : à ces Orateurs graves & véhéments, on vit ſucceder des Déclamateurs, qui par la foibleſſe de leurs penſées, la molleſſe de leur parole, la licence de leur ſtyle, reſſembloient parfaitement des Acteurs jouant leur rolle ſur un Théatre, parés des habits d'une Courtiſanne. Seneque gâta entiérement le goût par ſes penſées brillantes ; il avoit un grand nom ; il étoit à la mode : c'en étoit aſſez pour introduire ſes hardies nouveautés ; il mit donc en vogue une maniere de s'exprimer courte & vive, qui ne donnoit aucune liaiſon au diſcours, & le rendoit comme découſu ; un tour ingénieux, mais peu naturel ; un ſtyle ſententieux, & tout ſemé de pointes ; des penſées pleines d'eſprit, dénué de jugement ; un diſcours fougueux ; des peintures ſouvent imparfaites, toujours fardées ; beaucoup de rafinement, peu de délicateſſe.

Seneque communiqua ſes vices à ſes imitateurs, ſans leur faire part de ce qu'il pouvoit avoir de bonnes qualités ; & il fut autant au-deſſus de ſes

copistes, qu'il étoit lui-même au-dessous des anciens. Tels furent du temps de Vespasien, Aper, Secundus, Crispus, & Marcellus. Aper manquoit d'étude, & Secundus de facilité : Crispus & Marcellus régnerent dans le Barreau par la foiblesse de leurs rivaux, plutôt que par la force de leur génie.

La plûpart des hommes ont en eux-mêmes les idées primitives du bon goût; Il n'y a qu'à les réveiller, & à développer ces notions qu'on entrevoit confusément.

Quintilien sentit combien étoit mauvais ce nouveau genre d'Eloquence : ne pouvant le proscrire, il s'éleva contre l'abus qu'on en faisoit ; il tâcha de rapprocher ses disciples des véritables sources.

Le Panégyrique de Pline présente une image de l'Eloquence de ce temps-là : cette piece a un éclat qui surprend, qui éblouit, qui fatigue quelquefois : j'aimerois mieux qu'elle jetât une lumiere moins vive, mais plus douce, & plus agréable.

Pline eut pour émules Tacite, dont le caractere particulier fut la gravité &

ELOQUENCE.

la majeſté (e) ; Iſée , que Juvenal (f) appelle un torrent de paroles ; Arrien, grand imitateur de Démoſthene ; Marc de Byzance, qui laiſſa quelques déclamations. Antonin Pie avoit de l'eſprit, de l'érudition , & de la politeſſe. Herode Atticus paſſa pour le plus éloquent qui fût alors parmi les Grecs [g] , & Cornelius Fronto pour le meilleur Avocat qui fût parmi les Romains [h]. Ariſtocle diſciple d'Atticus courut après une réputation d'éloquence , qu'il ne put obtenir ni à Rome , ni à Pergame ſa patrie. Apulée de Madaure en Afrique gâta ſon ſtyle en affectant de ſe ſervir de mots ou trop vieux , ou trop nouveaux , ou détournés de leur ſens naturel. Nicagore , Athénien , ſe ſignala par la Pompe & par la gravité de ſes penſées , & ſon fils Minucien par la force & par la vivacité de ſes expreſſions. Dexippe ambitionna ce que l'Eloquence a de plus ſublime : ſon ſtyle étoit majeſtueux , ſans être redondant : on l'a appellé un ſecond Thucidide,

(e) *Plin. lib.* 1. *Epiſt.* 1. 11.
(f) *Sat.* 3.
(g) *Agell. Noct. Attic. lib.* 9. *cap.* 2.
(h) *Agell. lib. cap.* 26.

mais moins obſcur que le premier [i].

ELOQUENCE.

Ainſi l'Eloquence protegée par les Empereurs faiſoit des efforts pour ſe ſoutenir, & ne pouvant récouvrer ſon ancienne ſplendeur, elle tâcha de ſe maintenir dans cet état de médiocrité juſqu'à la chûte de l'Empire. Sous les ſucceſſeurs du grand Conſtantin parurent d'aſſez bons Avocats : la force caractériſa Alcime, & l'abondance Delphide, dont les diſcours étoient d'ailleurs & vifs, & nerveux [k] L'éloquence de Symmaque, défenſeur de l'idolâtrie, a été comparée par Prudence à une beche d'or dont il labouroit la boue : ſon ſtyle élégant & fleuri ſe ſentoit néanmoins de la corruption de ſon ſiecle. Les déclamations de Libanius foibles & ſans vigueur ne préſentoient que des penſées plus ſpécieuſes que ſolides, & des railleries plus piquantes qu'ingénieuſes. On donna à Themiſtius le ſurnom d'Euphrade, ou beau parleur, & celui de Roi de l'éloquence (l) Dans la ſuite, c'eſt-à-dire, dans le ſixieme ſiecle & les ſuivants, les ſujets des Empe-

(i) *Phot. Bibl. Cod. 82.*
(k) *Sidon. lib. 5. Epiſt. 10.*
(l) *Greg. Naz. Epiſt. 140.*

ELOQUENCE.

reurs de Conſtantinople mêlés avec les Barbares, ne furent plus des Grecs que par la Langue : ils perdirent ce qui leur reſtoit de politeſſe : ils devinrent même & plus ignorants, & plus groſſiers que les Mahometans, qui s'étoient rendus maîtres de l'Orient [m].

En Occident on ne renvoyoit plus aux principales villes des Gaules ceux qui vouloient ſe perfectionner dans l'Eloquence, comme du temps du Poëte Juvenal. Cet art qui n'a pour but que de convaincre, n'étoit d'aucun uſage parmi les François, qui ne ſongeoient qu'à ſe faire craindre, & à ſubjuguer, non par la force des diſcours, mais par celle des armes. Le commerce toutefois qu'ils avoient avec les Romains, leurs nouveaux ſujets, leur fit goûter inſenſiblement l'Eloquence : mais quelle Eloquence ! un ſtyle guindé, confus, embarraſſé, ſouvent inintelligible tenoit la place du ſtyle mâle, fort & vigoureux, mais d'une clarté & d'une netteté admirable, qui caractériſoit autrefois l'Eloquence, dont le nom même ſe perdit parmi la confuſion & les déſordres des ſiecles ſuivants.

(m) Fleury, Mœurs des Chrétiens, n. 37.

ELOQUENCE.

En Italie & en Espagne.

Mais quand les esprits engourdis pendant si long-temps vinrent à se réveiller en Italie & en Espagne, on y vit des Historiens & des Poëtes, nuls Orateurs : je doute même qu'on en voie jamais parmi eux.

Les Italiens pensent trop joliment : l'Eloquence demande la simplicité.

Les Espagnols outrent leurs pensées : l'Eloquence n'en admet que de naturelles.

Chez nous, l'art de parler fut bientôt infecté des défauts de nos voisins ; il demeura long-temps au berceau : c'est à l'Académie Françoise que nous devons ses accroissements ; c'est Balzac & Voiture, qui en épurant notre Langue, firent sortir l'Eloquence de cet état de foiblesse : ils avoient beaucoup d'esprit, dit un célebre Académicien, (n) „ mais „ rien de plus opposé que leurs carac- „ teres : l'un se portoit toujours au su- „ blime, l'autre toujours au délicat ; „ l'un vouloit être admiré, l'autre se „ rendoit aimable „. Leurs défauts ont passé long-temps pour des vertus : aujourd'hui nous sommes justement cho-

(n) M. l'Abbé d'Olivet, Hist. de l'Acad. Franç. tom. 2.

ELO-QUENCE.

qués des hyperboles de Balzac : nous voudrions que Voiture eût écrit plus purement, & qu'il eût mis moins de gentillesses dans son Alcidalis.

ELOQUENCE DU BARREAU FRANÇOIS.

LA persuasion est le but où tend l'Orateur ; & pour y parvenir, il doit prouver, plaire, & toucher : car il ne peut rien obtenir de ses Auditeurs que par la force de ses raisons, par la bienveillance qu'ils lui portent, par le trouble où il les jette. Le dernier point est le plus difficile : mais c'est le plus infaillible. Ce n'est pas à des Sages exempts de toute passion que l'Orateur a affaire. Les Hommes déferent moins à la raison, qu'à leurs passions. Il faut donc les remuer. Ce foible de l'esprit humain marque assez que c'est par-là qu'on peut l'attaquer & le vaincre [o].

Si l'on veut trouver dans nos Avocats ces qualités essentielles à l'Orateur,

(o) Lettres de M. Maucroix.

qu'on

ELO-QUENCE.

qu'on ne remonte pas plus haut que vers le milieu du ſeizieme ſiecle. C'eſt l'époque de J. B. du Meſnil Avocat au Parlement de Paris, depuis Avocat Général, le premier qui ait introduit l'uſage de faire des Harangues aux ouvertures du Parlement [p].

Peu de temps après, Jacques Mangot courut la même carriere, & monta à la même dignité : il avoit le jugement ſain, l'eſprit clair, la parole nette, ſans fard & ſans affectation [q]. Paſquier [r] le trouve ſeulement trop diffus.

A Mangot ſucceda Simon Marion : celui-ci fleurit du temps d'HENRI III. & d'HENRI IV. Mais ſous le regne ſuivant Guillaume du Vair donna un nouveau luſtre à l'Eloquence. Avant ce Magiſtrat, pour être ſouverainement éloquent, il falloit que les Plaidoyers fuſſent tellement couverts de citations, qu'on n'y vît preſque point le fond de la cauſe; c'eſt un défaut que M. Briſſon, fort eſtimable d'ailleurs, avoit introduit dans le Barreau. M. du Vair com-

(p) Il mourut en l'année 1569.
(q) M. Du Vair, liv. 2. de l'Eloquence françoiſe.
(r) Recherches, liv 4. ch. 17.

ELOQUENCE.

prit qu'à l'exemple des Anciens qui ne citent presque jamais, on doit parler de son chef, comme ils ont parlé du leur, & se servir de leurs pensées sans employer leurs propres paroles [s].

Il restoit encore à reformer des allusions trop fréquentes aux traits de l'Antiquité les moins connus, & des métaphores continuelles, qui répandoient une grande obscurité dans le Discours. Les Avocats qui en usoient ainsi, pensoient se faire valoir en montrant une profonde érudition; & ils mettoient le sublime dans ce style allégorique: ajoûtez à cela les jeux de mots, & les antitheses trop recherchées qui faisoient les délices de l'Orateur.

M. le Maistre se défendit de tous ces vices: ses commencements présageoient des suites très-heureuses pour l'Eloquence, s'il n'eût préféré les douceurs d'une sainte solitude aux vains appas d'une gloire périssable. Le célebre Jerôme Bignon illustra ensuite le Barreau par une prodigieuse étendue de connoissances, & il embrassa en quelque sorte toute cette doctrine que Cice-

(s) M. Perrault, Eloges des hommes illustres, tom. 1.

ron [t] aſſigne à l'Orateur : mais [ce qui eſt fort eſtimable] ce grand homme joignit à l'érudition la plus vaſte, à la capacité la plus étendue, à l'éloquence la plus inſinuante, un eſprit juſte & un cœur droit. Ces qualités furent héréditaires dans la Famille de M. Bignon, & Jerôme II du nom les poſſeda au plus haut degré : la douceur, la modeſtie, la droiture & la probité rehauſſerent l'éclat de ſes talents naturels & de ſa profonde littérature.

ELOQUENCE.

Peu de temps après, mais dans un poſte moins relevé, M. Patru fut un des plus éloquents hommes de ſon ſiecle ; à la vérité, il n'étoit pas véhément, & en limant cent & cent fois les Plaidoyers qu'il a donnés au Public, il les a rendus d'un ſtyle moins ferme, moins aiſé, & moins oratoire, que lorſqu'il les prononça [v]. Il fit le premier un remerciment à l'Académie Françoiſe lors de ſa réception, & ſon Diſcours plut ſi fort, que la Compagnie ordonna que tous ceux qu'elle admettroit dans la ſuite, ſuivroient cet exemple.

Le caractere des Plaidoyers de M. le

(t) *De Oratore, lib.* 1.
(v) Lettres de M. Maucroix.

ELOQUENCE.

Noble (imprimés à Rouen en 1704.) eſt un caractere, dit M. Goujet, (Bibliot. Franç. tome 2. pag. 344.) " judicieux & ſuivi, qui ne s'écarte point, „ & ne prend pas le change, ſoutenu „ d'ailleurs d'érudition, de raiſonne- „ ments & de l'autorité des Loix Cano- „ niques & civiles. „ M. Gautier au jugement de Gabriel Gueret, avoit la déclamation forte, beaucoup de feu, une imagination auſſi brillante que féconde, une action qui entraînoit après elle le ſuffrage de ſes Juges & l'eſprit de ſes auditeurs. Cet Avocat excelloit dans la replique, & ſon éloquence vive & puiſſante l'avoit rendu l'une des plus belles lumieres du Barreau.

Le ſavant auteur de la Bibliotheque Françoiſe que je cite toujours avec plaiſir, trouve plus d'eſprit, de délicateſſe, d'éloquence & de pureté de langage dans les Plaidoyers de M. Erard (imprimés à Paris en 1734.) ſurtout dans celui qu'il fit pour M. le Duc de Mazarin. Il eſt plus d'une route pour parvenir au faîte de l'éloquence: celle de M. Gillet a pour caractere diſtinctif la Majeſté, une noble ſimplicité, une érudition preſque ſans bor-

nes & l'union auſſi rare qu'eſtimable de la délicateſſe & de la force, du brillant & de la ſolidité. Nous n'avons rien de MM. les Avocats Généraux & preſque rien de MM. Pucelle, Foureroy, Nivelle &c. le dernier recueil de pieces d'éloquence qui ait paru, eſt celui des Plaidoyers de feu M. Mathieu Terraſſon publiés en 1737.

ELOQUENCE.

On a dit que M. Terraſſon étoit plus éloquent que ſavant. Il eſt vrai qu'il a trop de cette eſpece d'eſprit, qui conſiſte à donner à tout ce qu'on dit un tour ingénieux & brillant. Son éloquence, quoique très-ſolide quant au fond des penſées, eſt peut-être trop fleurie, trop ornée, trop délicate, & par là moins grave, moins ſérieuſe, & moins naturelle que celle qui convient au Barreau. C'eſt l'éloquence d'Iſocrate plutôt que celle de Démoſthene. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter les yeux ſur les Plaidoyers de M. Terraſſon au ſujet de la Primatie des Gaules [x], & de la Souveraineté de Neufchatel [y].

Certainement ces grands hommes ſe

(x) Pour M. l'Archevêque de Lyon, contre M. l'Archevêque de Tours.

(y) Journal des Savants, Juin 1737.

ELOQUENCE.

ſeroient élevés au plus haut degré de l'Eloquence, ſi l'Eloquence qui eſt en uſage dans le Barreau François pouvoit le comporter : il eſt bien difficile que la *Pratique*, ſi ſombre en toutes ſes parties, mais ſi indiſpenſable à nos Avocats, ne deſſeche, pour ainſi dire, leur eſprit. Comment pourront-ils racheter par l'étude de l'Eloquence le temps qu'ils auront mis à ſe remplir de la ſcience des Loix, de celle des Coutumes, & des Ordonnances ? En auront-ils après cela pour régler la prononciation, que les Anciens appellent l'Eloquence du corps, & ſans laquelle il n'eſt point de parfait Orateur ? Enfin la plûpart des ſujets qu'ils traitent ſont ſi communs, quelquefois ſi rampants, qu'ils admettent rarement les grands mouvements, & les paſſions violentes.

Outre l'Eloquence du Barreau, il y a l'Eloquence de pur appareil, & l'Eloquence propre aux affaires : & M. Péliſſon a parfaitement bien réuſſi dans l'un & dans l'autre genre ¶. Dans le premier il plaît infiniment par ſes penſées brillantes, & par ſes tours agréables :

¶ Voyez le Panégyrique de Louis XIV. & l'Apologie de M. Fouquet.

dans le ſecond il ſonge moins à frapper par les ornements, qu'à convaincre par la raiſon. Dans ces deux genres ſi oppoſés regnent également la vérité, & la bienſéance. Loin de vouloir impoſer par la pompe des mots, M. Péliſſon ne s'attache aux paroles, que pour exprimer les penſées : il n'emploie que les termes qui ſont dans l'uſage ordinaire ; & de leur uniſſon réſultent toujours des images naturelles [z].

ELOQUENCE DE LA CHAIRE.

NOus n'avons pas les occaſions de parler qu'ont eu les Grecs & les Romains : mais chez nous l'Eloquence ſemble ſe dédommager ſur la Chaire, des pertes qu'elle fait dans le Barreau : les vérités qu'enſeignent les Orateurs Chrétiens ſont ſi ſublimes, les myſteres qu'ils annonçent ſont ſi auguſtes ; ils parlent avec tant d'autorité, qu'on les reconnoît aiſément pour les ſeuls dépoſitaires de la véritable Eloquence, de cette Eloquence, dis-je, indépendante

(z) Journal des Savants, Septembre 1735.

ELOQUENCE.

de ſa nature, maîtreſſe des cœurs, qui emploie pour les toucher les reſſorts les plus puiſſants, & les figures les plus éclatantes.

Des Livres ſacrés.

Cette Eloquence brille dans les Livres Sacrés, principalement dans les Ecrits des Prophêtes. En général les Prophêtes ont tous de la grandeur: mais ſi vous faites attention à leurs différents caracteres, vous trouverez Iſaïe élevé, Jéremie pathétique, Ezechiel terrible, Daniel tendre. Ils ſavent même varier leur ſtyle. Moyſe releve dans le Deuteronome, avec les figures les plus fortes, ce qu'il a raconté très-ſimplement dans les Livres précédents, & Iſaïe exaggere & amplifie d'une maniere presque poétique la défaite de Sennacherib en la prédiſant, & la raconte enſuite nuement. Si l'on demande une Eloquence antérieure aux Prophêtes & à Moyſe, on la trouvera dans les discours des amis de Job.

Des Prophêtes.

Des Peres Grecs.

C'eſt dans des ſources ſi pures que les Saints Peres ont puiſé l'Eloquence. Lactance n'a pas été fort inférieur à Ciceron ni pour la beauté de l'eſprit, ni pour celle du ſtyle. Quelle ſolidité, quelle force dans les combats de cet Athlete

ELOQUENCE.

Chrétien contre les Philoſophes du Paganiſme ! contre Hiéroclès & Porphyre ; contre Platon même (a) ! Que manquoit-il à S. Baſile & à S. Chryſoſtome pour être véritablement éloquents, qu'une diction auſſi élégante que celle de Démoſthene ? Ils ſavoient choiſir les plus fortes preuves, & les bien arranger : ils mettoient leurs Diſcours à la portée de leurs Auditeurs, & les proportionnoient à leurs beſoins : ils employoient quelquefois des images vives, & des figures convenables : ils ſavoient convaincre, émouvoir, effrayer, ſe rendre aimables. Au ſurplus, ſi leur élocution n'a pas le tour, la délicateſſe, & la préciſion que l'on pourroit ſouhaiter, il faut conſidérer que les Peres étoient des Paſteurs très-occupés, qui, ſans préparation parloient familiérement, & ne cherchoient qu'à inſtruire, ſoit en expliquant l'Ecriture tout de ſuite, ſoit en choiſiſſant les ſujets les plus importants.

Des Peres latins.

Les Peres Latins ſuivirent la même méthode. S. Cyprien, S. Leon, S. Ambroiſe paſſent avec juſtice pour les plus éloquents : on remarque en eux beaucoup

(a) M. Rau de Bertin, Diſſertation ſur Lactance.

ELOQUENCE.

d'art & de nobleſſe. Les Sermons de S. Auguſtin ſont d'un ſtyle plus ſimple ; auſſi prêchoit-il dans une petite Ville à des Laboureurs & à des Marchands ; d'ailleurs, le débordement des Barbares avoit dès-lors altéré le goût, & le mal alla à un point que l'Eloquence s'éteignit tout-à-fait en Occident.

Dans ces temps ténébreux, je ne vois que le Bienheureux Alain, frere convers de l'Abbaye de Cîteaux (b), qui ſoit digne d'attention. C'étoit un grand Prédicateur ; & on l'appelloit *le Docteur Univerſel*, parce qu'à l'Art Oratoire où il excelloit, il avoit joint une profonde connoiſſance de la Langue Hébraïque, & de la Poéſie. Deux cents ans après Alain, parut Leonard Juſtinien, le plus habile Orateur de ſon temps : il prononça l'Oraiſon funebre de Charles Zeno, Noble Venitien, que M. Muratori a inſérée dans le dix-neuvieme tome de ſa Compilation ; & il étoit contemporain de Jerôme de Forli, de l'Ordre des Freres Prêcheurs, qui a laiſſé pluſieurs Sermons.

Cependant, les Arts ſe renouvelle-

(b) Il mourut en 1294, âgé de 116. ans.

rent: mais l'Eloquence ne jeta qu'une foible lueur. A peine compte-t-on jusqu'au dernier ſiecle trois Orateurs qui méritent de l'eſtime, S. Charles Borromée à Milan, Philippe de Narni à Rome, Loüis de Grenade à Seville; encore devoient-ils moins leurs ſuccès à la juſteſſe de leurs Diſcours, qu'à un certain air pathétique qui faiſoit trembler leurs Auditeurs.

ELOQUENCE.

En France.

En France on vit pendant long-temps trois défauts bien conſidérables infecter la Chaire : nulle ordonnance dans le deſſein, un grand étalage de l'érudition profane, & une baſſe plaiſanterie que l'on croyoit néceſſaire pour attirer l'attention. A ces deſordres, le Pere Senault de l'Oratoire ſubſtitua une méthode exacte, la doctrine de l'Ecriture & de la Tradition, & une gravité propre à faire reſpecter le miniſtere de la parole (c) : on admiroit en lui cette clarté & cette netteté de ſtyle, qui fait entrer dans les eſprits les moins éclairés les vérités les plus ſublimes. Le Pere de Lingendes ſon concurrent excella dans le pathétique; tous deux ils formerent d'excellents éle-

(c) M. Perrault, Eloges des hommes illuſtres, tom. I.

ELOQUENCE.

ves, qui allerent encore plus loin que leurs maîtres : de l'Ecole du premier sortirent les Peres le Boux, Mascaron, Soanen, Hubert, la Roche, & une infinité d'autres.

Dans le même temps parurent deux grands Orateurs, mais d'un différent caractere.

Qu'il me soit permis d'emprunter ici, pour les louer, les propres paroles d'un habile Critique „ Ce qui domine dans „ M. Fléchier, dit M. Rollin (d), est une „ pureté de langage, une élégance de „ style, une richesse d'expressions bril- „ lantes & fleuries, une grande beauté „ de pensées, une sage vivacité d'imagi- „ tion ; & ce qui en est une suite, un art „ merveilleux de peindre les objets, & „ de les rendre comme sensibles & pal- „ pables. M. Bossuet *au contraire* peu „ occupé des graces legeres du Dis- „ cours, & quelquefois même négli- „ geant les regles gênantes de la pureté „ du langage, tend au grand, au subli- „ me, & au pathétique : il est vrai qu'il „ est moins égal & se soutient moins; „ mais en récompense il enleve, il ravit,

(d) Maniere d'enseigner & d'étudier les Belles Lettres, liv. 3. ch. 2. art. 2.

„ il transporte „ : vaste & puissant génie, son langage est splendeur, sa parole est magnificence (e).

ELOQUENCE.

Voici un autre genre d'Eloquence, qui a bien son mérite. Le Pere Bourdaloüe s'attacha à mettre la raison dans son jour; il posoit d'abord ses principes; & après les avoir bien prouvés, & amenés à une proposition générale, il descendoit dans un détail où toutes les conditions des hommes étoient représentées au naturel : ses pensées étoient solides, & il savoit les exposer avec une éloquence noble & pressante. Après avoir pris dans M. Rollin le parallele de MM. Bossuet & Flechier, qu'il me soit permis de prendre dans M. l'Abbé Goujet l'éloge de M. Massillon, Prêtre de l'Oratoire, depuis Evêque de Clermont. „ On remarque, dit ce célebre auteur „ dans les „ Sermons de M. Massillon, les principaux traits de cette éloquence qui sait „ amener les vérités & les placer dans „ tout leur jour; qui tantôt s'insinue „ dans le cœur par les charmes d'une „ diction fine & délicate, & tantôt fait „ trembler le vice & foudroie l'impieté

(e) C'est l'expression de l'Auteur d'*Aurelia*.

ELOQUENCE.

„ par la force du raisonnement & des
„ mouvements qu'elle met en œuvre „.

Le Pere Tarrasson se forma sur M. Massillon. Pouvoit-il se proposer un meilleur modele? ce digne éleve prit de son maître ce style intéressant qui tient l'auditeur en haleine. Clair dans ses expressions, il n'a ni obscurité, ni rudesse; il brille sans affectation. Il s'éleve sans enflure; il puise ses pensées dans son sujet, & tâche toujours de faire en sorte qu'elles repondent à la majesté de la parole de Dieu.

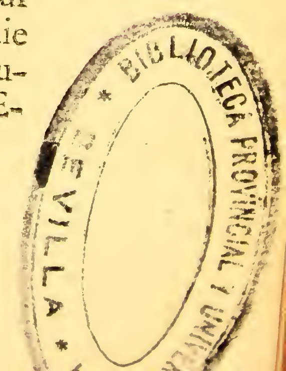
Le Pere Mascaron, selon M. Rollin, est moins orné que M. Flechier, mais il sait mieux cacher son art; il est moins sublime que M. Bossuet, mais il est plus correct & plus élégant. A l'éloquence du corps, si nécessaire à un Orateur, le P. Mascaron joignit une éloquence naturelle cultivée par l'étude, dirigée par le jugement, épurée par un goût exquis.

Dans les Oraisons funebres du P. de la Ruë & de l'Abbé Anselme on trouve, dit le savant Bibliothecaire cité ci-dessus,
„ une beauté majestueuse, une douceur
„ forte & pénétrante, un tour noble &
„ insinuant, une grandeur naturelle & à

„ la portée de tout le monde ; & si „ ces grands orateurs se sont proposés „ de célébrer dignement la vertu „ des morts, on sent que leur but „ a été aussi d'en inspirer l'amour aux „ vivants „.

Il est plus facile de faire des images, que de suivre un raisonnement : les jeunes Prédicateurs en qui l'imagination domine, imiterent ce que la méthode du Pere Bourdalouë leur offroit de plus facile, & ils multiplierent les portraits à l'infini : les gens sages ne se laisserent point entraîner par cet exemple, & persuadés que pour toucher il faut aller droit au cœur, ils eurent soin d'écarter tous les ornements étrangers ; ils ne s'appliquerent qu'à mettre en œuvre les plus fortes raisons pour persuader, & les plus puissants ressorts pour émouvoir. De nos jours, on voit dans M. l'Abbé Seguy le Logicien exact, le Théologien solide, l'Orateur pathétique.

Pendant que l'Art de la Chaire paroissoit avec éclat, il s'éleva un adversaire redoutable, qui fit ses efforts pour le proscrire. M. Dubois de l'Académie Françoise par un zele amer voulut exclure l'Éloquence de la prédication de l'E-



ELOQUENCE.

vangile (f). M. Arnauld combattit ce ſentiment, & couronna ſa carriere littéraire par l'Ouvrage le plus beau & le plus fort qui ait été fait ſur ces matieres (g): à M. Dubois ſe joignit le Pere Lamy Bénédictin (h), qui fut refuté à ſon tour par M. l'Evêque de Soiſſons (i) d'une maniere auſſi vive que polie; & le Public demeura perſuadé que les vrais Iſraëlites peuvent conſacrer au vrai Dieu les dépouilles des Egyptiens.

(f) Dans la Préface de ſa traduction des Sermons de S. Auguſtin.

(g) C'eſt le pénultieme de ſes écrits.

(h) Traité de la connoiſſance de ſoi-même.

(i) Réflexions ſur l'Eloquence.





RHÉTORIQUE.

LEs préceptes, dit Ciceron (k), n'ont pas fait les hommes éloquents ; mais les hommes éloquents ont donné lieu aux préceptes par les observations qu'on a fait sur leurs Discours : le corps de ces observations rédigées avec soin, & réunies sous certains chefs, est appellé Rhétorique : l'origine de cet Art doit être rapportée aux Grecs.

Des Grecs.

Empédocle né au commencement de la soixante & treizieme Olympiade, est le premier qui ait donné des préceptes de Rhétorique. Il fut suivi de Corax & de Tisias. Ceux-ci eurent plusieurs disciples, qu'on appella Rhéteurs, mais qui déshonorerent cet Art par le mauvais goût qu'ils tâchoient d'introduire. Platon arrêta le mal par les réflexions sen-

(k) *Orat. lib.* 1. *n.* 146.

RHETORIQUE.

ſées & ſolides qu'il inſéra dans ſes Dialogues, ſur tout dans le Phedre, & dans le Gorgias, qui contiennent des regles générales ſur l'Eloquence.

Iſocrate & Iſée ouvrirent leur Ecole à Athênes. La réputation du premier détermina Ariſtote à ſuivre ſon exemple, & à compoſer ſur ce bel art les trois livres qui ſont venus jusqu'à nous ; car le quatrieme livre intitulé, *Rhétorique à Alexandre* eſt attribué à Anaximene de Lampſaque. Ariſtote fit cet excellent Ouvrage ſuivant les principes de Platon, ſans s'attacher à la maniere de ſon maître, & il préféra la méthode des Géometres à celle des Orateurs que Platon avoit ſuivie.

Denys d'Halicarnaſſe vint s'établir à Rome l'an 28. avant J. C. Nous n'avons de ce ſavant Rhéteur que les traités *de l'arrangement des paroles*, de l'*art*, & du *caractere des Ecrivains*. Du reſte, on peut regarder ces traités comme une ſorte digue qu'il vouloit oppoſer au débordement du mauvais goût, qui commençoit dès-lors à ſe faire ſentir, & qui en effet eut par-là des progrès moins rapides.

Hermogene de Tarſe en Silicie, tint

RHETORIQUE.

école ſous l'Empereur Marc-Aurele dès l'âge de quinze ans : il n'en avoit que dix-huit lorſqu'il écrivit ſa Rhétorique : mais cet enfant admirable, ſemblable à un fruit trop précoce, devint hébêté à l'âge de vingt-quatre ans, & demeura ſtupide le reſte de ſa vie.

Longin, Syrien d'origine, & Athénien de naiſſance, pour perfectionner un ouvrage que Cécilius n'avoit fait qu'ébaucher, publia du temps d'Aurelien ſon traité du merveilleux dans les diſcours.

Démétrius de Phalere écrivit ſur l'Elocution : mais le livre qui porte aujourd'hui ce titre eſt, ſelon de bons critiques, d'un Auteur poſtérieur. Tous ces Rhéteurs s'étoient borné à cette partie de leur art. Il eſt vrai qu'ils s'étoient comme partagé leut tâche. Démétrius ne toucha que la délicateſſe de la diction, Hermogene les divers caracteres, Denys les ornements, Longin la ſublimité (l). Celui-ci avoit fait un traité des paſſions que nous avons perdu, & au jugement des critiques, il ſurpaſſe tous les Rhé-

(l) Rapin, Comp. de Ciceron & de Démoſthene.

RHETORIQUE.

Des Romains.

teurs en bon ſens, en érudition & en éloquence.

C'étoient les Grecs, qui dans les premiers temps enſeignoient la Rhétorique à Rome, & ils le faiſoient dans leur Langue. Plotius, originaire des Gaules, changea le premier cette coutume, & fit ſes leçons en Latin : il vivoit du temps de Ciceron ; ſon école fut fort fréquentée, & après quelques contradictions de la part des Cenſeurs, ſa maniere fut approuvée par l'autorité publique. Vers le même temps, L. Otacilius Pilitus ouvrit ſon école. Ce Rhéteur eut pour diſciple Pompée le Grand : à l'ombre d'une protection ſi puiſſante il oſa s'ériger en Hiſtorien, & ſimple Affranchi, il s'arrogea une profeſſion auparavant interdite à ceux qui étoient de condition ſervile.

Epidius contemporain de ces deux Rhéteurs enſeigna l'Eloquence à Marc-Antoine & à Auguſte. Deux défauts caractériſent Epidius, une médiſance effrenée, & une ſote vanité qui le portoit à s'attribuer follement une origine divine.

Sextus Claudius moins vain, mais plus intéreſſé, ſut mettre à profit la fa-

veur d'Antoine, & s'enrichir ſous le Conſulat de ce Triumvir ; & quoique les Rhéteurs ſes confreres ſe fuſſent bornés à l'Eloquence latine, Claudius voulut encore profeſſer à Rome l'Eloquence Greque.

RHETORIQUE.

Tels ſont les Rhéteurs dont Suetone tranſmet le nom à la poſtérité. Le dernier eſt C. Albutus Silus, de Novarre, qui eut l'Orateur Plancus pour Mécene. Du reſte, on ne voit pas qu'ils aient rien écrit ſur leur art. Ciceron eſt peut-être le premier des Romains qui ait entrepris de dévoiler à tous les ſiecles les ſecrets de l'Eloquence : du moins eſt-il certain qu'il eſt le ſeul qui l'ait fait avec un très-grand ſuccès. Les quatre livre de l'*Invention* furent les premiers fruits de la jeuneſſe de ce fameux Orateur (il n'en reſte que les deux premiers). Parvenu enſuite à une haute réputation d'éloquence, il compoſa les trois livres de l'*Orateur*, à la priere de ſon frere Quintus, qui deſiroit avoir de lui quelque choſe de plus parfait. Dans cet excellent ouvrage la ſéchereſſe des préceptes eſt tempérée par tout ce que l'urbanité Romaine a de plus fin, de plus délicat, de plus riant. Ciceron y

RHETORIQUE.

embrasse les différentes parties de la Rhétorique ; il les traite avec un agrément & un art infini ; & il y embellit l'élocution du son, du nombre, de la cadence, de l'harmonie, qui manquoient à l'Eloquence latine, & qui faisoient le principal ornement de celle des Grecs. Cet Ecrivain célebre donna ensuite dans le livre intitulé l'*Orateur*, la véritable idée de la parfaite Eloquence ; il rechercha les qualités nécessaires pour former un Orateur accompli : ici paroît, comme il le reconnoît lui-même (m), toute la force du jugement de ce grand homme. Ce traité est adressé à Brutus, qui demandoit des éclaircissements sur cette importante matiere. *Brutus*, ami intime de Ciceron, est le titre que ce Rhéteur donna à un dialogue, où il passe en revûe les Orateurs illustres Grecs & Romains : ce long dénombrement lui donne lieu de tracer sur le même sujet un grand nombre de caracteres d'une varieté admirable. Il n'appartient qu'à un Orateur, tel que Ciceron, de faire tant de portraits, tous ressemblants, & tous dissemblables.

(m) *Epist. 19. lib. 6. ad familiar.*

RHETORIQUE.

Mais parmi tous ces Orateurs dont le ſtyle eſt ſi différent, quel eſt l'Orateur le plus parfait ? A quel genre d'éloquence la préférence eſt-elle dûe ? C'eſt ce que Ciceron développe avec beaucoup de netteté dans la Préface de ſa Traduction latine des Plaidoyers d'Eſchine & de Démoſthene, Préface que nous avons ſous le titre *De optimo genere Oratoris*. Trebatius demandoit une explication de la Méthode inventée ou perfectionnée par Ariſtote pour trouver les arguments par le moyen des *Lieux* de Rhétorique : Ciceron ſatisfit pleinement le Juriſconſulte dans ſes *Topiques*. Ses *Partitions Oratoires* ne contiennent que des diviſions & des ſubdiviſions des matieres, dénuées d'exemples ; & quant à la *Rhétorique à Herennius*, on doute avec quelque fondement que cet ouvrage ſoit de Ciceron.

Sous les Empereurs, un Julius Florus enſeigna l'Éloquence dans les Gaules du temps de Tibere. Ne ſeroit-ce pas le même que l'Hiſtorien, dont le ſtyle eſt plus oratoire qu'hiſtorique ? La Rhétorique, profeſſion honorable, & exercée d'abord par d'habiles Orateurs, devint une profeſſion vénale ſous

RHETORIQUE.

le regne de Vespasien, qui assigna des gages à ceux qui enseignoient l'Eloquence (n). Quintilien fut le premier qui les reçut : après avoir instruit pendant vingt années la jeunesse romaine, il composa ses Institutions, où prenant au berceau l'Orateur qu'il veut former, il le conduit par différents degrés au plus haut point de l'Eloquence.

L'Auteur anonime du dialogue sur les Orateurs ne précede point le regne de Vespasien ; car Aper l'un des interlocuteurs étoit alors à la tête du Barreau. On vit sous Adrien deux célebres Rhéteurs, J. Castricius, qui eut Aulu-Gelle pour disciple, & Paul de Tyr, qui laissa quelques écrits sur son art. Herode Atticus & Cornelius Fronto enseignerent à Marc-Aurele l'un l'Eloquence Greque, l'autre l'Eloquence latine. On ne connoît que par Suidas les traités de Rhétorique d'Harpocration, de Minucien, de Major, & de quelques autres. Sous Septime-Severe, Philostrate, Auteur de la vie d'Apollone de Tyanes, professa l'Eloquence à Athênes & à Rome : ses Tableaux ont passé pour un bel ouvrage,

(n) *Suet. lib. 8. cap. 18.*

où regne le pur Atticisme. Curius Fortunatianus Consultus, qui vivoit sous le regne du jeune Gordien, a fait trois livres fort savants sur l'art Oratoire, que l'on a encore.

RHETORIQUE.

Sous les Empereurs de Constantinople, Attius Patérius fut Professeur de Rhétorique à Bourdeaux, Victorin à Rome, Minerve, Alcime, Delphide dans l'Aquitaine, Ulpien à Antioche, Nicocle & Bemarque à Constantinople, Arberius à Toulouse, Melior felix à Clermont en Auvergne. Proërese & Libanius sont célebres dans l'histoire pour avoir enseigné l'Eloquence, l'un à S. Basile, & à S. Gregoire de Naziance, l'autre à S. Chrysostome. Gratien & S. Paulin, disciples d'Ausone, ont acquis plus de gloire à leur Maître que tous ses écrits. S. Cyprien & S. Augustin, ces grandes lumieres de l'Occident, enseignerent la Rhétorique, & firent couler ses préceptes dans les ouvrages immortels dont ils enrichirent l'Eglise.

Des Modernes.

Tous ces préceptes tomberent bientôt dans l'oubli. Mais après plusieurs siecles d'une ignorance grossiere, le Pogge, Florentin, déterra les Institutions de Quintilien dans le Monastere

RHETORIQUE.

de S. Gal, durant la tenue du Concile de Constance (o). Cette découverte réveilla les esprits, & leur inspira le goût de l'Eloquence. On en puisa les regles dans Quintilien, dont la beauté solide étoit alors relevée par les charmes de la nouveauté. On se mit ensuite à commenter Ciceron, quand ses ouvrages devinrent moins rares : on expliqua, on compila ces deux fameux Rhéteurs. C'est de ses sources qu'est sortie l'érudition qui a enflé les livres de Rhétorique de Calvacanti, de Barthius, de Soarés, de Vossius, & de tant d'autres.

Entre les Rhéteurs François le plus ancien est Pierre Fabry, qui publia en 1521. *le grand & vrai art de pleine Rhétorique*. Mais le premier qui ait bien connu l'art Oratoire, & qui en ait donné de bons préceptes ; est le Pere Charles de S. Paul, Supérieur Général de la Congrégation de N. D. de Feuillants. Son *Tableau de l'Eloquence Françoise*, imprimé en 1632. est un excellente compilation des écrits de Ciceron, de Longin, & d'Hermogene. Pouvoit-

(o) Tome 20 du Recueil de M. Muratori.

RHETORIQUE.

il puiser dans des sources plus pures? M. de la Motthe le Vayer, qui vint après, donna en 1651. la *Rhétorique du Prince* pour l'usage de Phllippe de France, frere unique du feu Roi „ Si „ cet écrivain, dit M. l'Abbé d'Olivet (p), „ ne tire point assez de lui-même, pour „ se faire regarder comme Auteur ori- „ ginal ; du moins il en tire toujours „ assez, pour ne pouvoir être traité de „ copiste „. La précision de M. le Vayer est plus estimable que la diffusion ennuyeuse de René Bary. Celui-ci tire ses regles d'Aristote : mais le choix qu'il en fait est manvais, & l'application encore plus mauvaise. M. le Gras montra plus de discernement dans sa Rhétorique, imprimée en 1671. qu'il dédia à M. Colbert : on y trouve la méthode, la justesse, la clarté : les préceptes des anciens y sont maniés finement & sensément. Le Pere Bernard Lamy, de l'Oratoire, donna moins une Rhétorique complette, que le plan de cet art. Cet ouvrage que M. Gibert a vivement critiqué, n'a pas laissé de s'acquérir de la réputation. Ce Censeur sévere après

(p) Contin. de l'Hist: de l'Acad. Franç.

RHETORIQUE.
1730.

avoir relevé les défauts des autres Rhéteurs, composa lui-même une Rhétorique où il expliqua les regles qu'il avoit enseignées pendant une longue suite d'années. Je ne m'arrête pas à MM. le Breton, Clausier, Brulon de S. Remy, ni au Pere Buffier, car il n'y a rien de neuf dans leurs ouvrages, & ils pourroient être mieux tournés.

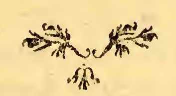
La méthode qui se borne à expliquer les préceptes des anciens Rhéteurs est sans contredit la plus aisée : mais je doute fort qu'elle soit la plus judicieuse: pourquoi ? parce que les regles de l'art Oratoire étant fondées sur la nature, sont les mêmes pour toutes les Nations, & dans tous les temps ; & qu'il est inutile de rebatre un sujet, qui se trouve épuisé par les anciens : il falloit donc mettre à l'écart les préceptes si connus de l'invention, & de la disposition, pour se restraindre à la seule élocution, laquelle varie selon le différent génie des Langues. C'est sur ce plan que M. Patru devoit tracer sa Rhétorique : il s'y seroit arrêté à la mesure de nos périodes, & aux figures qui sont particulieres à la diction Françoise. Ce projet étoit digne d'un homme qui parloit si

bien ſa Langue : il eſt à ſouhaiter que quelque Savant veuille bien dégager M. Patru de ſa promeſſe, & dédommager le public à cet égard de ce qu'il a perdu, en perdant cet habile Académicien. Ce qui nous reſte de ce célebre Orateur ſur l'élocution françoiſe ſe trouve à la fin de ſes plaidoyers & œuvres diverſes, & a été réuni en 1738. aux Notes de Thomas Corneille ſur les remarques de Vaugelas.

RHETORIQUE.

Ce que M. Patru avoit promis pour l'Eloquence en général, le P. Gaichies de l'Oratoire (q) l'a exécuté pour l'Eloquence de la Chaire en particulier. Il y a peu de livres écrits avec plus de préciſion, de juſteſſe, & d'élégance.

(q) Mort à Paris en 1731. âgé de plus de 83. ans.





HISTOIRE.

L'Histoire conserve la mémoire des grands évenements; ces événements peuvent être transmis à la postérité en deux manieres, ou par des monuments publics, ou par l'écriture ; de ces deux moyens le premier est le plus simple, le plus naturel, & par conséquent le plus ancien : aussi le voyons-nous en usage chez tous les peuples.

Monuments historiques. Autels & Temples.

Ces monuments sont de plusieurs especes. Je mets au premier rang les Autels & les Temples : ainsi les Autels qu'Abraham dressa à Sichem, & près de la vallée de Mambré, étoient pour ses descendants une preuve des promesses que Dieu avoit faites à ce saint Patriarche dans deux diverses apparitions (r) : ainsi le Temple de Jupiter Férétrien

(r) *Genes. cap.* 12. *v.* 7. *cap.* 13. *v.* 18.

HISTOIRE.

rappelloit le souvenir de la victoire de Romulus sur les Geniniens, & celui que le Consul Attilius éleva à Jupiter Stator, étoit un monument illustre de la défaite des Samnites auprès de Lucérie (s).

Les Fêtes tendoient au même but. La Pâque, par exemple faisoit souvenir les Israëlites de leur sortie d'Egypte. Les Jeux Capitolins avoient été institués en mémoire de la délivrance du Capitole assiégé par les Gaulois l'an de Rome 364 (t).

Trophées.

Je mets les Trophées dans la troisieme classe : c'étoient des colomnes qui perpétuoient le souvenir des conquêtes ; de ce genre sont les colomnes d'Hercule, & celles de Sésostris, Roi d'Egypte.

Les Grecs, au rapport de Thucydide [u], gravoient sur des colomnes les traités de Paix & d'alliance.

Noms & surnoms.

Les anciens donnoient aux lieux de nouveaux noms, & des surnoms aux grands hommes ; & c'étoit encore un moyen de constater les actions les plus

(s) *Liv. Dec.* 1. *lib.* 1. 10.
(t) *Dec.* 1. *lib.* 5.
(u) *Histor. lib.* 5.

HISTOIRE.

éclatantes : on ſait l'origine des noms de Séleucie, d'Antioche, d'Apamée, de Stratonique.

Cet uſage paſſa des Grecs aux Romains, qui marquoient ſouvent l'époque de l'établiſſement de leurs Colonies, par les noms qu'ils impoſoient aux villes (x). A Rome même, on voyoit dans la troiſieme Région le *Sororium Tigillum*, c'eſt-à-dire, le lieu où le dernier des trois Horaces expia le meurtre de ſa ſœur, & dans la ſeconde, le quartier des Albains, c'eſt-à-dire, l'endroit où ils avoient été transférés après la démolition de leur Ville. Quant aux ſurnoms des Romains, ils marquoient ſouvent quelque fameuſe victoire, comme ils en étoient la récompenſe : delà, les ſurnoms d'Africain, d'Aſiatique, d'Achaïque, de Numidique, donnés aux Scipions, à Mummius, & à Metellus, en mémoire de la ruine de Cartage, de la défaite du Roi Antiochus, & des victoires remportées ſur Jugurta : pour remonter plus haut, Cn. Martius prit le ſurnom de Coriolan, de la priſe de Corioles, Ville de Volſ-

(x) *Aquæ-Sextiæ, Colonia Agrippina, Cæſarea-Auguſta, &c.*

ques :

ques : C. Manlius prit celui de Capitolin de la défenſe du Capitole, & M. Manlius fut ſurnommé Torquatus d'un collier qu'il arracha à un Gaulois dans un combat ſingulier.

HISTOIRE.

Monuments hiſtoriques en vers.

Je paſſe pluſieurs autres exemples, pour venir à la derniere eſpece des monuments hiſtoriques, laquelle n'eſt ni la moins ancienne, ni la moins étendue; ce ſont les vers mis en chant : ceux qui ſont verſés dans l'hiſtoire ſavent que dans tous les temps la mémoire des grandes choſes s'eſt conſervée par des chanſons. Les Hébreux & les Grecs mirent à cet uſage la poéſie lyrique. Carmenta dans le Latium, au rapport de Denys d'Halicarnaſſe, compoſa des Hymnes à la louange des hommes illuſtres. Céſar (y) obſerve que chez les Gaulois les Druides faiſoient apprendre par cœur un grand nombre de vers aux jeunes gens qui étoient ſous leur conduite : ſelon Tacite, les Germains chantoient les exploits d'Arminius. Simler dit que les anciens Suiſſes conſervoient par des chanſons le ſouvenir des victoires qu'ils avoient remportées ; & l'on remarque

(y) *De Bello Gallico, lib. 6. cap. 2.*

HISTOIRE.

que cette coutume dure encore aujourd'hui dans le Nord de l'Europe, & dans une partie de l'Amérique.

Histoire écrite.

Ainsi se perpétuoit la mémoire des actions illustres avant l'usage des Lettres: après l'invention de l'Ecriture, les Nations polies la firent servir à fixer les faits, & commencerent à écrire des Annales, ou des Histoires.

Les Hébreux.

Les Hébreux sont toujours les prémiers en date pour les Arts : c'est aussi parmi eux que se trouvent les plus anciens Historiens : quelques Auteurs (z) font Moyse contemporain d'Inachus [a]; d'autres ne le placent qu'au temps de Cécrops [b], suivant le calcul d'Eusebe: mais quelque époque qu'on lui assigne, il est constant qu'il a précédé toutes les fables des Grecs : il renferma dans le Pentateuque l'Histoire des Israëlites depuis la création du Monde jusqu'à leur établissement dans la terre promise, ce qui comprend l'espace d'environ 2500. ans : cette Histoire fut ensuite continuée par l'ordre de Josué, & de ses succes-

(z) S. Justin, Athenagore, Tatien, Joseph, Porphyre, &c.
(a) 675. ans avant la guerre de Troye.
(b) 275. ans avant cette guerre.

ſeurs ; car il n'étoit point permis de prendre à ſon gré la qualité d'Hiſtorien. Outre les livres ſacrés, il eſt parlé dans les nombres (c) d'un livre des Guerres du Seigneur : ailleurs (d) il eſt fait mention d'un livre des Juſtes : les livres des Rois renvoient ſouvent à des Chroniques des Rois de Juda & d'Iſraël.

Histoire.

Les Rois des Perſes avoient auſſi leurs Annales : on y liſoit les événements des regnes précédents, les réſolutions priſes, les réglements établis, les ſervices rendus & récompenſés ; le tout rapporté dans un grand détail, & d'une maniere très-propre à faire connoître aux Princes, & à leurs Miniſtres les anciennes maximes, les loix fondamentales, l'état du Royaume, & le moyen de conſerver l'uniformité dans le maniment des affaires [e]. Il n'y avoit que les Prêtres qui puſſent écrire l'Hiſtoire chez les Juifs, & peut-être auſſi chez les Perſes : & l'Hiſtoire portoit le caractere de ſes auteurs ; c'étoient des hommes ſages & ſérieux, des vieillards de grande expé-

(c) *Cap.* 21. *v.* 24.
(d) *Joſ. cap.* 10. *v.* 13.
(e) *I. Eſdr. cap.* 4. *v.* 15.
Eſth. cap. 6. *v.* 1.

HISTOIRE.

rience, & d'une prudence consommée.

Phéniciens, Chaldéens, & Egyptiens.

Il en étoit de même chez les Phéniciens, les Chaldéens, & les Egyptiens: leurs Prêtres séparés du siecle, se bornoient au service des Dieux, à l'étude de la Philosophie, & à la rédaction des faits historiques; & pour commencer par les Phéniciens, Porphyre (f) nous apprend que Sanconiathon dressa en partie ses Annales sur les Mémoires que l'on conservoit dans les Temples, & qui lui furent communiqués par Jérombale. Ces Annales de Sanconiathon écrites en Langue Tyrienne, dès le temps de la Guerre de Troye, furent traduites en Grec par Philon de Biblos sous l'empire d'Adrien: l'original & la version ne subsistent plus, à quelques fagments près que nous lisons dans Eusebe.

Phéniciens.

Chaldéens.

Quant à l'Histoire des Chaldéens, nous n'en connoissons pas de plus ancienne que celle que Bérose adressa à Antione que celle que Bérose adressa à Antiochus Soter, ou si l'on veut, à Antiochus-Dieu, Roi de Syrie (g). Ce Bérose étoit Prêtre de Bélus, suivant le témoignage de Tatien, & son Ouvrage con-

(f) *In Eusebe. de Prepar. Evang. lib.* 10. *cap.* 3.

(g) *Tatian. in Orat. contra Græc.*

tenoit l'hiſtoire de 480. ans, depuis le commencement de l'Ere de Nabonaſſar juſques à ſon temps. Je ne dis rien des Aſſyriaques d'Abydene, & de Nicolas de Damas : on ignore l'âge du premier ; l'autre a vécu fort tard, & ſous le regne d'Hérode le Grand, Roi de Judée : l'un & l'autre avoit puiſé dans les mêmes ſources, je veux dire, dans les Annales des Pontifes.

HISTOIRE.

Egyptiens.

Il eſt aſſez probable que les deux Mercures, Auteurs de toutes les inſtitutions des Egyptiens, n'ont pas négligé l'Hiſtoire : du moins eſt-il certain que la compilation des faits faiſoit chez eux la principale occupation des Prêtres. Ils retinrent cette co tume après avoir perdu leurs anciennes mœurs, & ce fut Manethon Prêtre Egyptien, qui du temps de Ptolomée Philadelphe, mit en Grec l'Hiſtoire de ſon pays, qu'il pouſſa juſqu'à la ſeizieme année d'Artaxerxes Ochus, Roi de Perſe, 2. de la 107. Olympiade. Eratoſthene, Cyrénien, homme d'un ſavoir univerſel, a beaucoup écrit : mais on n'a de lui qu'un Catalogue de trente-huit Rois de la Dinaſtie de Thebes, depuis Menés, qui peupla ce pays après le Déluge juſques

HISTOIRE.

à la Guerre de Troye. Cet Hiſtorien fut fort chéri de Ptolomée Evergete.

Joſeph, Euſebe, & George le Syncelle nous ont conſervé quelques fragments de tous ces Auteurs, qu'on avoit entiers de leurs temps, & dont on ne ſauroit aſſez regretter la perte; car dans un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre, il ſeroit inutile de relever l'impoſture de ce fameux Annius de Viterbe, qui vers le milieu du quinzieme ſiecle voulut faire revivre & Manethon & Béroſe: une telle ſuppoſition, qui a trompé autrefois quelques hommes doctes, ne ſauroit aujourd'hui faire illuſion qu'à ceux qui pourroient s'imaginer qu'il y va de l'honneur d'un Ordre reſpectable dans l'Egliſe, de prendre en main la défenſe de ce Réligieux (h).

Les Grecs.

Les Phéniciens & les Egyptiens apporterent en Grece l'uſage des Lettres, & donnerent à cette Nation du goût pour l'Hiſtoire. Les Grecs en laiſſerent le ſoin à leurs Poëtes, qu'ils regardoient comme des Prophêtes inſpirés des Dieux, & comme des Miniſtres de leur Religion: de ce nombre furent Siſyphe de

(h) *Voſſius de Hiſtoricis Græcis*, *lib.* 1. *cap.* 1. 13. 14.

Coos, Corinnus, Darés le Prygien, & Dyctis de Crete; ils floriſſoient du temps de la Guerre de Troye, & leurs écrits ſervirent depuis de fondement à l'Iliade, & à l'Odyſſée. Quittons nos préjugés; Homere dans ſes Poëmes n'écrivoit pas des Romans inventés à plaiſir; il conformoit ſes récits à la notorié-té publique; il ſuivoit une tradition encore toute récente. Dans la ſuite, on abandonna à la Poéſie les Fables que l'Antiquité avoit conſacrées, & démêlant la vérité des faits à travers les voiles de ces fictions ingénieuſes, les Ecrivains la découvrirent à nud dans des diſcours ſuivis, & dépouillés de tout ornement étranger.

HISTOIRE.

Les premiers qui, au rapport de Strabon (i) écrivirent en proſe, furent Cadmus de Milet, Phérecide, & Hécatée : ceux-ci en conſervant le tour poétique, ne retrancherent que la meſure des vers; les Critiques les font contemporains de Cyrus. Empédocle, Philoſophe, Médecin, & Poëte, écrivit l'hiſtoire du paſſage de Xerxés en Grece. Acuſilas & Hellanicus peu ſoigneux d'orner leur ſtyle,

(i) *Geogr. lib.* 1.

HISTOIRE.

mirent tout le mérite du Discours dans la briéveté, & dans la clarté : ils se contenterent de laisser la mémoire des temps, des lieux, des personnes & de leurs actions. Hérodote grand imitateur d'Homere (k) écrivit avec élégance l'histoire des Medes & des Perses, jusqu'à la fuite précipitée de Xerxés après la Bataille de Salamine ; Thucydide fidele & sincere surpassa en noblesse de style tous ceux qui l'avoient précédé, & se borna à décrire la guerre des Corinthiens contre les Corcyréens, & ce qui s'étoit passé dans la Grece pendant les vingt premieres années de la Guerre du Peloponnese. Sur ces deux grands modeles se formerent Xenophon Athénien, & Philiste de Siracuse. Xenophon surnommé l'Abeille Attique, sorti de l'Ecole de Socrate, prit d'Hérodote la douceur de style, & la fleur d'expression, qui le caractérisent. Philiste dans son histoire de Sicile exprima parfaitement la vivacité & la briéveté de Thucydide (l), sans en avoir l'obscurité (m) : il joignit à une vaste érudition une grande exactitude (n).

(k) Longin, Subl. ch. 11.
(l) *Cic. ad Quint. fratr. lib.* 2. *Epist.* 12.
(m) *Quintil. Inst. Orat. lib.* 10. *cap.* 1.
(n) *Cic. lib.* 1. *de Divinat.*

Vers le même temps parurent Ephore & Théopompe, qui nourris dans l'Ecole d'Isocrate, firent passer dans l'Histoire l'éloquence de leur maître : l'opposition de leurs caracteres a fait dire que l'un avoit besoin d'éperon, & l'autre de bride. Celui-ci inégal dans son style, de la plus haute élévation tombe quelquefois dans la derniere bassesse, tantôt exact jusqu'au scrupule dans le choix des termes propres, tantôt se servant sans façon des mots les plus bas, & des expressions les plus rampantes (o). Ces deux Historiens vivoient sous le regne de Philippe, Roi de Macédoine. Callisthene, disciple d'Aristote, & compagnon des voyages d'Alexandre, écrivit la vie de ce Prince moins en Historien, qu'en Rhéteur, & en Rhéteur extrêmement enflé : car il se guinde si haut, qu'on le perd de vuë (p). Ptolomée Soter, Roi d'Egypte, admirateur d'Alexandre, composa aussi la vie de ce Conquérant, mais de la maniere qui peut convenir à un Prince, qui n'écrit pas par ostentation. Jerôme de Cardie fit l'Histoire des Capitaines d'Alexandre, qui partagerent entr'eux ses Etats,

(o) Longin, ch. 25. & 34.
(p) Le même, ch. 2.

HISTOIRE.

& il la fit avec la fidélité qu'on a lieu d'attendre d'un Auteur contemporain. Callixéne le Rhodien prit pour sa tâche l'Histoire de la Ville d'Alexandrie : ce qui nous reste de cet Ouvrage (q) montre que cet Ecrivain étoit bien prolixe, & bien ennuyeux. Timée le Sicilien sous le regne d'Agathocle, fit admirer dans ses Histoires l'abondance des matieres, la variété des pensées, la pureté de la diction [r]. Cet Ecrivain ne manque pas par le grand & le sublime : il sait beaucoup : il dit les choses d'assez bon sens : mais trop curieux d'étaler de nouvelles pensées, il tombe souvent dans la derniere puérilité [s]. Après Timée, l'Histoire dépérit parmi les Grecs : on peut voir ailleurs [t] ce qu'on doit penser de ces Historiens. Passons maintenant aux Romains, & tâchons de marquer quelle a été parmi eux la naissance de l'Histoire, & d'indiquer les dates de sa perfection, & du commencement de sa décadence.

Les Romains.

Chez les Romains, l'Histoire ne fut

(q) La Pompe de Ptolomée Philadelphe, dans Athenée, liv. 5.
(r) *Cic. Orat.* l. 2. *n.* 53. 56. 57. *&c.*
(s) Long. Subl. ch. 3.
(t) Princ. de l'Hist. part. 3.

d'abord autre chose que de simples Annales : le Souverain Pontife pour conserver la mémoire des faits, rédigeoit dans des Tables tout ce qui se passoit chaque année de plus éclatant, & il les exposoit dans sa maison, afin que le peuple eût la liberté de les consulter. Cet usage aussi ancien que Rome même, dura jusqu'au Pontificat de Publius Mucius, & l'on appella ces Tables les grandes Annales [v], nom qu'elles conserverent dans tous les temps. Malgré ces sages précautions, l'Histoire recut un grand échec, lors de l'embrasement de Rome par les Gaulois, l'an 366. de sa fondation. Les Annales des Pontifes périrent dans cette triste conjoncture, & cette perte a obligé quelques Savants de tenir pour suspect tout ce qui se trouve antérieur à cette date. Tite-Live nous apprend cet événement, & son témoignage est d'un grand poids : mais cet Historien, selon la remarque de Vossius [x], en disant que la plûpart des monuments publics périrent en cette occasion [y], marque assez qu'une partie échappa

(v) *De Orat. lib. 2. n. 52.*
(x) *De Historicis Latinis, lib. 1. cap. 1.*
(y) *Decad. 1. lib. 6. init.*

HISTOIRE.

aux flammes ; d'ailleurs, parmi toutes les Nations chaque Ville avoit ses Annales particulieres, & les Villes d'Italie dont les affaires étoient assez mêlées avec celles de Rome, pouvoient fournir de bons mémoires aux Historiens : ajoutez à cela les Actes du Sénat & des Magistrats, si souvent cités par Ciceron, Suetone, & Tacite ; les Tables des Censeurs, que Denys d'Halicarnasse allegue en tant d'endroits ; les Loix des douze Tables, les Inscriptions, &c. Voilà bien des moyens de constater les faits, & de dissiper les doutes. Je n'en ai peut-être que trop dit sur un sujet que M. l'Abbé Sallier a si doctement développé ; lisez la Dissertation du Savant Académicien (z), & vous serez convaincu qu'il y auroit de l'injustice à retrancher de l'Histoire Romaine celle des trois ou quatre premiers siecles.

Ce Peuple passionné pour la gloire, a toujours eu grand soin d'empêcher que le souvenir des actions illustres ne vînt à se perdre. A peine les Gaulois se sont retirés, les Tribuns Militaires font une exacte recherche des Traités d'Alliance,

(z) Mémoires de l'Académie des Belles Lettres, tome 6. disc. 3.

des Loix anciennes, qui étoient demeurées en entier, ou dont des copies s'étoient répandues parmi le peuple : sources fécondes où puiserent ceux qui se mirent à écrire l'Histoire. Nœvius & Ennius le firent en vers (a). Q. Fabius Pictor fut le premier qui écrivit en prose : il choisit l'Histoire de son temps, c'est-à-dire, celle de la seconde Guerre Punique. Cet Historien & ses successeurs écrivirent d'une fort petite maniere : tel fut le vieux Caton aussi célebre par ses *Origines* que par la sévérité de sa Censure : tels L. Pison, C. Fannius, & quelques autres.

Antipater qui vivoit du temps des Gracques, & de ce Fannius dont nous venons de parler, donna à l'Histoire plus d'élévation & de force (b). Les Latins venant ensuite à se familiariser avec les Grecs, quitterent leur ancienne rudesse, & Quintus Catulus Orateur disert répandit dans l'Histoire de son Consulat cette aménité qu'il avoit prise du commerce de Xenophon [c]. Sisenna

(a) Nœvius mourut l'an de Rome 549, il étoit plus âgé qu'Ennius.

(b) *Cic. Orat. lib.* 2. *n.* 54.

(c) *Cic. in Bruto.*

HISTOIRE.

contemporain de Marius, laiſſa derriere lui les Hiſtoriens précédents, ſans pouvoir cependant parvenir à la perfection de l'Hiſtoire: on ne la vit dans toute ſa beauté que ſous la Dictature de Jules-Céſar, & ſous l'Empire d'Auguſte. Le fameux Lucullus fit en Langue Greque, dans ſa jeuneſſe, l'Hiſtoire de la Guerre des Romains contre les Marſes, pour convaincre, dit Plutarque, l'Orateur Hortenſius & l'Hiſtorien Siſenna que la profeſſion des armes ne l'empêcheroit pas de traiter ce ſujet en vers ou en proſe Latine ou Greque, ſelon qu'il écherroit par le ſort. Sylla regardoit ſans doute Lucullus comme un excellent Hiſtorien, puiſqu'il lui adreſſa l'Abrégé de ſes Geſtes, pour en compoſer une hiſtoire ſuivie. Le ſoin de conſerver la mémoire des grandes actions ne devroit, ce ſemble, regarder que ceux qui par leur état ſont plus à portée d'en connoître le prix. Juba le jeune, Roi de Mauritanie, le penſoit ainſi : l'hiſtoire d'Arabie, les Antiquités Aſſyriennes & Romaines furent le fruit de ſes veilles (d).

Céſar toujours admirable pour la pu-

(d) Mémoires de l'Académie des Belles Lettres, tome IV.

reté de la diction, & pour l'élégance du ſtyle, fut quelquefois diſſemblable à lui-même. Il écrivoit en homme de qualité, & en grand Capitaine : mais il oublioit ſouvent qu'il étoit Général, pour paroître Ingénieur. Scrupuleuſement attaché à la vérité, lorſqu'il n'étoit queſtion que de l'Expédition contre les Gaulois, il ſacrifioit la vérité à ſon intérêt, quand il s'agiſſoit de la Guerre Civile, & ſa Relation devenoit ſon Apologie.

Tite-Live & Sallufte viennent enſuite ſur les rangs, & frappent par l'oppoſition de leurs caracteres. Dans Sallufte l'éclat de la narration obſcurcit le brillant des harangues; dans Tite-Live l'éclat des harangues obſcurcit la beauté de la narration. Le premier fort & nerveux ſent trop l'antique & gâte ſon ſtyle par des mots ſurannés; le ſecond doux & coulant, correct dans ſes expreſſions a un air provincial que l'éloignement des temps nous fait perdre de vue, mais qui bleſſoit la délicateſſe de la Cour d'Auguſte. (1)

(1) Je paſſe légérement ſur ces Hiſtoriens, ayant donné leur caractere avec aſſez d'étendue dans la troiſieme partie des Principes de l'Hiſtoire, imprimés à Paris chez Alix en 1733.

HISTOIRE.

Après la mort de ce Prince, l'hiſtoire commença à s'affoiblir ſous Tibere, & expira ſous Trajan. Tacite, quoique nullement comparable à Salluſte, ou à Tite-Live, peut néanmoins être regardé comme le dernier Hiſtorien qu'eurent les Romains : ſi l'on deſcend plus bas, les Auteurs de l'hiſtoire-Auguſte, Jornandes, Paul Diacre, &c. plus intéreſſants par les choſes qu'ils racontent, que par la maniere de les raconter, nous montrent ce que c'étoit que l'hiſtoire dans le IV. VI. & VII. ſiecle. Les meilleurs Hiſtoriens ſe bornoient alors à la ſimplicité, à la netteté, & à la clarté. Il eſt aiſé de juger que la barbarie du X. ſiecle ne manqua pas de ſe ſaiſir de l'hiſtoire : des faits entaſſés ſans choix, revêtus de circonſtances puériles ; une élocution groſſiere ; une narration froide & languiſſante ; nul ſoin de développer les motifs qui font agir les hommes, de remonter à la ſource de leurs actions, d'animer le diſcours, & d'y jeter de l'agrément, c'eſt l'idée qu'on peut ſe former de tant de Chroniques que nous offrent les immenſes collections des hiſtoriens d'Italie, recueillis par MM. Argelati & Muratori, des hiſtoriens de France

France réunis en un ſeul corps par André Ducheſne & par les RR. PP. Bénédictins, des Hiſtoriens d'Allemagne compilés par Freher, des Hiſtoriens d'Angleterre exactement & ſucceſſivement recueillis par Corneille Ben en 1652. Guillaume Fulman en 1684. Thomas Gal en 1687. & 1691. Joſeph Spark & M. Héarne en 1702. &c. & des Hiſtoriens d'Eſpagne compilés par André Schott. Les Hiſtoriens de Dannemarc ſe trouvent comme fondus dans l'hiſtoire Françoiſe de M. Deſroches, & dans l'hiſtoire Danoiſe de M. Louis Holberg, imprimée à Copenhague en 1732, 1733, & 1735.

HISTOIRE.

Les Modernes.

Le rétabliſſement des Lettres donna lieu d'écrire purement. L'hiſtoire ſe para du ſtyle de Tite-Live & de Tacite, ſans pouvoir prendre toutefois l'eſprit de ces grands hommes. Chacun ſuivit la maniere la plus conforme à ſon goût & à ſes talents. Le Grammairien s'attacha à polir ſon ſtyle, & à orner ſa diction; le Savant mit trop d'érudition & de critique; il dédaigna les graces legeres qui embelliſſent la narration (e); le politique

(e) MM. Adr. Valois & de Cordemoy dans leurs Hiſtoires de France.

HISTOIRE.

pénétra avec un grand ſens les cauſes des événements les plus cachées, il entra dans le vrai génie des Peuples, & de ceux qui les gouvernoient : fallut-il enſuite parler du mouvement des Armées, faire le récit d'un Siege, d'un combat ? cet Hiſtorien habile & judicieux ne put plus ſe ſoutenir ; il montra à nud ſon ignorance au fait de la guerre (f). L'homme d'épée au contraire traita en connoiſſeur les campements, les évolutions, les opérations d'une campagne ; mais ſes talents étant bornés au militaire, il laiſſa ignorer à ſes lecteurs les ſages réglements, qui pendant la paix établiſſent la tranquillité publique, & les bonnes Loix qui font le bonheur de la ſociété civile. Supérieurs aux Anciens pour ce qui concerne les Sciences & les Arts, nous ne ſommes pas encore parvenus à les égaler par rapport à l'hiſtoire. Eſpérons cependant que le ſoin que l'on prend aujourd'hui de cultiver toutes les connoiſſances qui peuvent orner l'eſprit, & l'étendre, nous donnera des Thucydides & des Salluſtes; du moins l'approbation univerſelle où ſont quel-

(f) Grotius dans ſes Annales de Flandre.

ques Auteurs, qui ont écrit l'hiſtoire avec un art infini, & qui ont ſu allier l'agrément, la ſimplicité, & la nobleſſe, fortifie cette eſpérance, & prouve qu'elle n'eſt pas ſans fondement.

HISTOIRE.

Après avoir donné une idée générale des Hiſtoriens qui ont paru depuis la renaiſſance des Belles Lettres, juſqu'à notre temps, il eſt bon de les faire connoître, en deſcendant dans le détail. Mais comme ils ſont en grand nombre, qu'il me ſoit permis de me borner à ceux qui méritent une conſidération particuliere.

Petrarque & Boccace dès le quatorzieme ſiecle furent les reſtaurateurs des arts (a) : l'hiſtoire commença alors à ſe dépouiller de la barbarie & de la fadeur des vieilles chroniques ; mais avant cette époque on vit trois Hiſtoriens qu'on doit diſtinguer des autres Ecrivains de ces temps infortunés.

Guillaume Archevêque de Tyr, écrivit l'hiſtoire de la conquête de la Terre ſainte ſur les Infideles, & des Rois de Jéruſalem juſqu'à Baudouin IV. cette Hiſtoire diviſée en 22 Livres & partie

(a) *Voſſius, Hiſt. Lat. lib. 3. cap. 1.*

HISTOIRE.

du 13e. commence à la premiere Croisade sous le Pape Urbain II. & finit à la mort de l'Empereur Manuel (b)

1095. 1180.

Jacques de Vitry poussa plus avant l'histoire du Royaume de Jérusalem, & il la termina au couronnement de Jean de Brienne (c)

1210.

Mathieu Paris vivoit au même temps que ces Historiens. Il étoit Anglois, Moine de St. Alban, Monastere de la Congrégation de Clugni, & une des lumieres de son siecle. C'est le meilleur Historien que nous ayons pour le treizieme siecle, selon le P. Mabillon (d), & même pour une partie du douzieme, selon d'autres critiques. Cet excellent Ecrivain ouvre sa narration par les conquêtes de Guillaume Duc de Normandie; & il va jusqu'à l'an 1259, qui fut le terme de sa vie. Un anonime prolonge de quatorze années l'histoire de Mathieu Paris, & il la conduit jusqu'à la fin du regne d'Henri III.

1273.

Venons à des temps plus heureux. L'Italie, le berceau des lettres humaines, eut de bons Historiens. Flavius Blon-

(b) *Ibid. l.* 2. *c.* 53.
(c) *c.* 57.
(d) Etudes Monast. part. 2. ch. 20.

dus né à Forli dans la Romagne, vers l'an 1435, commença à faire revivre dans la nouvelle Rome l'urbanité de l'ancienne, & ſans parler de pluſieurs autres ouvrages, il donna en trois décades l'hiſtoire d'Italie depuis l'an 400, juſqu'à l'année 1440; & il fut dans une ſi haute eſtime parmi ſes contemporains, que le Pape Pie II. voulut bien faire l'abregé de ſon hiſtoire. Bloudus ſeroit néanmoins plus eſtimable ſi dans la compoſition il avoit apporté une plus grande exactitude & une critique plus sûre, & qu'il eût preféré la vérité des faits à la multiplicité des Livres. Cependant, dit un Savant moderne (e), quoique l'érudition ne reponde pas à la bonne volonté de l'auteur, il ne laiſſe pas d'être utile. Blondus mourut à Rome en 1468. comblé d'honneurs & d'années (f).

Charles Sigonio de Modene, dans des temps poſtérieurs courut la même carriere. Cet auteur fort ſavant dans l'hiſtoire écrivit judicieuſement celle du Royaume d'Italie; il mourut l'an 1585.

A Florence les honneurs & les ré-

(e) M. Langlet du Freſnoy, Meth. pour étud. l'Hiſt.

(f) *Voſſius*, *Hiſt. Lat. lib.* 3. *cap.* 7.

HISTOIRE.

compenſes donnerent de l'émulation aux beaux eſprits. Le Pogge, Machiavel, Brutus & quelques autres écrivirent avec ſuccès l'hiſtoire de cette République. Le Pogge (1) quitta la cour de Rome pour ſervir ſa patrie par ſes emplois & par ſes écrits. C'étoit un homme de bon conſeil, un eſprit enjoué & délicat, un Ecrivain qui devoit tout à la nature. Si deux taches n'euſſent terni ces belles qualités, rien n'eût manqué à ſa gloire. Le Pogge ſuivit ſa pente à la critique aux dépens de Laurent Valle, & trop favorable à ſa patrie il paſſa ſouvent ſous ſilence les diſſentions qui régnoient entre les Citoyens, & qui furent ſi fatales à l'Etat (g).

1420.

On a reproché au Pogge la partialité, & à Machiavel l'affectation de ſemer des réflexions, vice aſſez commun aux Hiſtoriens. „ Ces réflexions, dit le „ P. Rapin (h) ſont d'ailleurs trop fines „ & trop étudiées; elles ont plus d'é„ clat que de ſolidité; elles approchent „ moins du raiſonnement d'un ſage po„ litique, que du ſtyle d'un déclama-

(1) Jean François Poggio.
(g) *Ibid. cap.* 5.
(h) Inſtruction pour l'Hiſtoire.

„ teur. „ Il eſt vrai que ce défaut eſt en quelque ſorte couvert par l'exactitude, vertu qui caractériſe Machiavel dans ſon hiſtoire, & qu'il n'a pas dans ſes autres ouvrages, où ſon eſprit l'emporte ſur le jugement.

HISTOIRE.

La fidélité & la ſincérité de Brutus (2) paroiſſent aſſez dans le ſoin qu'ont pris les grands Ducs de Florence de ſupprimer les exemplaires de ſon hiſtoire. A ces Hiſtoriens ſe joignent Contarenus, Borghini, Acciaoli, Aretin, Villani, Ammirato, & ceux qui ont écrit l'Hiſtoire des Medicis.

Jean Villani mérite une attention particuliere. On remarque dans cet auteur, dit un Savant moderne, un caractere de ſincérité & de probité qui le rend recommandable. Jean Villani a écrit l'hiſtoire de la république de Florence depuis ſon commencement juſqu'à l'an 1348. Mathieu Villani ſon frere continua cette hiſtoire.

Marc-Antoine Coccius qui prit le nom de Sabellicus, quand il reçut à Rome la couronne Poétique, diſciple de Pomponius Lœtus & de Domitius de Ve-

(2) Jean-Michel.

HISTOIRE.

roue, ſe rendit recommandable au jugement de Voſſius (i); par les trente-trois Livres de l'hiſtoire de Veniſe, ouvrage immenſe qui comprend tous les temps qui ſe ſont écoulés depuis la création du monde juſqu'à l'an 1504, de l'Ere chrétienme.

Il eſt aiſé de juger que les faits antérieurs à la fondation de Veniſe ne peuvent être touchés que ſuperficiellement. Vives compare le ſtyle de Sabellicus à un fleuve dont le canal toujours plein eſt quelquefois bourbeux; *fluit quidem plenus, ſed lutulentus quandoque.* Cet Hiſtorien ne ſurvécut que de trois ans l'Edition de ſon ouvrage, étant mort en 1507. âgé d'environ ſoixante-dix ans.

Pierre Bembe, Cardinal, dans ſon Hiſtoire de Veniſe diviſée en douze Livres, témoigna, ſelon Bodin (k) plus d'amour pour ſa patrie, que pour la vérité. Bembe ſe forma pour le ſtyle ſur Ciceron. Il ne pouvoit pas ſe propoſer un meilleur modele: mais une imitation trop ſervile rétrecit l'eſprit, & rend moins attentif au choix des faits hiſto-

(i) *De Hiſtoricis latinis.*
(k) *De Meth. Hiſtor.*

riques, qu'à la maniere de les raconter. Il mourut en 1547.

HISTOIRE.

La latinité d'André Navagerus aussi belle que celle de Bembe, mais dégagée de toute contrainte, est relevée d'un tour d'expression naturel & facile, & d'une élégance peu commune. Des qualités si estimables ont donné occasion à quelques critiques d'avancer que cet Historien n'est nullement inférieur à Tite-Live. Je crois toutefois qu'il y a bien à rabatre d'une idée si avantageuse, mais on ne sauroit nier que Navagerus ne fût très-habile dans les négociations. Il alla en ambassade vers l'Empereur Charles-Quint, & le Roi François I. Son expérience dans les affaires porta les Venitiens à le choisir pour leur Historien, & elle servit sans doute à la composition de son histoire.

Marinus Sanutus, le jeune, remonte à la fondation de Venise, & va jusqu'à son temps. Alde Manuce loue l'esprit & l'érudition de cet Ecrivain; on peut en croire ce critique, bon juge sur cette matiere. Paruta, Contarenus, Blondus, Justinien, Maurocenus & Nani sont des auteurs dont on fait cas pour l'histoire de Venise.

HISTOIRE.

Genes qui dans les ſiecles que nous parcourons diſputoit à Veniſe l'Empire de la mer, eut moins d'Hiſtoriens que ſa rivale. Je ne cite que Bonfadio, analiſte exact & fidele (3).

Bernardin Corio écrivit l'hiſtoire de Milan vers la fin du quinzieme ſiecle; ſon ſéjour à la Cour lui donna entrée aux cabinets des particuliers & aux Archives publiques, & le mit en état d'écrire en homme bien inſtruit. C'eſt dommage que ſon ſtyle ſoit ſi rude & ſi groſſier (m).

Georges Merula, qui fit trembler tous les Savans du ſeizieme ſiecle, par ſa critique, entreprit par ordre de Louis Sforce, ſon Prince, l'hiſtoire du Milanois, qui ne lui fit guere d'honneur (n); car ayant eu plus de ſoin d'acquérir une parfaite connoiſſance des affaires, que de polir ſon ſtyle, cette hiſtoire tomba dans le mépris, tant elle parut ſeche & miſérable. Merula étoit d'Alexandrie en Italie : c'eſt ce qui donna lieu à Eraſme de dire (o) je ſais

(3) Il mourut l'an 1560, Teiſſier, Additions aux Eloges de M. de Thou, tome 1.
(m) *Voſſius, de Hiſt. Latin. lib. 3. cap.* 1.
(n) Rapin, Inſtruct. pour l'Hiſtoire.
(o) *In Ciceroniano.*

que Merula est Alexandrin, mais je ne sais pas s'il est Grec.

Paul Jove Evêque de Nocera & Conseiller de Cosme Duc de Florence, donna au public l'histoire de son temps. Cette histoire seroit plus utile, si son Auteur étoit moins passionné : mais il faut convenir que la variété & l'abondance des matieres y jettent un grand agrément. La scene est tour à tour en Europe, en Asie, en Afrique. Les principaux événements de cinquante années décrits avec beaucoup d'ordre & de clarté, & réunis par une liaison naturelle, forment un corps d'histoire, qui seroit digne de louange, si la fidélité de l'Historien égaloit la beauté de son génie. La haine ou la faveur conduisoit sa plume ; il fait paroître trop d'atachement pour sa Nation & pour la maison de Medicis ; pensionnaire de Charles-Quint, il ne parle de ce Prince qu'avec une basse flatterie, & il ne faisoit pas difficulté d'avouer qu'il avoit une plume d'or, & une de fer, pour traiter les Princes selon les faveurs qu'il en recevoit. Paul Jove, dit Bodin, n'a pas voulu dire la vérité lorsqu'il a pu, quand il raconte ce qui s'est passé en

HISTOIRE.

Italie, & il ne l'a pas pu dire lorſqu'il l'a voulu, quand il écrit les affaires étrangeres. Il mourut à Florence en 1552, dans la ſoixante-neuvieme année de ſon âge.

L'Aretin peut être mis à côté de Paul-Jove par la vénalité de ſa plume. Tous les Princes de l'Europe, ſelon un critique (p) „ lui donnoient des penſions, „ non pas pour faire leur éloge, mais „ pour ne point parler d'eux : tant on „ étoit perſuadé que ſes ſatyres n'épar- „ gnoient que ceux qui lui étoient in- „ connus. L'Aretin lui-même a ſoin de „ nous dire que quand il donne des „ louanges il étoit bien payé pour le „ faire, & qu'il falloit pour l'obliger à „ parler que la récompenſe fût grande, „ puiſqu'on lui en donnoit déjà beau- „ coup pour garder le ſilence „.

Les autres Provinces d'Italie ont des Hiſtoriens très-eſtimés. Rubeus a écrit l'hiſtoire de Ravenne; Mazella & Collenutius celle de Naples, & Thomas Fazellus celle de Sicile.

Les Pays-Bas, théatre de la guerre pendant les derniers ſiecles n'ont pas

(p) Langlet, Méth. Hiſt. tom. 1. édit. 1.

manqué d'Hiſtoriens pour décrire les révolutions de ces Provinces. Les principaux ſont, Burgundus, Meurſius Grotius, Strada, Bertius, Reidanus & Bentivoglio. Ces auteurs quoique inégaux en mérite, ne laiſſent pas d'avoir leur utilité particuliere.

HISTOIRE.

Burgundus favoriſe les Eſpagnols, & il a trop de fiel contre le Prince d'Orange. Meurſius au contraire oublie ſa ſincérité naturelle, quand il a à parler des Eſpagnols.

Grotius eſt un Hiſtorien accompli „ „ cette petite obſcurité dont il s'eſt couvert, dit M. Langlet (q), le rend énergique & concis... il a parfaitement „ bien développé toutes les intrigues, „ tous les reſſorts, & tous les motifs „ de la guerre. Jamais homme ne pratiqua moins la politique, & cependant jamais homme n'en écrivit „ mieux „.

Si Strada a de grandes beautés, il a auſſi de grands défauts. Ses réflexions politiques lui ont fait donner le nom de Tacite de la Flandre, & ſes ennuyeuſes leçons de morale l'ont fait nom-

(q) Méthode pour étud. l'Hiſt.

mer par d'autres le Seneque moderne. Il n'eſt jamais permis à un Hiſtorien de prendre un ton dogmatique, & il doit être extrêmement retenu dans les réflexions ; celles de Strada ont du brillant; mais tout l'éclat par lequel il prétend éblouir ſes lecteurs n'empêche pas les gens ſenſés de trouver que cet Ecrivain manque de jugement. Quoiqu'il eût promis une rélation fidelle de la guerre de Flandre, il ſe contente de coudre enſemble les éloges de quelques particuliers, & renvoie ſon principal ſujet à la fin de l'ouvrage. Il n'eſt pas même exempt de partialité, & il met tout en œuvre pour élever juſqu'aux nues ſon héros Alexandre Farneſe. Strada n'a point de ſtyle qui lui ſoit propre ; c'eſt un compoſé de pluſieurs ſtyles, fruit de ſes grandes lectures. Ajoutez à cela que quand il ſe mêle de parler de guerre, il ne fait que bégayer, & c'eſt ce qui a fait dire à Bentivoglio que l'hiſtoire de ce Jéſuite étoit plus à l'uſage du College qu'à celui de la Cour.

Ce ſavant Cardinal a traité le même ſujet, mais il a trop penſé à plaire par ſa politeſſe, & il a rabaiſſé la majeſté de l'hiſtoire par une pureté de ſtyle trop

HISTOIRE.

étudiée (r). Meteren poussé à écrire les révolutions des Pays-Bas par un génie aisé & facile, & par un ample récolte d'excellents mémoires fournit sa tâche avec une candeur & une sincérité admirable. On donne la même louange à Bertius & à Reidanus.

Les historiens d'Allemagne eurent moins de soin d'orner leur discours que les Historiens des Pays-Bas. Les premiers se trouvent réunis dans plusieurs recueils, & principalement dans ceux de Reuberus, d'Ursticius, de Freher, de Sculter, & de Leipnitz; j'en détache Aventin pour la Baviere, & Bonfinius pour la Hongrie.

Jean Aventin soutenu par la protection & excité par la libéralité de Guillaume & de Louis, Duc de Baviere, écrivit ses Annales en latin & en allemand, & les divisa en sept Livres. C'est un ouvrage d'un grand travail & d'une lecture immense. L'attention de l'Auteur à étudier les anciens monuments, & à pénétrer dans toutes les Bibliotheques de l'Allemagne est un bon garant de son exactitude (s).

(r) Rapin, Instruct. pour l'Histoire.
(s) Boissard, *Elog. Viror. doctrinâ præstant.* *Vossius, de Histor. latin.*

HISTOIRE.

Antoine Bonfinius, par l'ordre de Mathias Corvin, entreprit avec succès l'histoire du Royaume de Hongrie, à laquelle il donna un nouveau jour par les diplomes des anciens Rois qu'il y ajouta, & il termina cette histoire à l'année 1495.

Au jugement de M. Addisson, l'Angleterre si fertile en Ecrivains du premier ordre a été extrêmement stérile en bons Historiens; parmi ceux du seizieme siecle, Polidore Virgile est le plus connu: les autres sont renfermés dans différentes collections. Polidore Virgile né à Urbino en la marche d'Ancone adressa son histoire à Henri VIII. en 1533. Cet auteur écrit purement; il narre bien; mais il est quelquefois peu exact, souvent superficiel; élevé sous une domination étrangere il n'a pas assez connu l'état des affaires de l'Angleterre, ni la police de ce Royaume, & c'est là la cause de ses écarts (t).

Buchanan se fit un plus grand nom par son histoire d'Ecosse, que l'Historien dont nous venons de parler; & ce n'est pas sans fondement qu'il a acquis

(t) Rapin instruct. pour l'Histoire.

une

HISTOIRE.

une estime universelle parmi les gens de lettres. Buchanan exact & sincere, d'une éloquence admirable, d'une rare prudence, d'un jugement exquis (u) imita heureusement cette ordonnance du dessein si vantée dans Thucidide, & nul ne put égaler l'éloquence & la politesse de son style. Mais comme il est bien difficile de trouver de grandes qualités sans aucun mêlange de défauts, le même Buchanan copie trop servilement Tite-Live ; il a peu d'élévations dans les sentiments, il ennuie ses Lecteurs par ses longues citations du troisieme livre, & par le grand détail qu'il fait au second livre de la Nation du pays dont il parle. On reproche encore à cet Historien de fletrir l'honneur de Marie Stuart pour flatter la Reine Elizabeth.

L'Espagne fut plus denuée que l'Angleterre d'Historiens : car peut-on donner ce nom à des Auteurs qui content sérieusement des Fables ? Tirons néanmoins du nombre de ces fades Ecrivains Elie-Antoine de Lebrixa & Ambroise Morales ; leur témoignage est d'un grand poids, & on attribue au premier

(u) Tessier, addit. aux Eloges de M. de Thou.

Histoire.

le rétablissement des Belles Lettres en Espagne. Ces Historiens ont paru dans le seizieme siecle : mais le Jesuite Mariana, qui vint après eux, les a en quelque façon effacés.

Mariana „ seul entre les modernes, „ si l'on en croit le P. Rapin (x) peut „ être comparé aux anciens. Il regne „ dans son histoire une sagesse, qui ne „ lui permet jamais de s'abandonner aux „ beaux endroits, ni de se négliger en „ ceux qui ne le sont pas. Cette égalité „ judicieuse est toujours la même dans „ l'inégalité des matieres que touche cet „ auteur „. Il surpasse la plûpart des Historiens par la Noblesse du style ; mais il prend un trop long détour pour aller à son but.

Maffée digne confrere de Mariana ne lui est nullement inférieur pour la pureté du discours dans son histoire des Indes ; il porte même à l'excès cette pureté. C'est souvent un défaut considérable. Une exactitude outrée en matiere de langage dans les grands sujets en diminue la grandeur, & leur donne une certaine sécheresse, qui les rend

(x) Instruct. pour l'Histoire.

froids & languiſſants. Maffée pouſſa ſi loin cette attention ſcrupuleuſe à bien parler latin, qu'il ne compoſoit que quatorze ou quinze lignes par jour. C'eſt trop ſuer ſur ſon ouvrage. On lui reproche encore ſon ignorance en fait de guerre & la foibleſſe de ſes harangues.

Les hiſtoires étrangeres ne ſauroient nous intéreſſer que par le rapport qu'elles peuvent avoir à notre propre hiſtoire. Il ne ſera donc pas hors de propos de s'arrêter un peu à celle-ci.

A peine notre langue fut-elle capable de ſtyle que des perſonnes de la Cour ſe hazarderent d'écrire. Jean Sire de Joinville publia l'hiſtoire de S. Louis avec une fidélité admirable, & avec une ſimplicité, qui s'attire la créance. Il eſt vrai que cet auteur ſeroit aujourd'hui peu intelligible à cauſe des changements arrivés à notre langue & à nos uſages, ſi le laborieux M. du Cange ne l'avoit éclairci par de ſavantes diſſertations. Théodore & Denys Godefroy ont rendu le même ſervice à Jean Juvenal des Urſins, hiſtorien du Roi Charles V. (y)

Philippes de Commines ſurmonta par le

(z) Par des notes lumineuſes qui expliquent le texte de cet Ecrivain.

HISTOIRE.

bon ſens & par la ſincérité, le langage groſſier de ſon ſiecle, & mérita l'eſtime du nôtre. On l'a comparé avec Thucidide, & il a toujours fait les délices des plus habiles politiques. Le dégoût que donne à certaines gens le vieux ſtyle de Commines eſt relevé d'une maniere fine par Bocalin (z). Cet ingénieux Ecrivain fait reprendre avec ſévérité Tite-Live par Apollon, pour avoir rejeté Commines comme un auteur qui n'a nulle politeſſe ; & il lui fait entendre que l'hiſtoire n'eſt pas un mets aprêté délicatement pour flatter le goût, mais quelque choſe de fort ſucculent pour nourrir l'eſprit. Tous les critiques prodiguent leur encens pour Commines. Cet Hiſtorien, dit Juſte Lypſe [a], inſtruit par le maniment des affaires, & doué d'un bon ſens naturel, voit tout, pénetre tout ; découvre le fond des conſeils, & ſur cela donne de bonnes inſtructions. „ Vous trouverez en mon „ Philippe de Commines, dit Monta- „ gne [b] avec ce beau naturel qui lui „ eſt propre, le langage doux & agréa-

(z) Raguaglio di Parnaſſo.
(a) *Not. in I. Politicorum.*
(b) Eſſais, liv. 2. ch. 10.

HISTOIRE.

„ ble d'une naïve ſimplicité, la narra-
„ tion pure & en laquelle la bonne foi de
„ l'auteur reluit, évidemment exempte
„ de vanité parlant de ſoi, & d'affec-
„ tion & d'envie parlant d'autrui. Ses
„ diſcours & enhortements accompa-
„ gnés plus de bon zele & de vérités,
„ que d'aucune exquiſe ſuffiſance : &
„ par tout de l'autorité, repréſentant
„ ſon homme de bon lieu & élevé aux
„ grandes affaires. „

La ſincérité, vrai caractere de Commines, manque à Froiſſart quand il parle des François. Il étoit trop bien payé des Anglois pour ne pas faire dans l'occaſion l'éloge de leur conduite (c). Cet Hiſtorien fait le récit des événements qu'il a vus, ou qu'il a appris de ceux qui les avoient vus, depuis l'an 1326, juſques à l'année 1399. Monſtrelet commence où finit Froiſſart, & il pouſſe ſa chronique juſqu'en 1467.

Le Vergier d'honneur de l'entrepriſe & voyage de Naples du Roi Charles VIII. par Octavien de Saint-Gelais, nous apprend beaucoup de particularités hiſtoriques ſur les regnes de Char-

(c) Rapin, Inſtruct. pour l'Hiſtoire.

HISTOIRE.

les VII, Louis XI. & Charles VIII.

Du Haillan est exact, Jean Papire Masson trop superficiel, François Belleforest crédule à l'excès [d].

Paul Emile écrit purement; mais il n'est pas assez profond; il mit toutefois une trentaine d'années à composer son histoire, qu'il laissa imparfaite étant prévenu par la mort [e].

Ces auteurs n'ont donné que des histoires particulieres : Gaguin entreprit un ouvrage d'une plus grande étendue, & qui dans onze livres comprend l'histoire de douze siecles [1]. Rien ne manqua à Gaguin que le génie pour être un bon historien : car ses fréquentes ambassades, & les livres de la Bibliotheque de Louis XII. lui procuroient tous les secours qui pouvoient lui être nécessaires [f]

Guichardin plus favorisé de la nature écrivit avec beaucoup de jugement & de politesse l'histoire des guerres d'Italie sous les regnes de Charles VIII., Louis XII. & François I. Les cinq premiers

(d) Langlet, Méth. pour étudier l'Histoire.
(e) *Vossius de Historicis Latinis, lib.* 2.
(1) Jusques à l'an 1500.
(f) *Vossius, ibid.*

HISTOIRE.

livres ſont d'une beauté accomplie; les autres livres n'approchent pas de cette perfection; les harangues, ſurtout de cet Hiſtorien, ſont faſtidieuſes; & Bocalin [g] exprime plaiſamment l'ennui qu'elles donnent, quand il fait condamner un vieillard à lire une harangue de Guichardin pour avoir lu au Parnaſſe un Madrigal avec des lunettes, prétendant que c'étoit une indécence, qui méritoit d'être punie, & ne trouvant pas de châtiment qui fût plus proportionné à la faute. La partialité fait grand tort au jugement de Guichardin: cet Hiſtorien eſt trop paſſionné contre la France. Du reſte, on a dit de lui qu'il avoit autant de valeur dans les combats que de prudence dans les affaires, *potente di Conſilio & pro di Mano.*

L'hiſtoire de Davila ſeroit plus eſtimable, ſi ſon auteur donnoit moins de louanges à ſon héroïne Catherine de Médicis, & qu'il s'abſtînt de pénétrer trop avant dans l'eſprit des Princes. Davila ſait s'attacher ſes lecteurs par la maniere de circonſtancier les choſes, par la juſteſſe de ſon raiſonnement, & par l'art qu'il a de donner à ſon diſcours un fil &

(g) Raguaglio di Parnaſſo.

HISTOIRE.

un enchaînement naturel. Comme cet Historien étoit étranger, il n'est pas étonnant qu'il se soit quelquefois mépris aux noms propres des villes & des hommes.

Des négociations importantes, différents voyages en Italie, en Flandres & en Allemagne, une étude sérieuse des intérêts des Princes, des mœurs, des coutumes de la géographie, des pays qu'il parcourut, disposerent M. de Thou à écrire cette belle histoire, où l'on voit ce qui s'est passé non seulement dans toute la France, mais dans toute l'Europe depuis l'année 1543. jusques à l'année 1608 (h). La France a son Tite-Live dans M. de Thou „ personne, dit un critique moderne [i], n'a „ possédé mieux que lui toutes les parties qui forment un parfait Historien... „ La pureté & l'éloquence de son style „ peuvent le faire aller de pair avec les „ meilleurs Ecrivains de l'antiquité. Il „ est par tout également exact & judicieux, & ce qui est encore plus nécessaire à un Historien toujours dégagé des préjugés & des passions....

(h) Charles Perrault, hommes illustres.
(i) Mélanges de Littérature & d'Histoire, tome 3, pages 312 & 313.

„ Un des plus grands défauts qu'on ait
„ reprochés à M. de Thou, c'eſt d'avoir
„ latiniſé les noms propres d'une manie-
„ re qui les rend quelquefois inintelli-
„ gibles. „

HISTOIRE.

Nos Hiſtoriens du dernier ſiecle eurent plus de ſoin que ceux qui les avoient précédés de donner à leur diſcours tous les ornements qui pouvoient convenir aux ſujets qu'ils avoient à traiter. M. de Mezerai ſe fit admirer par une éloquence mâle, un ſtyle nerveux, des expreſſions heureuſes des tours inimitables, & , ce qui eſt plus important, par un amour pour la vérité, & une force pour la dire qui n'étoit pas de ſon ſiecle. A ces grandes qualités cet Hiſtorien joignit un jugement exquis & une connoiſſance profonde de nos affaires; loin de prendre un ton de Maître, il eut la docilité de ſuivre les avis, & de revenir de ſes écarts, il ſut les corriger (k), & il profita des Mémoires de MM. de Launoy & Dirois ſur les affai- de l'Egliſe.

M. Sarraſin „ né pour tous les genres
„ d'écrire dit M. Perrault (l) ſemble

(k) Dans ſon excellent Abregé Chronologique.

(l) Hommes illuſtres, tome 1.

HISTOIRE.

„ avoir donné des échantillons de tou-
„ tes ſortes de ſtyles pour montrer qu'il
„ excelloit en tous également. La conſ-
„ piration de Walſtein fait voir qu'il
„ étoit capable d'écrire un corps d'hiſ-
„ toire „. Le portrait de Walſtein com-
poſé de la plûpart des beaux portraits
de l'antiquité, a un grand éclat : mais
au jugement d'un bon critique [m], on
ne doit point s'amuſer à faire des co-
pies, quand on peint au naturel, &
qu'on penſe à faire un original.

Les Mémoires de M. le Duc de la
Rochefoucault ſont un chef d'œuvre en
leur genre. La briéveté & l'élégance du
diſcours, la beauté & le tour des pen-
ſées, la maniere de raconter, tout cela
diſtingue ce grand homme des Ecrivains
vulgaires. Je ne ſais ſur quel fondement
M. Amelot de la Houſſaie compare cet
Hiſtorien à Tacite. Jamais Auteurs ne
ſe ſont moins reſſemblés. Quel contraſ-
te de l'obſcurité du Romain & de la
clarté du François ! Les caracteres ſont
bien frappés dans l'un & dans l'autre,
il eſt vrai : mais l'ancien fait des por-
traits chargés, le Moderne peint d'a-
près nature.

(m) Le P. Rapin, Inſtruct. pour l'Hiſt. n. 20.

HISTOIRE.

M. Pelisson, dit M. Perrault, (Hommes illustres tome 1.) " Composa l'histoire de l'Académie Françoise d'un
" style dont on ne peut trop louer la
" justesse & la briéveté dans un temps
" où l'on étoit ordinairement diffus.
" Cette histoire est un modele en ce
" genre d'écrire " elle procura à son Auteur une place dans cette Compagnie, quoiqu'il n'y en eût point de vacante. L'excellent fragment que nous a laissé M. Racine & qui a été imprimé sous le titre de *Campagnes de Louis XIV.* est un chef d'œuvre en son genre. Ce morceau d'histoire du dernier Regne est écrit avec une pureté de style, une élégance & une noblesse qui ont peu d'exemples en notre langue : La vérité & l'exactitude y regne en un degré éminent.

L'Histoire tantôt simple, tantôt ornée, suivant ses différents âges, contracta en Asie tous les vices des Asiatiques, une enflure pompeuse, & un merveilleux outré, peu compatible avec l'exacte vérité. Moyse de Chorene dans le cinquieme siecle écrivit l'histoire d'Armenie depuis le Déluge jusqu'à son temps, & il tira cette histoire 1°. D'un livre traduit

HISTOIRE.

par l'ordre d'Alexandre de la Langue Chaldaïque en Langue Greque, ou plutôt de l'Extrait fidele que Maribas de Catine fit de ce livre, & qu'il apporta de Ninive à Valarſace, Roi d'Arménie, & frere d'Arſace, Roi des Parthes; 2°. Du cinquieme livre de la Chronique de Jule Africain; 3°. Des hiſtoires de Bardeſane d'Edeſſe, qui floriſſoit ſous le dernier des Antonins; 4°. D'Agathange, Secretaire du Roi Tiridate. MM. Wiſton ont traduit en Latin, & publié à Londres en 1736. cette hiſtoire de Moyſe de Chorene, ſur laquelle on ne doit pas beaucoup compter, mais où l'on trouve bien des choſes ſingulieres & remarquables.

Les ſources de l'hiſtoire de la Chine ſont 1°. l'hiſtoire générale de tout l'Empire, compoſée de deux cents quarante-huit volumes, 2°. L'Abrégé de cette hiſtoire en vingt-huit volumes, 3°. L'hiſtoire, des dix-ſept Hiſtoriens en cinq cents volumes, 4°. Les Annales Chinoiſes, qui contiennent les actions de vingt-deux Races d'Empereurs. Tous ces livres ornent la Bibliotheque du Roi (g) C'eſt

(g) M. Fourmont l'aîné, *Meditationes Sinicæ.*

dans ces ſources qu'ont puiſé les Savants, qui nous ont donné des liſtes de ces Princes. Tels ſont Scaliger, Mendoça, Abdalla dans Muller, le Pere Couplet à la fin du *Confucius*, les Miſſionnaires étrangers, & le ſieur Hoamge Chinois.

L'Hiſtoire, ſi floriſſante dans la Chine, n'a point pénétré dans la Tartarie. Ces Peuples fort indifférents ſur les événements des ſiecles paſſés, n'ont jamais eu, & n'ont encore pour régler le temps qu'un Cycle de douze années. S'ils vous diſent que telle choſe eſt arrivée en *l'an du Cheval*; & que vous leur demandiez en quel Cycle, leur Chronologie eſt épuiſée.

Les Mexicains n'ont pas plus de politeſſe que les Tartares : cependant les premiers avec toute leur barbarie n'ont pas laiſſé d'écrire leur hiſtoire. Il eſt vrai que nous ne l'avons pas en entier. L'injure du temps, & de fréquentes révolutions ont ſans doute fait périr une bonne partie des Annales Mexicaines : les débris en furent ſoigneuſement recueillis par un Gouverneur Eſpagnol, qui les envoya traduits en Caſtillan à l'Empereur Charles-Quint. Mais le Vaiſ-

HISTOIRE.

ſeau fut pris par un Armateur François, & le manuſcrit tomba entre les mains d'André Thevet : les héritiers de ce Savant le vendirent à Hackluys, Aumônier de l'Ambaſſadeur d'Angleterre. Le Chevalier Walter Raleigh fit traduire l'Ouvrage en Anglois, & le célebre Henri Spelmam engagea Purgas à en faire graver les figures. Il ſeroit ſeulement à ſouhaiter qu'on eût conſervé l'Original Mexicain, & qu'on l'eût imprimé à côté de la Traduction avec ſes caracteres hierogliphiques. Cette hiſtoire commence à l'année 1324. de l'Ere Chrétienne, & finit au milieu du ſeizieme ſiecle : elle eſt diviſée en trois parties : la premiere contient les noms & les conquêtes des Princes du Mexique, avec leurs bonnes & mauvaiſes qualités ; la deuxieme donne un détail des tributs qu'on y payoit ; & la troiſieme roule ſur les différentes coutumes du pays [h].

On n'attend pas des Américains antropophages une attention ſuivie à écrire l'hiſtoire : ces brutaux ne connoiſſoient pas l'écriture avant la découverte de

(h) Voyage de Woodes Rogers, tom. 2.

leur Continent. Le deſir de conſerver la mémoire des événements eſt toutefois naturel à l'homme : mais ces ignorants n'avoient pas pour cela d'autres moyens que des cordons remplis de nœuds, ou de petits morceaux de bois, enfilés comme les grains de nos chapelets. De telles Tables Chronologiques auroient beſoin à coup sûr d'un bon Commentaire.

ART HISTORIQUE.

Les Anciens ſi riches en modeles pour l'hiſtoire, ne nous ont laiſſé qu'un petit nombre de traités ſur la maniere de l'écrire. Denys d'Halicarnaſſe & Lucien ſont les ſeuls parmi les Grecs qui aient fourni cette tâche. Ciceron avoit effleuré avant eux le même ſujet avec plus de préciſion ; peut-être avec trop de briéveté : mais à qui auroit beaucoup de goût, le ſeul morceau qu'il donne ſur cette matiere dans le ſecond livre de l'Orateur, pourroit tenir lieu de ces longs Ouvrages que Patrici, Folieta, Maſcardi, Voſſius, & tant d'autres ont multiplié à l'infini : on les trouve dans

HISTOIRE.

le *Penu Artis Historicæ.* Il faut du choix pour démêler dans cette ennuyeuse compilation l'excellent & le médiocre. M. de Cordemoy (i) & le Pere Rapin (k) se sont chargés de ce pénible travail, & l'ont exécuté avec un discernement exquis. S'il importe de savoir les regles de l'Art historique à celui qui veut écrire l'histoire, il est encore plus important de s'instruire de la méthode qu'on doit suivre dans l'étude de l'histoire, du but qu'on s'y doit proposer, & du fruit qu'on en peut retirer. C'est ce qui à porté plusieurs Ecrivains à donner des Traités introductifs à cette étude. Mais si l'on veut faire bien du chemin, l'essentiel c'est d'avoir un guide.

1569. Bodin ouvrit la route vers le milieu du seizieme siecle par sa méthode pour étudier l'histoire (a) cette méthode est judicieuse ; elle est pleine de sages réflexions & d'observations très-curieuses. A la verité, on trouve peu d'uniformité dans les jugements que les critiques portent sur cet ouvrage. Menage en fait grand

(i) De la maniere d'écrire l'Histoire.
(k) Instructions sur l'Histoire.
(a) *Methodus ad facilem historiarum cognitionem.*

cas,

cas, Joſeph Scaliger en loue le ſtyle, & en blame la conduite; d'autres reprochent à l'auteur de s'étendre trop ſur des choſes générales & de deſcendre rarement dans le particulier.

La méthode de Bodin fut le canevas de la Bibliotheque choiſie de Poſſevin. Ce ſavant Jeſuite fidele imitateur, non copiſte ſervile de Bodin, profita de tout ce que cet écrivain pouvoit avoir de bon, & il y joignit bien des choſes de ſon propre fonds. (b)

Sigonius ſans s'aſſujettir aux penſées d'autrui, prit un autre tour au commencement de ſes Œuvres critiques, en enſeignant la maniere d'étudier l'hiſtoire. C'étoit un eſprit net, méthodique & fort éclairé ſur cette matiere.

1583.

Reineccius (c) au lieu de regles & de préceptes pour rendre utile la lecture des Hiſtoriens, ne donna que des abregés de Chronologie, de Géographie, d'Hiſtoire univerſelle & d'Hiſtoire Eccléſiaſtique.

1599.

Lancelot voiſin de la Popeliniere s'at-

(b). M. Langlet, dans la Préf. de ſa Méth. 1. édit.

(c) *Methodus legendi Hiſtoriam ſacram & profanam.*

HISTOIRE.

tacha à faire connoître les historiens dans son *histoire des histoires*; & il ne fit rien de plus.

1604.

La méthode (d) que Pierre Droit de Gaillard publia à Paris en 1604. est un ouvrage moins considérable que celui de la Popeliniere. Le premier n'est qu'un amas de divers faits historiques rapportés à certains chefs.

1665.

L'auteur de la science de l'histoire enseigne la vraie maniere de l'étudier. Cet écrivain seroit plus estimable s'il avoit su éviter des défauts essentiels, qui ternissent son ouvrage.

1684.

Dhegoreus Whear fit paroître à Cambrige en 1684. une excellente méthode pour étudier l'histoire sous le titre de *Relectiones hiemales*. Cet auteur s'étend trop sur le jugement qu'il fait des historiens, & il ne donne pas assez d'étendue aux sages préceptes qu'il établit. Whear fut le premier Professeur de la chaire d'histoire, que le célebre Camden fonda à Oxford en 1622.

Imaginez, si la chose est possible, un sistême pour l'étude de l'histoire qui

(d) Méthode qu'on doit tenir en la lecture de l'Histoire.

ſoit mieux entendu que celui de M. Boſſuet, Evêque de Meaux. Ce grand homme repréſente d'abord diſtinctement, quoiqu'en raccourci, toute la ſuite des ſiecles depuis la Création du monde juſques à l'Empire de Charlemagne, & il fixe les principaux événements par des dates que tous les bons Chronologiſtes ont ſuivies. Il conſidere enſuite la durée perpétuelle de la Religion, & il développe les cauſes des grands changements arrivés dans les Empires. Il fait remarquer la liaiſon que l'hiſtoire profane a néceſſairement avec l'hiſtoire ſainte, & par quels moyens les Empires ont concouru aux deſſeins de Dieu ſur ſon peuple. Et pour tout dire en un mot, la Religion & l'hiſtoire ſont préſentées dans cet excellent ouvrage ſous le plus beau point de vue que l'on puiſſe concevoir. Ainſi on s'affermit dans la Religion en reflechiſſant ſur ſon inébranlable ſtabilité au milieu de cette révolution continuelle de temps & de gouvernements; on ſe convainc de la viciſſitude des choſes humaines en voyant la deſtruction de ces vaſtes Empires qui occupoient la plus grande partie

HISTOIRE.

de la terre & qui faisoient trembler tous les autres états. Le P. Thomassin de l'Oratoire, suivant les vues de M. Bossuet, entreprit de prouver la Religion par l'histoire, d'autoriser les regles des mœurs, & de donner par les faits des exemples de toutes les vertus. De là l'avantage d'apprendre à se rendre attentif aux événements & à faire usage de tout pour former notre esprit & pour régler nos mœurs (e). Tel est le but de ce pieux Auteur dans sa méthode d'étudier chrétiennement les Historiens. Le Pere Thomassin, dit M. Perrault (f) „ „ pénétré de la Religion qu'il aimoit „ souverainement, il la trouvoit & la „ faisoit trouver par tout. Les pensées les „ plus chrétiennes naissoient naturelle- „ lement sous sa plume. Tout ce qu'il y „ a de plus profane dans les Auteurs pre- „ noit un sens édifiant en passant par ses „ mains... Ce tour d'esprit si élevé & si „ chrétien joint à une profondeur de „ Science presque sans limites, faisoit le „ caractere particulier de cet excellent „ homme „.

1690.

(e) Langlet, *Loc. cit.*
(f) Hommes illustres, tom. I.

HISTOIRE. 1694.

Vers le même temps le sieur de Rocoles mit au jour son *Introduction à l'histoire*, Ouvrage maigre & décharné, où l'on ne trouve ni goût, ni justesse, ni discernement & qui ne présente que des remarques superficielles & peu exactes sur l'histoire de chaque nation.

On peut attendre plus d'utilité des *Elements de l'histoire* de M. l'Abbé de Vallemont. Cependant des critiques très-éclairés, mais peut-être trop pointilleux, trouvent que cet Auteur s'étend trop sur les principes généraux, & trop peu sur les particuliers; qu'il est d'une longueur excessive dans ses remarques sur la chronologie, la Géographie & l'histoire universelle, & un peu sec sur le détail des nouvelles Monarchies. M. Puffendorf donna dans son *Introduction à l'histoire* une idée des Royaumes de l'Europe, moins pour mettre au fait de ce qui les concerne, que pour inspirer le desir de les connoître tous. Rien de plus intéressant que le détail qu'il fait des droits & des prétentions de chaque Couronne, & de la conduite qu'elle doit tenir à l'egard des états voisins; mais rien de plus ennuyeux que l'éten-

HISTOIRE.

due qu'il donne à l'hiſtoire de Suede (g), étendue peu convenable au plan général de l'ouvrage.

Boecler l'un des ſavants hommes de l'Allemagne, reſſerra trop ſon diſcours dans le livre intitulé *hiſtoria Schola Principum* ; ſes principes ſur l'étude de l'hiſtoire ſont excellents, mais fort ſuccincts & par conſéquent d'une utilité médiocre.

1698. Boſius, autre ſavant Allemand fit connoître d'une maniere abregée les états de l'Europe dans un livre latin fort eſtimé, mais qui n'eſt guere lu qu'en Allemagne.

Quelques années auparavant le Pere Meneſtrier, Jeſuite, annonça une introduction à l'hiſtoire générale, en promettant d'examiner les divers caracteres des ouvrages Hiſtoriques. L'entrepriſe étoit belle & ne pouvoit être que très-utile, vu l'érudition de l'Auteur ; mais ce ne fut qu'une introduction à l'hiſtoire de Lyon à laquelle il travailloit alors.

L'hiſtorien narre, le lecteur réflechit. Le devoir de celui-ci eſt de conſiderer

(g) Dans les tomes 3 & 4.

HISTOIRE.

les étranges effets de la bizarrerie, de la malignité & de la vanité des hommes ; de remarquer que ces événements qui paroissent remuer tout un Royaume, & agiter quelquefois plusieurs états, tirent ordinairement leur origine de Principes très-mediocres ; & de nous rendre sages par la folie ou par l'expérience des autres, en nous appliquant à nous même tout ce qui nous passe sous les yeux (h) c'est là précisément le but que se propose M. l'Abbé de Saint-Real dans le traité *de l'usage de l'histoire*, traité où il ne manque qu'un style plus serré & plus correct.

1672.

M. l'Abbé Langlet du Fresnoy dans le livre qui a pour titre Méthode pour étudier l'histoire, se propose (i) d'enseigner comment & dans quels Auteurs on la doit étudier. Il parcourt briévement les Sciences qui doivent précéder cette étude ; il s'arrête au choix des Historiens & à l'ordre qu'on doit tenir dans la lecture de l'histoire, & il termine son Ouvrage par quelques regles fort succinctes, qui apprennent à

(h) Langlet, Préf. du Tome II. de la 1. édition.

(i) Dans le Tome I. de la 1. édition.

HISTOIRE.

discerner les faits Historiques & les écrits supposés.

Enfin le célebre M. Rollin ferme la carriere par les bonnes instructions qu'il donne dans un Ouvrage (k) fort connu & généralement estimé, dont les éditions se sont multipliées & qui a été traduit en plusieurs Langues.

(k) La maniere d'enseigner & d'étudier les belles Lettres.

Fin du premier Tome.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit ayant pour titre, *Essais sur l'Histoire des Sciences, des Belles Lettres & des Arts*; & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. A Paris ce 7 Juin 1757.

GRAVET.

PRIVILEGE GENERAL.

N°. 2312.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos Amés & Feaux Conseillers les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT, nos Amés LES FRERES DUPLAIN, Libraires à Lyon; Nous ont fait exposer qu'ils desireroient faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre, *Essais sur l'Histoire des Sciences, des Belles Lettres*

& des Arts. Discours de M. de H. de Gl. Avocat Général. S'il nous plaisoit leur accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Exposants, Nous leur avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon leur semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la datte des présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Imprimeurs & autres d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit desdits Exposants ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers ausdits Exposants ou à ceux qui auront droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts : A LA CHARGE que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la datte

d'icelles, que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel des préſentes, que les Impétrants ſe conformeront en tout aux Réglements de la Librairie & notamment à celui du 10 Avril 1725, qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Delamoignon, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique; un dans celle de notre Château du Louvre; & un dans celle de notredit très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Delamoignon, le tout à peine de nullité des préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir leſdits Expoſants & leurs ayant cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement: VOULONS que la copie des préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amés & Feaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Ser-

gent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Compiegne, le vingt-neuvieme jour du mois de Juillet l'an de grace mil ſept cent cinquante-ſept, & de notre regne le quarante-deuxieme.

Par le ROI, en ſon Conſeil.

LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre 14 *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, N°. 203. *fol.* 184. *conformément aux anciens Réglements, confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris ce* 5. *Août* 1757.

P. G. LE MERCIER, Syndic.

